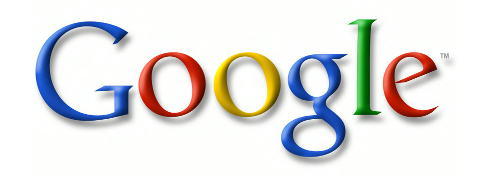
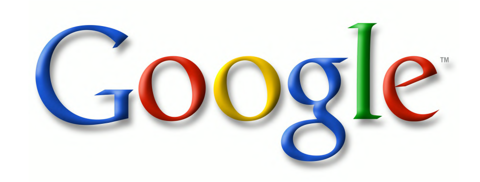
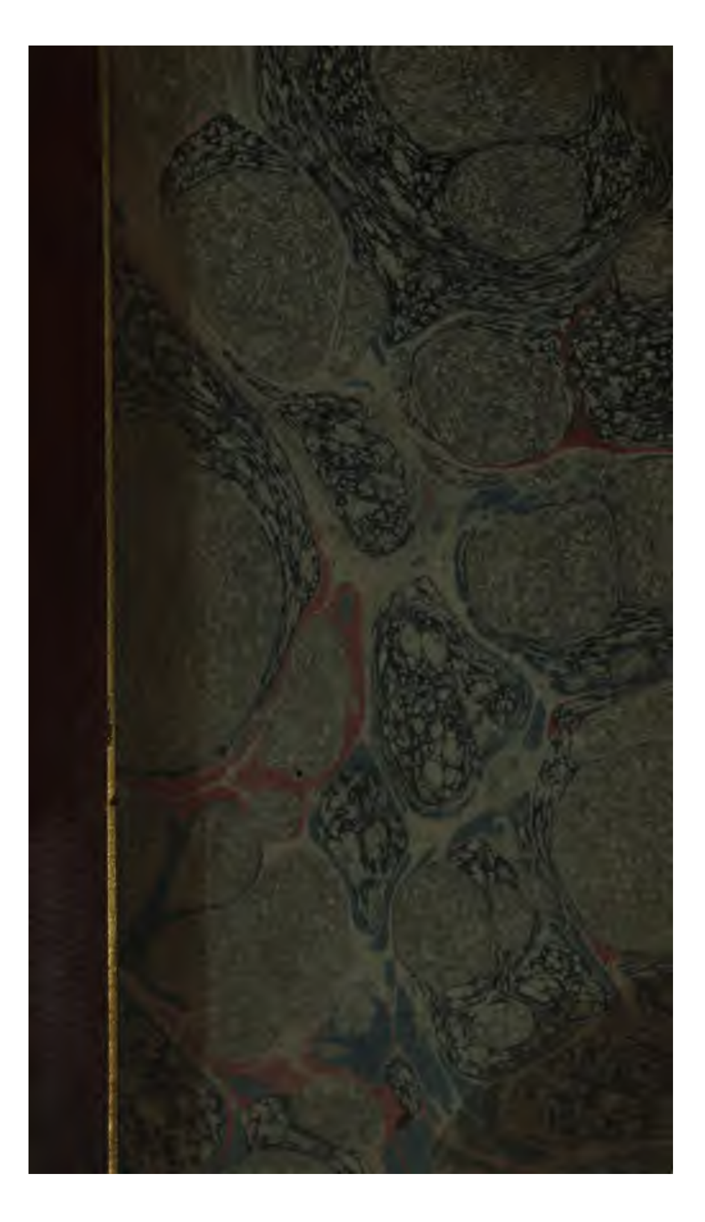






OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME DOUZIEME.

A BASLE,

Chez J. J. THOURNEISEN, Imprimeur-Libraire.

1791.

LA

HENRIADE,

POEME.

PREFACE

DE LA HENRIADE,

PAR LE ROI DE PRUSSE.

Le poëme de la Henriade eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. *de Voltaire*, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de ſon art aux intérêts de ſon amour-propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes; et depuis la première édition où la Henriade parut ſous le titre du *Poëme de la ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'eſt toujours élevé, d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au public eſt conſidérablement augmentée par l'auteur: c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, et qu'on peut toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles et à quelque choſe de

parfait d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. *de Voltaire.*

Les difficultés que ce prince de la poésie française a trouvé à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, et ceux de sa propre nation, qui était du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour *Virgile* et pour *Homère*, et plus que tout cela, une santé faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. C'est néanmoins indépendamment de ces obstacles que M. *de Voltaire* est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est M. *de Voltaire*, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations: mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces arts et pour ces sciences [illegible]

avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; auſſi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à ſon attente. Il fait autant d'honneur aux ſciences que les ſciences lui en font : on ne le connaît dans la Henriade qu'en qualité de poëte ; mais il eſt philoſophe profond et ſage hiſtorien en même temps.

Les ſciences et les arts ſont comme de vaſtes pays, qu'il nous eſt preſque auſſi impoſſible de ſubjuguer tous qu'il l'a été à *César*, ou bien à *Alexandre*, de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'aſſujettir quelque petit terrain ; auſſi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des ſciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits ſouverains ſe ſont partagés ; et ces petits ſouverains réunis ont compoſé ce qu'on appelle des académies ; et comme dans ces gouvernemens ariſtocratiques il s'eſt ſouvent trouvé des hommes nés avec une intelligence ſupérieure, qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres, de même les ſiècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les ſciences qui devaient donner une occupation ſuffiſante à quarante têtes penſantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur temps, M. *de Voltaire* l'eſt aujourd'hui ; il n'y a aucune ſcience qui n'entre dans la ſphère de

ſon activité ; et depuis la géométrie la plus ſublime jufqu'à la poéſie, tout eſt ſoumis à la force de ſon génie.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent M. *de Voltaire*, malgré ſes fréquentes infirmités, et malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa Henriade à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun poëme ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite de la Henriade. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère :* ſes chants et l'action ont peu ou point de liaiſon les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapſodies. Dans la Henriade on trouve une liaiſon intime entre tous les chants ; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénouement de la Henriade eſt naturel : c'eſt la converſion de HENRI IV et ſon entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France ; et en cela le poëte français eſt infiniment ſupérieur au poëte latin, qui ne termine pas ſon Enéide d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avait commencée ; ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme ; on dirait que *Virgile* en a compoſé les premiers chants dans la fleur de ſa jeuneſſe, et

qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante, et le feu de l'esprit, à moitié éteint, ne permet plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits *Homère* et *Virgile*, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte français est infiniment supérieur au poëte grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux enfers avec le septième chant de la Henriade, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que M. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, et ce qui lui est pronostiqué au temple du Destin, vaut seule toute l'Iliade; car le rêve de HENRI IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance, au lieu que le voyage d'*Ulysse* aux enfers est dépourvu de tous les agrémens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'*Homère*.

De plus, tous les épisodes de la Henriade sont placés dans leur lieu : l'art est si bien caché par l'auteur qu'il est difficile de l'apercevoir; tout y paraît naturel, et l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de son imagination, et qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez

point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs, à qui la sécheresse et l'enflure tiennent lieu de génie. M. *de Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les sujets pathétiques; il sait le grand art de toucher le cœur : tels sont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligny*, l'assassinat de *Valois*, le combat du jeune *Dailly*, le congé de HENRI IV de la belle *Gabrielle d'Estrées*, et la mort du brave d'*Aumale*; on se sent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans, et il passe légèrement sur ceux qui ne feraient que grossir son poëme : il n'y a ni du trop ni du trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur sensé; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la religion; tant la poésie et l'éloquence savent l'art de rendre respectables des objets qui ne le sont guère par eux-mêmes, et de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme sont nouvelles; il y a la politique qui habite au Vatican, le temple de l'amour, la vraie religion, les vertus, la discorde, les vices; tout est animé par le pinceau de M. *de Voltaire*; ce sont autant de tableaux qui surpassent, au jugement des connaisseurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du *Carache* et du *Poussin*.

Il me reſte à préſent à parler de la poéſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françaiſe n'eut autant de force que dans la Henriade : on y trouve par-tout de la nobleſſe ; l'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, et il ne s'abaiſſe qu'avec grâce et dignité : quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères et dans les deſcriptions, et quelle nobleſſe dans les détails ! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs ; c'eſt dans cette peinture de coups portés, parés, reçus et rendus, que M. *de Voltaire* a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue ; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible. Il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, et il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à ſa généroſité et à ſon humanité, devraient ſervir d'exemple à tous les rois et à tous les héros qui ſe piquent quelquefois mal à propos de dureté et de brutalité envers ceux que le deſtin des Etats ou le ſort de la guerre a ſoumis ſous leur puiſſance ; qu'il leur ſoit dit en paſſant que ce n'eſt point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que conſiſte

la vraie grandeur, mais bien dans ces ſentimens que l'auteur exprime avec tant de nobleſſe.

Amitié, don du ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut auſſi être compté parmi les chefs-d'œuvre de la Henriade; ce caractère eſt tout nouveau. Un philoſophe guerrier, un ſoldat humain, un courtiſan vrai et ſans flatterie; un aſſemblage de vertus auſſi rare doit mériter nos ſuffrages; auſſi l'auteur y a-t-il puiſé comme dans une riche ſource de ſentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidelle et ſtoïque ami, à côté de ſon jeune et vaillant maître, repouſſer par-tout la mort, et ne la donner jamais! Cette ſageſſe philoſophique eſt bien éloignée des mœurs de notre ſiècle; et il eſt à déplorer, pour le bien de l'humanité, qu'un caractère auſſi beau que celui de ce ſage ne ſoit qu'un être de raiſon.

D'ailleurs la Henriade ne reſpire que l'humanité: cette vertu ſi néceſſaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, eſt relevée par M. *de Voltaire*; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où, au lieu de ſaccager cette ville rebelle, il fournit les alimens néceſſaires à la vie de ſes habitans déſolés par la famine

la plus cruelle ; mais d'un autre côté il dépeint, des couleurs les plus vives, l'affreux maſſacre de la S[t] Barthelémi, et la cruauté inouïe avec laquelle *Charles IX* hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets calviniſtes.

La ſombre politique de *Philippe II*, les artifices et les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, et les faibleſſes que l'amour fit commettre à HENRI IV, ſont eſtimées à leur juſte valeur. M. *de Voltaire* accompagne tous ſes récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeuneſſe, et donner des vertus et des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme que l'auteur recommande au peuple la fidélité pour leurs lois et pour leurs ſouverains. Il a immortaliſé le nom du préſident *de Harlay*, dont la fidélité inviolable pour ſon maître méritait une pareille récompenſe ; il en fait autant pour les conſeillers *Briſſon*, *Larcher*, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion ſuivante de l'auteur :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ;
Et qui meurt pour ſon roi meurt toujours avec gloire.

Le diſcours de *Potier* aux factieux eſt auſſi beau par la juſteſſe des ſentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magiſtrat dans l'aſſemblée de la ligue ; il

s'oppofe courageufement au deffein des rebelles, qui voulaient élire un roi d'entre eux : il les renvoie à la domination légitime de leur fouverain, à laquelle ils voulaient fe fouftraire ; il condamne toutes les vertus des *Guifes*, en tant que vertus militaires, puifqu'elles devenaient criminelles dès-là qu'ils en fefaient ufage contre leur roi et leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce difcours ne faurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je paffe à la guerre de religion qui fait le fujet de la Henriade. L'auteur a dû expofer naturellement les abus que les fuperftitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion ; car on a remarqué que par je ne fais quelle fatalité ces fortes de guerres ont toujours été plus fanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des fujets ont fufcitées ; et comme le fanatifme et la fuperftition ont été de tout temps les refforts de la politique déteftable des grands et des eccléfiaftiques, il fallait néceffairement y oppofer une digue. L'auteur a employé tout le feu de fon imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poéfie, pour mettre devant les yeux de ce fiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préferver à jamais.

voudrait purifier les *camps et les foldats* des

argumens pointilleux et ſubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des ſcholaſtiques; il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'autel, et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères; en un mot, le bien et le repos de la ſociété fait le principal but de ce poëme, et c'eſt pourquoi l'auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme et du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion eſt finie, et ce ferait aſſurément une folie de moins dans le monde; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie redevables à l'eſprit philoſophique, qui prend depuis qnelques années beaucoup le deſſus en Europe. Plus on eſt éclairé, moins on eſt ſuperſtitieux. Le ſiècle où vivait HENRI IV était bien différent; l'ignorance monacale, qui ſurpaſſait toute imagination, et la barbarie des hommes, qui ne connaiſſaient pour toute occupation que d'aller à la chaſſe et de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Catherine de Médicis* et les princes factieux pouvaient donc alors abuſer d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puiſque ces peuples étaient groſſiers, aveugles et ignorans.

Les ſiècles polis qui ont vu fleurir les ſciences

n'ont point d'exemples à nous préfenter de guerres de religion, ni de guerres féditieufes. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Augufte*, tout l'empire, qui compofait prefque les deux tiers du monde, était tranquille et fans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était, d'y vaquer, et ils préféraient le repos, les plaifirs et l'étude, à l'ambitieufe rage de s'égorger les uns les autres, foit pour des mots, foit pour l'intérêt, ou pour une funefte gloire.

Le fiècle de *Louis le grand*, qui peut-être égale fans flatterie celui d'*Augufte*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureufement fut troublé vers la fin par l'afcendant que le père *le Tellier* prenait fur l'efprit de *Louis XIV* qui commençait à baiffer, mais c'eft la faute proprement d'un particulier, et l'on n'en faurait charger ce fiècle, d'ailleurs fi fécond en grands hommes, que par une injuftice manifefte.

Les fciences ont ainfi toujours contribué à humanifer les hommes, en les rendant plus doux, plus juftes et moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la fociété et au bonheur des peuples. Cette façon de penfer aimable et douce

ſe communique inſenſiblement de ceux qui cultivent les arts et les ſciences au public et au vulgaire; elle paſſe de la cour à la ville, et de la ville à la province; on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point aſſurément pour que nous nous exterminions dans ce monde, mais pour que nous nous aſſiſtions dans nos communs beſoins; que le malheur, les infirmités et la mort nous pourſuivent ſans ceſſe, et que c'eſt une démence extrême de multiplier les cauſes de nos miſères et de notre deſtruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a miſe entre nous, la néceſſité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque nation et de quelque opinion que nous ſoyons; que l'amitié et la compaſſion ſont des devoirs univerſels: en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des ſciences, et voilà par conſéquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent et qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. M. *de Voltaire*, qui embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, et d'autant plus qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé

à procurer cette édition au public, que j'ai rendue auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de M. *de Voltaire* et de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable auteur était en quelque façon honorer notre ſiècle, et que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge que ſi notre ſiècle a porté des grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens diſtinguaient du vulgaire et même des grands hommes.

PREFACE
POUR LA HENRIADE,

PAR M. MARMONTEL.

On ne ſe laſſe point de réimprimer les ouvrages que le public ne ſe laſſe point de relire, et le public relit toujours avec un nouveau plaiſir ceux qui, comme la Henriade, ayant d'abord mérité ſon eſtime, ne ceſſent de ſe perfectionner ſous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, ſi différent dans ſa naiſſance de ce qu'il eſt aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723 imprimé à Londres ſous le titre de *la Ligue*. M. *de Voltaire* ne put donner ſes ſoins à cette édition ; auſſi eſt-elle remplie de fautes, de tranſpoſitions et de lacunes conſidérables.

L'abbé *Desfontaines* en donna peu de temps après une édition à Evreux, auſſi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il gliſſa dans les vides quelques vers de ſa façon, tels que ceux-ci, où il eſt aiſé de reconnaître un tel écrivain :

Et malgré les *Perraults*, et malgré les *Houdarts*,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI de ſon édition.

En 1726 on en fit une édition à Londres, ſous le titre de *la Henriade*, *in*-4°., avec des figures ; elle eſt dédiée à la reine d'Angleterre : et pour ne rien laiſſer à déſirer dans cette édition, j'ai cru devoir inſérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On ſait que dans ce genre d'écrire M. *de Voltaire* a pris une route qui lui eſt propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands auteurs n'ont pu ſe diſpenſer de prodiguer à leurs *Mécènes*, liſent avidement et avec fruit les épîtres dédicatoires d'Alzire, de Zaïre, etc. Celle-ci eſt dans le même goût ; on y reconnaît un philoſophe judicieux et poli, qui ſait louer les rois, même ſans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

TO THE QUEEN.

MADAM,

It is the Fate of HENRY the Fourth to be protected by an *English Queen*. He was aſſiſted by that great *Elizabeth*, who was in her Age the Glory of her Sex. By whom can his Memory be ſo well protected, as by her who reſembles ſo much *Elizabeth* in her perſonal Virtues ?

YOUR MAJESTY will find in this Book, bold impartial Truths, Morality unſtained with Superſtition a Spirit of Liberty, equally abhorrent of

Rebellion and of Tyranny, the Rights of Kings always aſſerted, and thoſe of Mankind never laid aſide.

The ſame Spirit, in which it is written, gave me the Confidence, to offer it to the virtuous Conſort of a King, who among ſo many crowned Heads enjoys, almoſt alone, the ineſtimable Honor of ruling a free Nation, a King who makes his Power conſiſt in being beloved, and his Glory in being juſt.

Our *Deſcartes*, who was the greateſt Philoſopher in Europe, before Sir *Iſaac Newton* appeared, dedicated his Principles to the celebrated Princeſs Palatine *Elizabeth*, not, ſaid he, becauſe ſhe was a Princeſs, for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them, but becauſe of all his Readers ſhe underſtood him the beſt, and loved Truth the moſt.

I beg Leave, MADAM, (without comparing myſelf to *Deſcartes*) to dedicate the Henriade to YOUR MAJESTY, upon the like account, not only as the Protectreſs of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.

I am with that profound reſpect, which is due to the greateſt Virtue, as well as to the higheſt Rank.

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S

moſt humble, moſt dutiful, moſt obliged Servant,

VOLTAIRE.

M. L'abbé *Langlet du Fresnoy* nous en a do
la traduction suivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'EST le sort de HENRI IV d'être protéį
par une reine d'Angleterre ; il a été appuyé p
Elisabeth, cette grande princesse qui était dai
son temps la gloire de son sexe. A qui sa mémoi:
pourrait-elle être aussi bien confiée qu'à une pri:
cesse dont les vertus personnelles ressemblent tai
à celles d'*Elisabeth* ?

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre d(
vérités bien grandes et bien importantes ; la mora
à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté, égal(
ment éloigné de la révolte et de l'oppression ; l(
droits des rois toujours assurés, et ceux du peupl
toujours défendus. Le même esprit dans lequel
est écrit me fait prendre la liberté de l'offrir à l
vertueuse épouse d'un roi qui, parmi tant de tê(
couronnées, jouit presque seul de l'honneur, sa
prix, de gouverner une nation libre, et d'un roi qı
fait consister son pouvoir à être aimé, et sa gloir
à être juste.

Notre *Descartes*, le plus grand philosophe d
l'Europe, avant que le chevalier *Newton* parût,
dédié ses principes à la célèbre princesse palatin(
Elisabeth ; non pas, dit-il, parce qu'elle était pri
cesse, car les vrais philosophes respectent les prine
et ne les flattent point ; mais parce que de tous

ſecteurs il la regardait comme la plus capable de ſentir et d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (ſans me comparer à *Deſcartes*) de dédier de même la Henriade à VOTRE MAJESTÉ, non-ſeulement parce qu'elle protége les ſciences et les arts, mais encore parce qu'elle en eſt un excellent juge.

Je ſuis, avec ce profond reſpect qui eſt dû à la plus grande vertu et au plus haut rang, ſi VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-reſpectueux, et très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par ſouſcription, a ſervi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre, mais il a remis dans la bibliothèque du roi, c'eſt-à-dire ſous les yeux du public et de la poſtérité, des preuves authentiques de la conduite généreuſe qu'il tint dans cette occaſion : je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il ſerait long et inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *variantes*.

En 1736 le roi de Pruſſe, alors prince royal, avait chargé M. *Algarotti* qui était à Londres

d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts qu'il daigne cultiver, voulant laiſſer aux ſiècles à venir un monument de ſon eſtime pour les lettres, et particulièrement pour la Henriade, daigna en compoſer la préface; et ſe mettant ainſi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente ſied bien dans la main d'un héros. Récompenſer les beaux arts eſt un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple et les éclairer par d'excellens écrits en eſt un d'autant plus recommandable dans le roi de Pruſſe qu'il eſt plus rare parmi les hommes. La mort du roi ſon père, les guerres ſurvenues, et le départ de M. *Algarotti* de Londres, interrompirent ce projet ſi digne de celui qui l'avait conçu.

La Henriade a été traduite en pluſieurs langues; en vers anglais par M. *Lokman*; une partie l'a été en vers italiens par M. *Querini*, noble vénitien, et une autre en vers latins par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du Vatican, ſi connu par ſa grande littérature. Ce ſont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le poëme de Fontenoi. MM. *Ortolani* et *Nenci* ont auſſi traduit pluſieurs chants de la Henriade. Elle l'a été entièrement en vers hollandais et allemands, et en vers latins par M. *Caux de Cappeval*.

Cette juſtice, rendue par tant d'étrangers contemporains, ſemble ſuppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme; et puiſqu'il a été généralement approuvé dans un ſiècle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le ſera des ſiècles à venir. On pourrait donc, ſans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le ſceau de l'immortalité. C'eſt ce que ſemble avoir fait M. *Cocchi*, lecteur de Piſe, dans une lettre (*a*) imprimée à la tête de quelques éditions de la Henriade, où il parle du ſujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux et des principales beautés de ce poëme, en homme de goût et de beaucoup de littérature; bien différent d'un français, auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la Pharſale. Une telle comparaiſon ſuppoſe dans ſon auteur ou bien peu de lumières ou bien peu d'équité; car en quoi ſe reſſemblent ces deux poëmes? Le ſujet de l'un et de l'autre eſt une guerre civile, mais dans la Pharſale *l'audace eſt triomphante et le crime adoré*; dans la Henriade, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'hiſtoire ſans mélange de fiction, au lieu que M. *de Voltaire* a changé l'ordre des temps, tranſporté les faits et employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent

(*a*) Voyez cette lettre à la ſuite de cette préface.

ampoulé, défaut dont on ne voit pas un feul exemple dans le fecond. *Lucain* a peint fes héros avec de grands traits, il eft vrai, et il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* et dans *Homère*. C'eft peut-être en cela que lui reffemble notre poëte. On convient affez que perfonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractéres : un vers lui fuffit quelquefois pour cela, témoin les fuivans.

Médicis la (*b*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de fa vengeance,
Sans remords, fans plaifirs etc.

Connaiffant les périls et ne redoutant rien;
Heureux (*c*) guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Il (*d*) fe préfente aux Seize, et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (*e*) marche en philofophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint fon maître, et le fuit.

Mais fi M. *de Voltaire* annonce avec tant d fes perfonnages, il les foutient avec beaucoup de fageffe; et je ne crois pas que dans le cours de fon poëme on trouve un feul vers où quelqu'un d'eux fe démente. *Lucain* au contraire eft plein d'inégalités; et s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne fouvent dans l'enflure. Enfin ce poëte latin, qui a porté à fi un haut

(*b*) La tête de *Coligny*, Chant II. (*d*) *Harlay*, Chant IV.
(*c*) *Guife*, Chant III. (*e*) *Mornay*, Chant VI.

point

point la nobleſſe des ſentimens, n'eſt plus le même lorſqu'il faut ou peindre ou décrire ; et j'oſe aſſurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été ſi loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de juſteſſe à comparer la Henriade avec l'Enéide. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes ; les perſonnages comme HENRI IV et *Enée*, *Achates* et *Mornay*, *Sinon* et *Clément*, *Turnus* et *d'Aumale* etc ; les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, et celui de HENRI chez le ſolitaire de Jerſey ; le maſſacre de la St Barthelemi et l'incendie de Troye ; le quatrième chant de l'Enéide et le neuvième de la Henriade ; la deſcente d'*Enée* aux enfers et le ſonge de HENRI IV ; l'antre de la Sibylle et le Sacrifice des Seize ; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux héros, et l'intérêt qu'on prend à l'un et à l'autre ; la mort d'*Euriale* et celle du jeune d'*Ailly* ; les combats ſinguliers de *Turenne* contre d'*Aumale*, et d'*Enée* contre *Turnus* ; enfin le ſtyle des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, et leur goût dans le choix des épiſodes, leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette préface, ne me permettent pas

d'appuyer fur ce parallèle; mais je crois qu'il me fuffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés et fans prévention.

Les rapports vagues et généraux dont je viens de parler ont fait dire à quelques critiques que la Henriade manquait du côté de l'invention; que ne fait-on le même reproche à *Virgile*, au *Taffe* etc? Dans l'Enéide font réunis le plan de l'Odyffée et celui de l'Iliade: dans la Jérufalem délivrée on trouve le plan de l'Iliade exactement fuivi et orné de quelques épifodes tirés de l'Enéide.

Avant *Homère*, *Virgile* et le *Taffe*, on avait décrit des fiéges, des incendies, des tempêtes; on avait peint toutes les paffions; on connaiffait les enfers et les champs Elyfées; on difait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulyffe* y étaient defcendus pendant leur vie. Enfin ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne foit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles: ils les ont modifiés et embellis fuivant le caractère de leur génie et les mœurs de leur temps: ils les ont mis dans leur jour et à leur place. Si ce n'eft pas là créer, c'eft du moins donner aux chofes une nouvelle vie; et on ne faurait difputer à M. *de Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eft là, dit-on, que de l'invention de détail, et quelques critiques voudraient de la nouveauté

lans le tout. On fesait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où M. *de Voltaire* exprime le myſtère de l'euchariſtie :

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers eſt beau ; mais je ne ſais, l'idée n'en eſt pas neuve. Malheur, dit M. *de Fénélon*, (*f*) à qui n'eſt pas ému en liſant ces vers !

(*g*) *Fortunatè ſenex, hîc inter flumina nota*
Et fontes ſacros frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raiſon d'adreſſer cette eſpèce d'anathème au critique dont je viens de parler ? J'oſe prédire à tous ceux qui comme lui veulent du neuf, c'eſt-à-dire de l'inouï, qu'on ne les ſatisfera jamais qu'aux dépens du bon ſens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de ſon poëme, quelque extraordinaires qu'elles ſoient : il les a puiſées dans les poëtes, dans l'écriture ſainte. L'idée de ſon pont, toute giganteſque qu'elle eſt, n'eſt pas neuve : *Sadi* s'en était ſervi avant lui, et l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde, et peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne ſoit ailleurs, je crois qu'on doit ſe contenter d'être original dans les détails et dans

(*f*) Lettre à l'académie françaiſe. (*g*) *Virgile*, églogue I.

l'ordonnance, ſur-tout quand on a aſſez de génie pour s'élever au-deſſus de ſes modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été aſſez ennemis de la poéſie pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en proſe : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût et de bon ſens. M. *de Fénélon*, qui avait beaucoup de l'un et de l'autre, n'a jamais donné ſon Télémaque que ſous le nom des *Aventures de Télémaque*, et jamais ſous celui de poëme. C'eſt ſans contredit le premier de tous les romans; mais il ne peut pas même être mis dans la claſſe des derniers poëmes. Je ne dis pas ſeulement parce que les aventures qu'on y raconte ſont preſque toutes indépendantes les unes des autres, et parce que le ſtyle, tout fleuri et tendre qu'il eſt, ſerait trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rithme, la meſure, la rime, les inverſions, en un mot rien de ce qui conſtitue cet art ſi difficile de la poéſie, art qui n'a pas plus de rapport avec la proſe que la muſique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur l'orthographe qu'on a ſuivie dans cette édition, c'eſt celle de l'auteur; il l'a juſtifiée lui-même; et puiſqu'il n'a contre lui qu'un uſage condamné par ceux mêmes qui le ſuivent, il paraît aſſez inutile de prouver qu'il a eu raiſon de s'en écarter; je me contenterai donc, pour faire

voir combien cet usage est pernicieux à notre poésie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(h) Attaquons dans leurs murs ces conquérans si *fiers*,
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers*.
Ma colère revient, et je me *reconnois*;
Immolons en partant trois ingrats à la *fois*.
(i) Je ne fais que recueillir les *voix*,
Et dirois vos défauts si je vous en *savois*.

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, et que deux poëtes si exacts et si heureux dans leurs rimes ne se sont contentés de celles-ci que parce qu'elles satisfesaient les yeux : ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savois*, avec *voix* qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*.

Dans ces deux vers de *Boileau* :

(k) La discorde en ces lieux menace de *s'accroître*;
Demain avant l'aurore un lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, et cela est assez usité. Mme *Deshoulières* dit :

(l) Puisse durer, puisse *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront sur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

(h) Mithridate.
(i) Le Flatteur.
(k) Lutrin, chant II.
(l) Célimène, églogue.

Mais cè qui paraît ſingulier, c'eſt que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *cloître*.

(*m*) L'honneur et la vertu n'oſèrent plus *paroître*,
La piété chercha les déſerts et le *cloître*.

Une bizarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, ſans changer l'orthographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. *de Voltaire* n'a porté que les premiers coups; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille et non pour les yeux: en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, etc. Et pour ſatisfaire en même temps les oreilles et les yeux, il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphthongue *oi* la diphthongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *ſouhaits*, etc. M. *de Voltaire* a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'orthographe qu'il lui fallait diſtinguer dans ſon poëme certains mots qui, écrits par-tout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation et une ſignification différente: ſous le froc de *François*, etc. des courtiſans *Français*, etc.

(*m*) Epître IV, *Boileau*.

TRADUCTION

D'une Lettre de M. ANTOINE COCCHI, *Lecteur de Pise, à M.* RINUCCINI, *Secrétaire d'Etat de Florence, sur la Henriade.*

SELON moi, Monsieur, il y a peu d'ouvrages plus beaux que le poëme de la Henriade, que vous avez eu la bonté de me prêter.

J'ose vous dire mon jugement avec d'autant plus d'assurance que j'ai remarqué qu'ayant lu quelques pages de ce poëme à gens de différente condition et de différent génie, et adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché la Henriade de plaire également à tous ; ce qui est la preuve la plus certaine que l'on puisse rapporter de sa perfection réelle.

Les actions chantées dans la Henriade regardent, à la vérité, les Français plus particulièrement que nous ; mais comme elles sont véritables, grandes, simples, fondées sur la justice et entre-mêlées d'incidens qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui est celui qui ne se plairait point à voir une rébellion étouffée, et l'héritier légitime du trône s'y maintenir, en assiégeant sa capitale rébelle, en donnant une sanglante bataille, et en prenant toutes les mesures dans lesquelles la force, la valeur, la prudence et la générosité brillent à l'envi ?

Il eſt vrai que certaines circonſtances hiſtoriques ſont changées dans le poëme ; mais outre que les véritables ſont notoires et récentes, ces changemens étant ajuſtés à la vraiſemblance ne doivent point embarraſſer l'eſprit d'un lecteur tant ſoit peu accoutumé à conſidérer un poëme comme l'imitation du poſſible et de l'ordinaire, liés enſemble par des fictions ingénieuſes.

Tout l'éloge que puiſſe jamais mériter un poëme, pour le bon choix de ſon ſujet, eſt certainement dû à la Henriade, d'autant plus que par une ſuite naturelle il a été néceſſaire de raconter le maſſacre de la St Barthelemi, le meurtre de *Henri III*, la bataille d'Ivry et la famine de Paris : événemens tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, et tous repréſentés avec cette admirable vivacité qui excite dans le ſpectateur et de l'horreur et de la compaſſion : effets que doivent produire pareilles peintures, quand elles ſont de main de maître.

Le nombre d'acteurs dans la Henriade n'eſt pas grand ; mais ils ſont tous remarquables dans leurs rôles, et extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du héros *Henri IV* eſt d'autant plus incomparable que l'on y voit la valeur, la prudence militaire, l'humanité et l'amour, s'entre-diſputer le pas, et ſe le céder tour à tour, et toujours à propos pour ſa gloire.

Celui de *Mornay*, ſon ami intime, eſt certainement rare ; il eſt repréſenté comme un philoſophe ſavant, courageux, prudent et bon.

Les êtres invisibles, sans l'entremise desquels les poëtes n'oseraient entreprendre un poëme, sont bien ménagés dans celui-ci, et aisés à supposer: tels sont l'ame de *St Louis* et quelques passions humaines personnifiées; encore l'auteur les a-t-il employées avec tant de jugement et d'économie que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce poëme soutient toujours sa beauté, sans être farci comme tous les autres d'une infinité d'agens surnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue, que, si l'on retranchait de la poésie épique ces personnages imaginaires, invisibles et tout-puissans, et qu'on les remplaçât comme dans les tragédies par des personnages réels, le poëme n'en deviendrait que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette pensée, c'est l'avoir observé que dans *Homère*, *Virgile*, le *Dante*, l'*Arioste*, le *Tasse*, *Milton*, et en un mot, dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux endroits de leurs poëmes ne sont pas ceux où ils font agir ou parler les dieux, le diable, le destin et les esprits; au contraire, tout cela fait rire, sans jamais produire dans le cœur ces sentimens touchans qui naissent de la représentation de quelque action insigne, proportionnée à la capacité de l'homme notre égal, et qui ne passe point la sphère ordinaire des passions de notre ame.

C'est pourquoi j'ai admiré le jugement de ce poëte qui, pour enfermer sa fiction dans les bornes de la vraisemblance et des facultés humaines, a placé le transport de son héros au ciel et aux enfers dans

un ſonge, dans lequel ces ſortes de viſions peuvent paraître naturelles et croyables.

D'ailleurs, il faut avouer que ſur la conſtitution de l'univers, ſur les lois de la nature, ſur la morale, et ſur l'idée qu'il faut ſe former du mal et du bien, des vertus et du vice, le poëte ſur tout cela a parlé avec tant de force et de juſteſſe que l'on ne peut s'empêcher de reconnaitre en lui un génie ſupérieur et une connaiſſance parfaite de tout ce que les philoſophes modernes ont de plus raiſonnable dans leur ſyſtème.

Il ſemble rapporter toute ſa ſcience à inſpirer au monde entier une eſpèce d'amitié univerſelle, et une horreur générale pour la cruauté et pour le fanatiſme.

Également ennemi de l'irréligion, le poëte dans les diſputes que notre raiſon ne ſaurait décider, qui dépendent de la révélation, adjuge avec modeſtie et ſolidité la préférence à notre doctrine romaine, dont il éclaircit même pluſieurs obſcurités.

Pour juger de ſon ſtyle, il ſerait néceſſaire de connaître toute l'étendue et la force de la langue; habilité à laquelle il eſt preſque impoſſible qu'un étranger puiſſe atteindre, et ſans laquelle il n'eſt pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-deſſus, c'eſt qu'à l'oreille ſes vers paraiſſent aiſés et harmonieux, et que dans tout le poëme je n'ai trouvé rien de puéril, rien de languiſſant, ni aucune fauſſe penſée; défauts dont les plus excellens poëtes ne ſont pas tout à-fait exempts.

Dans *Homère* et *Virgile* on en voit quelques-uns,

mais rares : on en trouve beaucoup dans les principaux, ou pour mieux dire, dans tous les poëtes des langues modernes, ſur-tout dans ceux de la ſeconde claſſe de l'antiquité.

A l'égard du ſtyle, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à préſumer en ſa faveur. Ayant traduit ce poëme couramment, en le liſant à différentes perſonnes, je me ſuis aperçu qu'elles en ont ſenti toute la grâce et la majeſté : indice infaillible que le ſtyle en eſt très-excellent. Auſſi l'auteur ſe ſert-il d'une noble ſimplicité et briéveté pour exprimer des choſes difficiles et vaſtes, ſans néanmoins rien laiſſer à déſirer pour leur entière intelligence ; talent bien rare, et qui fait l'eſſence du vrai ſublime.

Après avoir fait connaître en général le prix et le mérite de ce poëme, il eſt inutile d'entrer dans un détail particulier de ſes beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, pluſieurs dont je crois reconnaître les originaux dans *Homère*, et ſur-tout dans l'Iliade, copiés depuis avec différens ſuccès par tous les poëtes poſtérieurs ; mais on trouve auſſi dans ce poëme une infinité de beautés qui ſemblent neuves et appartenir en propre à la Henriade.

Telles ſont, par exemple, la nobleſſe et l'allégorie de tout le chant V^e^, l'endroit où le poëte repréſente l'infame meurtre de *Henri III*, et ſa juſte réflexion ſur ce miſérable aſſaſſin.

C'eſt encore quelque choſe de nouveau dans la poéſie, que le diſcours ingénieux qu'on lit ſur les châtimens à ſubir après la mort.

Il ne me ſouvient pas non plus d'avoir vu ailleurs

ce beau trait qu'il met dans le caractère de *Mornay : qu'il combat ſans vouloir tuer perſonne.*

La mort du jeune d'*Ailly*, maſſacré par ſon père ſans en être connu, m'a fait verſer des larmes, quoique j'euſſe lu une aventure un peu ſemblable dans le *Taſſe* ; mais celle de M. *de Voltaire*, étant décrite avec plus de préciſion, m'a paru nouvelle et plus ſublime.

Les vers ſur l'amitié ſont d'une beauté inimitable, et rien ne les égale, ſi ce n'eſt la deſcription de la modeſtie de la belle d'*Eſtrées.*

Enfin dans ce poëme ſont répandues mille grâces, qui démontrent que l'auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'eſt perfectionné encore davantage par une application infatigable à toutes ſortes de ſciences, afin de devoir ſa réputation moins à la nature qu'à lui-même.

Plus il a réuſſi, plus il eſt obligeant à lui envers notre Italie d'avoir, dans un diſcours à la ſuite de ſon poëme, préféré notre *Virgile* et notre *Taſſe* à tout autre poëte, quoique no n'oſions nous-mêmes les égaler à *Homère*, a été le premier fondateur de la belle poéſie.

IDÉE

DE LA HENRIADE.

Le ſujet de la Henriade eſt le ſiége de Paris, commencé par *Henri de Valois* et *Henri le Grand*, achevé par ce dernier ſeul.

Le lieu de la ſcène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où ſe donna cette fameuſe bataille qui décida du ſort de la France et de la maiſon royale.

Le poëme eſt fondé ſur une hiſtoire connue, dont on a conſervé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins reſpectables ont été ou retranchés, ou arrangés ſuivant la vraiſemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de *Lucain*, qui ne fit qu'une gazette ampoulée ; et on a pour garant les vers de M. *Deſpréaux* déjà cités.

On n'a fait même que ce qui ſe pratique dans toutes les tragédies, où les événemens ſont pliés aux règles du théâtre.

Au reſte, ce poëme n'eſt pas plus hiſtorique qu'aucun autre. Le *Camouens*, qui eſt le *Virgile* des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le *Taſſe* a chanté une croiſade connue de tout le monde, et n'en a omis ni l'ermite *Pierre* ni les proceſſions. *Virgile* n'a conſtruit la fable de ſon Enéide que des fables reçues de ſon temps, et qui paſſaient pour l'hiſtoire véritable de la deſcente d'*Enée* en Italie.

Homère, contemporain d'*Héſiode*, et qui par

conſéquent vivait environ cent ans après la priſe de Troye, pouvait aiſément avoir vu dans ſa jeuneſſe des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans *Homère*, c'eſt que le fond de ſon ouvrage n'eſt point un roman, que les caractères ne ſont point de ſon imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et mauvaiſes qualités, et que ſon livre eſt un monument des mœurs de ces temps reculés.

La Henriade eſt compoſée de deux parties; d'événemens réels dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions ſont toutes puiſées dans le ſyſtème du *merveilleux*, telles que la prédiction de la converſion de *Henri IV*, la protection que lui donne *St Louis*, ſon apparition, le feu du ciel détruiſant ces opérations magiques qui étaient alors ſi communes, etc. Les autres ſont purement allégoriques : de ce nombre ſont le voyage de la Diſcorde à Rome, la politique, le Fanatiſme perſonnifiés, le temple de l'Amour, enfin, les paſſions et les vices

Prenant un corps, une ame, un eſprit, un viſage.

Que ſi l'on a donné dans quelques endroits à ces paſſions perſonnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les païens, c'eſt que ces attributs allégoriques ſont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Juſtice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapiſſeries, ſans que ces repréſentations aient la moindre teinture de paganiſme. Le mot d'*Amphitrite* dans notre poéſie ne ſignifie que la

mer et non l'*épouſe* de *Neptune*. Les *champs de Mars* ne veulent dire que la *guerre*, etc. S'il eſt quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. *Deſpréaux*, qui dit :

> **C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement ;**
> **C'eſt vouloir au lecteur plaire ſans agrément.**
> **Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,**
> **De donner à Thémis ni bandeau ni balance,**
> **De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,**
> **Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main ;**
> **Et par-tout des diſcours, comme une idolâtrie,**
> **Dans leur faux zèle iront chaſſer l'allégorie.**

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'eſprit dans lequel il a été compoſé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaiſes actions de leurs ancêtres n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y ſont nommés avec éloge ne doivent aucune reconnaiſſance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité ; et le ſeul uſage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'eſt d'en mériter de pareilles.

Si l'on a dans cette nouvelle édition retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois déshonoré le St Siége par leurs crimes, ce n'eſt pas qu'on faſſe à la cour de Rome l'affront de penſer qu'elle veuille rendre reſpectable la mémoire de ces mauvais pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI* et de *Catherine de Médicis*, peuvent parler ſans doute avec horreur d'*Alexandre VI*.

Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, et qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'eſt dans cette ſeule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui ſe trouvent dans les premières éditions, ſelon qu'il les a trouvés plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Bouſflers*, qu'on ſuppoſait tué par *Henri IV*, parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune homme ſemblait rendre *Henri IV* un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornay* en Angleterre auprès de la reine *Eliſabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, et qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociation. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les chants ſuivans; de même qu'il ſerait impertinent dans une tragédie (dans Bérénice, par exemple) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier acte, et à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'auteur ne doit point s'en inquiéter : il ſait que quiconque écrit eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important eſt la religion, qui fait en grande partie le ſujet du poëme, et qui en eſt le ſeul dénouement.

L'auteur

L'auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure. Tel est, par exemple, ce morceau sur la TRINITÉ :

La puissance, l'amour avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue,
L'Eglise toujours une, et par-tout étendue ;
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des saints la grandeur de son Dieu ;
Le CHRIST, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un DIEU sous un pain qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer par-tout avec cette exactitude théologique, le lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage comme une thèse de théologie. Ce poëme ne respire que l'amour de la religion et des lois. On y déteste également la rébellion et la persécution : il ne faut pas juger sur un mot un livre écrit dans un tel esprit.

HISTOIRE ABREGÉE

Des événemens sur lesquels est fondée la fable du poëme de la Henriade.

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embrasé la France sous la minorité de *Charles IX*. La religion en était le sujet parmi les peuples, et le prétexte parmi les grands. La reine-mère *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hasardé le salut du royaume pour conserver son autorité, armant le parti catholique contre le protestant, et les *Guises* contre les *Bourbons*, pour accabler les uns par les autres.

La France avait alors pour son malheur, beaucoup de seigneurs trop puissans, par conséquent factieux; des peuples devenus fanatiques et barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle, des rois enfans aux noms desquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, avaient signalé le malheureux règne de *Charles IX*. Les plus grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour à tour par les partis opposés. On fesait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par les réformés, les temples par les catholiques; les empoisonnemens et les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de S[t] Barthelemi. *Henri le Grand*, alors roi

de Navarre, et dans une extrême jeuneſſe, chef du parti réformé, dans le ſein duquel il était né, fut attiré à la cour, avec les plus puiſſans ſeigneurs du parti. On le maria à la princeſſe *Marguerite*, ſœur de *Charles IX*. Ce fut au milieu des réjouiſſances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, et après les ſermens les plus ſolennels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces maſſacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuſe et toute flétriſſante qu'elle eſt pour le nom Français,) afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans des malheureuſes querelles de religion, voient à quel excès l'eſprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une cour qui ſe piquait de politeſſe une femme célèbre par les agrémens de l'eſprit, et un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de ſang-froid la mort de plus d'un million de leurs ſujets. Cette même nation, qui ne penſe aujourd'hui à ce crime qu'en friſſonnant, le commit avec tranſport et avec zèle. Plus de cent mille hommes furent aſſaſſinés par leurs compatriotes; et ſans les ſages précautions de quelques perſonnages vertueux, comme le préſident *Jeannin*, le marquis de *St Herem* etc. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-temps après la St Barthelemi. Son frère *Henri III* quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par *Henri IV*, ſi juſtement ſurnommé

le Grand par la poftérité, qui feule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des réformés, renaiffant de fa cendre, plus violent que jamais, et ayant à fa tête le même *Henri le Grand*, alors roi de Navarre. L'autre était celui de la ligue, faction puiffante, formée peu à peu par les princes de *Guife*, encouragée par les papes, fomentée par l'Efpagne, s'accroiffant tous les jours par l'artifice des moines, confacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rébellion. Son chef était le duc de *Guife*, furnommé *le Balafré*, prince d'une réputation éclatante, et qui ayant plus de grandes qualités que de bonnes, femblait né pour changer la face de l'Etat dans ce temps de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis fous le poids de l'autorité royale, les fortifia par fa faibleffe. Il crut faire un grand coup de politique en fe déclarant le chef de la ligue, mais il n'en fut que l'efclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de *Guife*, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre fon beau-frère, fon héritier préfomptif, qui ne penfait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agiffant pour *Henri III*, à qui il devait fuccéder, il agiffait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le roi fon beau-frère fut battue à Coutras; fon favori *Joyeufe* y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de

à victoire que de ſe réconcilier avec le roi. Tout ainqueur qu'il était, il demanda la paix, et le oi vaincu n'oſa l'accepter, tant il craignait le luc de *Guiſe* et la ligue. *Guiſe* dans ce temps-là nême venait de diſſiper une armée d'Allemands. Ces ſuccès du *Balafré* humilièrent encore davanage le roi de France, qui ſe crut à la fois vaincu ar les ligueurs et par les réformés.

Le duc de *Guiſe*, enflé de ſa gloire, et fort de a faibleſſe de ſon ſouverain, vint à Paris malgré es ordres. Alors arriva la fameuſe journée des arricades, où le peuple chaſſa les gardes du roi, t où ce monarque fut obligé de fuir de ſa capitale. *Guiſe* fit plus : il obligea le roi de tenir les états énéraux du royaume à Blois, et il prit ſi bien ſes ıeſures qu'il était prêt de partager l'autorité royale, u conſentement de ceux qui repréſentaient la ation, et ſous l'apparence des formalités les lus reſpectables. *Henri III*, réveillé par ce reſſant danger, fit aſſaſſiner au château de Blois et ennemi ſi dangereux, auſſi-bien que ſon frère : cardinal, plus violent et plus ambitieux encore ue le duc de *Guiſe*.

Ce qui était arrivé au parti proteſtant après la t Barthelemi arriva alors à la ligue : la mort des hefs ranima le parti. Les ligueurs levèrent le ıaſque ; Paris ferma ſes portes : on ne ſongea u'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme aſſaſſin des défenſeurs de la religion, et non omme un roi qui avait puni ſes ſujets coupables. fallut que *Henri III*, preſſé de tous côtés, réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux

princes vinrent camper devant Paris, et c'eft là que commence la Henriade.

Le duc de *Guife* laiffait encore un frère; c'était le duc de *Mayenne*, homme intrépide, mais plus habile qu'agiffant; qui fe vit tout d'un coup à la tête d'une faction inftruite de fes forces, et animée par la vengeance et par le fanatifme.

Prefque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elifabeth*, reine d'Angleterre, qui était pleine d'eftime pour le roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême paffion de le voir, le fecourut plufieurs fois d'hommes, d'argent, de vaiffeaux; et ce fut *Dupleffis-Mornay* qui alla toujours en Angleterre folliciter ces fecours. D'un autre côté, la branche d'Autriche qui régnait en Efpagne favorifait la ligue, dans l'efpérance d'arracher quelq[ues] dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Na[varr]e, non-feulement par des excommunications, [mais] par tous les artifices de la politique, et par [les] petits fecours d'hommes et d'argent que la c[our] de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait fe rendre maître de Paris, lorfqu'il fut affaffiné à S[t] Cloud par un m[oine] dominicain, qui commit ce parricide dans la fe[rme] idée qu'il obéiffait à DIEU, et qu'il courait au martyre; et ce meurtre ne fut pas feulement [le] crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les ligueurs était qu'il fallait tuer fon roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais fermons;

on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, et qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un siècle également barbare, et pour les lettres, et pour les mœurs.

Après la mort de *Henri III*, le roi de Navarre, (*Henri le grand*) reconnu roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la ligue, celles de Rome, de l'Espagne, et son royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, et dont on a fait quelque usage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'*Aumont* et de *Biron*, le duc de *Bouillon*, etc. *Duplessis-Mornay* fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de religion de ce prince; il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des papes, et de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes protestans.

Le principal chef de la ligue était le duc de *Mayenne*: celui qui avait le plus de réputation après lui était le chevalier d'*Aumale*, jeune prince connu par cette fierté et ce courage brillant qui distinguaient particulièrement la maison de *Guise*. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne; mais il n'est question ici que du fameux comte d'*Egmont*, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats dont le plus fameux et le plus décisif et le plus glorieux

pour *Henri IV* fut la bataille d'Ivry, où le duc de *Mayenne* fut vaincu, et le comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Eſtrées*; mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à ſa maîtreſſe: “ Si je ſuis vaincu, vous me connaiſſez aſſez „ pour croire que je ne fuirai pas; mais ma „ dernière penſée ſera à DIEU, et l'avant- „ dernière à vous. ”

Au reſte on omet pluſieurs faits conſidérables, qui, n'ayant point de place dans le poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chute de la ligue, ni de ce cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque temps un fantôme de roi, ſous le nom de *Charles X*. Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs et de déſolation *Henri IV* ſe fit catholique, et que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa religion et révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur roi.

N. B. Il y a trois ſortes de notes dans l'édition de 1775; on les a réunies dans celle-ci, avec les notes des Editeurs de cette nouvelle édition.

On a déſigné dans le texte l'endroit où il faut chercher ces notes par des lettres italiques pour les *Variantes*, et par des chiffres pour les *Notes des Editeurs*, et les *Remarques hiſtoriques*.

LA

HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III *réuni avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, contre la ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrétement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion et son avènement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.*

JE chante ce héros qui régna sur la France, (a)
Et par droit de conquête, et par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

DESCENDS du haut des cieux, auguste vérité,
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté:
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes;

Viens, parle; et s'il eſt vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler ſa douce voix,
Si ſa main délicate orna ta tête altière,
Si ſon ombre embellit les traits de ta lumière;
Avec moi ſur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

(1) VALOIS régnait encore, et ſes mains incertaines
De l'Etat ébranlé laiſſaient flotter les rènes:
Les lois étaient ſans force, et les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
(2) Aux combats dès l'enfance inſtruit par la victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de ſa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ſes vertus ſuprêmes
Les peuples à ſes pieds mettaient les diadèmes. (3)
Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier;
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier;
Endormi ſur le trône au ſein de la molleſſe,
Le poids de ſa couronne accablait ſa faibleſſe.
(4) Quélus et Saint-Maigrin, Joyeuſe et d'Eſpernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient ſous ſon nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaiſirs ſes langueurs léthargiques.

DES Guiſes cependant le rapide bonheur
Sur ſon abaiſſement élevait leur grandeur;
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De ſa faible puiſſance orgueilleuſe rivale.
Les peuples déchaînés, vils eſclaves des grands,
Perſécutaient leur prince, et ſervaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du louvre épouvanté ſes peuples le chaſſèrent.

Dans Paris révolté l'étranger accourut;
Tout périſſait enfin, lorſque Bourbon (5) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A ſon prince aveuglé vint rendre la lumière;
Il ranima ſa force, il conduiſit ſes pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent;
Rome s'en alarma, les Eſpagnols tremblèrent.
L'Europe intéreſſée à ces fameux revers
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la diſcorde inhumaine,
Excitant aux combats et la ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'Egliſe; et du haut de ſes tours, (b)
Des ſoldats de l'Eſpagne appelant les ſecours.
Ce monſtre impétueux, ſanguinaire, inflexible,
De ſes propres ſujets eſt l'ennemi terrible:
Aux malheurs des mortels il borne ſes deſſeins:
Le ſang de ſon parti rougit ſouvent ſes mains:
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inſpire.

Du côté du Couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine ſerpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable et pure,
Où triomphent les arts, où ſe plaît la nature,
Théâtre alors ſanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois raſſemblait ſes ſoldats.
On y voit ces héros, fiers ſoutiens de la France,
Diviſés par leur ſecte, unis par la vengeance.
C'eſt aux mains de Bourbon que leur ſort eſt commis:
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à ſon pouvoir ſoumiſe,
Ne connaiſſait qu'un chef, et n'avait qu'une égliſe.

(6) Le père des Bourbons, du ſein des immortels
Louis, fixait ſur lui ſes regards paternels;
Il préſageait en lui la ſplendeur de ſa race;
Il plaignait ſes erreurs, il aimait ſon audace;
De ſa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers ſa grandeur ſuprême,
Par des chemins ſecrets, inconnus à lui-même:
Louis du haut des cieux lui prêtait ſon appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop ſûr de ſa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Deja les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les haſards;
Dans nos champs déſolés le démon du carnage
Déjà juſqu'aux deux mers avait porté ſa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours:

Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie;
Mon injure eſt la vôtre; et la ligue ennemie,
Levant contre ſon prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, et nous pourſuit tous deux.
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon roi, ni vous qui devez l'être;
(c) Ils ſavent que les lois, le mérite et le ſang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle ils penſent vous exclure.
De la religion, (7) terrible en ſon courroux,
Le fatal anathème eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre:

Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.

Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger:
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre reine.
Je ſais qu'entr'eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout temps l'émule de Paris;
Mais après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,

Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux;
Et quiconque me venge eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point, dans un tel miniſtère,
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire:
Je n'implore que vous; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les rois.
Allez en Albion; que votre renommée (*d*)
Y parle en ma défenſe, et m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
is c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit, et le héros, qui jaloux de ſa gloire
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettait ces temps ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui (8) ſeul avec Condé feſait trembler la ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins:
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.

Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.

Deja des Neuſtriens il franchit la campagne: (e)
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne,
Mornay (9) ſon confident, mais jamais ſon flatteur,
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui, ſignalant toujours ſon zèle et ſa prudence,
Servit également ſon Egliſe et la France ;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, et de Rome eſtimé.

A travers deux rochers où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du héros offre ſon heureux port:
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord ;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes :
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphyre abandonnait les mers.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ; (f)
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit ;
L'air ſiffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit:
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues ;
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, et l'abyme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'aſſiégeait une mer en furie
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,

Tourne ſes yeux vers elle, et dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſſeins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,
Confiant ſur les flots aux Aquilons mutins
Le deſtin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
Céſar (10) à la tempête oppoſait ſa fortune.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce dieu dont la ſageſſe ineffable et profonde
Forme, élève et détruit les empires du monde,
De ſon trône enflammé qui luit aux haut des cieux,
Sur le héros français daigna baiſſer les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaiſſeau vers ces prochains rivages,
Où Jerſey ſemble aux yeux ſortir du ſein des flots;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

Non loin de ce rivage, un bois ſombre et tranquille
Sous des ombrages frais préſente un doux aſile.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte eſt auprès, dont la ſimple ſtructure
Doit tous ſes ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obſcur ſéjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'eſt là que de lui-même il feſait ſon étude;
C'eſt là qu'il regrettait ſes inutiles jours,
Plongés dans les plaiſirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ſes pieds les paſſions humaines:

Tranquille, il attendait qu'au gré de ſes ſouhaits
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit ſoin de ſa vieilleſſe,
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe ;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.

Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure, offre un feſtin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé:
Souvent ſous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et ſe cherchant lui-même,
Il avait depoſé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prêtait au calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutait encore, et demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
De tout temps, diſait-il, la vérité ſacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée:
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui ?
Hélas! un Dieu ſi bon, qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi s'il avait voulu l'être.

De dieu, dit le vieillard, adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance,
Je l'ai vu ſans ſupport exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obſcurs.
Enfin mes yeux ont vu, du ſein de la pouſſière,
Ce fantôme effrayant lever ſa tête altière,

ıcer ſur le trône, inſulter aux mortels,
ın pied dédaigneux renverſer nos autels.

ɪɴ de la cour alors, en cette grotte obſcure,
ı religion je vins pleurer l'injure.
uelque eſpoir au moins flatte mes derniers jours:
ılte ſi nouveau ne peut durer toujours.
ıprices de l'homme il a tiré ſon être :
verra périr ainſi qu'on l'a vu naître.
œuvres des humains ſont fragiles comme eux.
diſſipe à ſon gré leurs deſſeins factieux.
ul eſt toujours ſtable; (*g*) et tandis que la terre
le ſectes ſans nombre une implacable guerre,
ɪrité repoſe aux pieds de l'Eternel.
ıent elle éclaire un orgueilleux mortel :
a cherche du cœur un jour peut la connaître.
ſerez éclairé, puiſque vous voulez l'être.
eu vous a choiſi. Sa main dans les combats
ône des Valois va conduire vos pas.
ſa voix terrible ordonne à la victoire
réparer pour vous les chemins de la gloire.
ſi la verité n'éclaire vos eſprits,
érez point entrer dans les murs de Paris.
ɔut des plus grands cœurs évitez la faibleſſe;
z d'un doux poiſon l'amorce enchantereſſe;
ıez vos paſſions, et ſachez quelque jour
er aux plaiſirs et combattre l'amour.
quand vous aurez, par un effort ſuprême,
ıphé des ligueurs, et ſur-tout de vous-même;
u'en un ſiége horrible, et célèbre à jamais,
un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
emps de vos Etats finiront les miſères;
leverez les yeux vers le Dieu de vos pères;

Vous verrez qu'un cœur droit peut efpérer en lui.
Allez, qui lui reffemble eft fûr de fon appui.

Chaque mot qu'il difait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri jufqu'au fond de fon ame.
Il fe crut tranfporté dans ces temps bienheureux,
Où le Dieu des humains converfait avec eux,
Où la fimple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.

(*b*) Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embraffant coulèrent de fes yeux;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut furpris, et ne fut point touché:
Dieu, maître de fes dons, de lui s'était caché.
Vainement fur la terre il eut le nom de fage,
Au milieu des vertus l'erreur fut fon partage.

Tandis que le vieillard, inftruit par le Seigneur,
Entretenait le prince et parlait à fon cœur,
Les vents impétueux à fa voix s'appaifèrent,
Le foleil reparut, les ondes fe calmèrent.
Bientôt jufqu'au rivage il conduifit Bourbon:
Le héros part et vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en fecret il admire
Le changement heureux de ce puiffant empire,
Où l'éternel abus de tant de fages lois
Fit long-temps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce fanglant théâtre où cent héros périrent:
Sur ce trône gliffant dont cent rois defcendirent,
Une femme, à fes pieds enchaînant les deftins,
De l'éclat de fon règne étonnait les humains.
C'était Elifabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à fon choix fit pencher la balance,

Et fit aimer fon joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni fervir, ni vivre en liberté.
Ses peuples fous fon règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines font couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaiffeaux.
Ils font craints fur la terre, ils font rois fur les eaux.
Leur flotte impérieufe, afferviffant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.
Londre jadis barbare eft le centre des arts,
Le magafin du monde eft le temple de Mars.
Aux (11) murs de Veftminfter on voit paraître enfemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raffemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divifés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres facrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à fes voifins terrible.
Heureux lorfque le peuple, inftruit dans fon devoir,
Refpecte, autant qu'il doit, le fouverain pouvoir!
Plus heureux lorfqu'un roi, doux, jufte et politique,
Refpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la difcorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

CEPENDANT il arrive à cette ville immenfe,
Où la liberté feule entretient l'abondance.
Du vainqueur (12) des Anglais il aperçoit la tour.
Plus loin, d'Elifabeth eft l'augufte féjour.
Suivi de Mornay feul, il va trouver la reine,
Sans appareil, fans bruit, fans cette pompe vaine,

Dont les grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle, ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence.
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la prière humiliant ſon cœur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.

Quoi! vous ſervez Valois? dit la reine ſurpriſe:
C'eſt lui qui vous envoie au bord de la Tamiſe?
Quoi! de ſes ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur?
Des rives du Couchant aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore:
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes:
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage et moi!
Mais il employa trop l'artifice et la feinte; (*i*)
Il fut mon ennemi par faibleſſe et par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger;
Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois.

Elisabeth alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.

DEJA dit-elle au roi, la prompte renommée
De ces revers ſanglans m'a ſouvent informée;
Mais ſa bouche indiſcrète en ſa légèreté
Prodigue le menſonge avec la vérité:
J'ai rejeté toujours ſes récits peu fidelles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits;
Songez que votre vie eſt la leçon des rois.

HELAS! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuſe hiſtoire!
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon ſang les fureurs et la honte?
Mon cœur frémit encore à ce ſeul ſouvenir:
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir;
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon cœur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur. (13)

Fin du premier Chant.

NOTES

ET

VARIANTES

DE LA HENRIADE.

NOTES DES EDITEURS

DU CHANT PREMIER.

(1) *HENRI III*, Roi de France, l'un des principaux perſonnages de ce poëme, y eſt toujours nommé *Valois*, nom de la branche royale dont il était.

(2) *Henri III* (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de *Charles IX* ſon frère contre les proteſtans, et avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac et de Moncontour.

(3) Le duc d'*Anjou* fut élu roi de Pologne par les mouvemens que ſe donna *Jean de Montluc*, évêque de Valence, ambaſſadeur de France en Pologne; et *Henri* n'alla qu'à regret recevoir cette couronne: mais ayant appris en 1574 la mort de ſon frère, il ne tarda point à revenir en France.

(4) C'était eux qu'on appelait les mignons de *Henri III*. *Saint-Luc*, *Livarot*, *Villequier*, *Duguaſt* et *Maugiron* eurent part auſſi et à ſa faveur et à ſes débauches. Il eſt certain qu'il eut pour *Quélus* une paſſion capable des plus grands excès. Dans ſa première jeuneſſe on lui avait déjà reproché ſes goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de *Guiſe* qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur *Boucher*, dans ſon livre *De juſta Henrici tertii abdicatione*, oſe avancer que la haine de *Henri III* pour le cardinal de *Guiſe* n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait eſſuyés dans ſa jeuneſſe; mais ce conte reſſemble à toutes les autres calomnies dont le livre de *Boucher* eſt rempli.

Henri III mêlait avec ſes mignons la religion à la débauche; feſait avec eux des retraites, des pélerinages, et ſe nnait la diſcipline. Il inſtitua la confrérie de la mort, t pour la mort d'un de ſes mignons, ſoit pour celle de princeſſe de *Condé* ſa maîtreſſe : les capucins et les mines étaient les directeurs des confrères, parmi leſquels il mit quelques bourgeois de Paris; ces confrères étaient tus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans e autre confrérie toute contraire, qui était celle des nitens blancs, il n'admit que ſes courtiſans. Il était rſuadé, auſſi bien que certains théologiens de ſon temps, e ces momeries expiaient les péchés d'habitude: on tient e les ſtatuts de ces confrères, leurs habits, leurs règles, ıient des emblèmes de ſes amours, et que le poëte *ſportes*, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtiſans de temps-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jeta puis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la molleſſe et dans l'afféie d'une femme coquette; il couchait avec des gants ıne peau particulière pour conſerver la beauté de ſes ıins, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les nmes de ſa cour; il mettait ſur ſon viſage une pâte éparée et une eſpèce de maſque par deſſus: c'eſt ainſi 'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonſtancie moindres détails ſur ſon coucher, ſur ſon lever et ſur habillemens. Il avait une exactitude ſcrupuleuſe ſur la opreté dans la parure: il était ſi attaché à ces petiteſſes 'il chaſſa un jour le duc d'*Eſpernon* de ſa préſence, parce 'il s'était préſenté devant lui ſans eſcarpins blancs et ec un habit mal boutonné.

Quélus fut tué en duel le 27 avril 1578.

Louis de Maugiron, baron d'Ampus, était l'un des mignons ur qui *Henri III* eut le plus de faibleſſe : c'était un jeune mme d'un grand courage et d'une grande eſpérance. avait fait de fort belles actions au ſiége d'Iſſoire, où il ait eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui iſſait encore aſſez de charmes pour être infiniment du ût du roi; on le comparait à la princeſſe d'*Eboli*, qui, ınt borgne comme lui, était dans le même temps maîteſſe de *Philippe II*, roi d'Eſpagne. On dit que ce fut pour tte princeſſe et pour *Maugiron*, qu'un italien fit ces quatre aux vers renouvelés depuis:

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos;

Parve puer, lumen quod habes concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué en servant *Quélus* dans sa querelle.

Paul Stuard de Caussade de Saint-Maigrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de *Henri III* autant que *Quélus* et *Maugiron*, et mourut d'une manière aussi tragique; il fut assassiné le 21 juillet de la même année, dans la rue St Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy, où étaient morts ses deux amis; et il y mourut le lendemain de trente-quatre blessures qu'il avait reçues la veille. Le duc de *Guise le balafré* fut soupçonné de cet assassinat, parce que *Saint-Maigrin* s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de *Guise*. Les mémoires du temps rapportent que le duc de *Mayenne* fut reconnu parmi les assassins, à sa barbe large et à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de *Guise* ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme; et il n'y a pas d'apparence que le duc de *Mayenne*, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa *Saint-Maigrin*, *Quélus* et *Maugiron* après leur mort, les fit raser, et garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à *Quélus* des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'*Etoile* dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion; *Maugiron* en blasphémant, *Quélus* en disant à tout moment: Ah! mon Roi, mon Roi! *sans dire un seul mot de Jésus-Christ ni de la Vierge*. Ils furent enterrés à St Paul; le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose et en vers, en latin et en français: on y comparait *Maugiron* à *Horatius-Coclès* et à *Annibal*, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de *Henri III*. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de *Quélus*.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit;

Il ne put souffrir un outrage
Et souffrit constamment la mort.

(Voyez

(Voyez sur *Joyeuse* les notes du troisième chant.)

(5) *Henri IV*, le héros de ce poëme, y est appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri.*

Il naquit à Pau en Béarn le 13 décembre 1553.

(6) *Saint-Louis*, neuvième du nom, roi de France, est la tige de la branche des *Bourbons.*

(7) *Henri IV*, roi de Navarre, avait été solennellement excommunié par le pape *Sixte V* dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le pape dans sa bulle l'appelle *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon*; le prive, lui et toute la maison de *Condé*, à jamais de tous leurs domaines et fiefs, et les déclare surtout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le roi de Navarre et le prince de *Condé* fussent en armes à la tête des protestans, le parlement, toujours attentif à conserver l'honneur et les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; et *Henri IV* fit afficher dans Rome, à la porte du vatican, que *Sixte-Quint*, soi-disant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, etc.

(8) C'était *Henri*, prince de Condé, fils de *Louis*, tué à Jarnac. *Henri de Condé* était l'espérance du parti protestant. Il mourut à St Jean d'Angely à l'âge de trente cinq ans, en 1585. Sa femme, *Charlotte de la Trimouille*, fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de *Henri de Condé*, second du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son *Histoire de Louis XIV*, histoire où le style, la vérité et le bon sens sont également négligés.

(9) *Duplessis-Mornay*, le plus vertueux et le plus grand-homme du parti protestant, naquit à Buy le 5 novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on le peut savoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que *Henri IV*, étant roi de Navarre, envoya à *Elisabeth*, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorfque *Henri IV* eut changé de religion, *Dupleffis-Mornay* lui fit de fanglans reproches et fe retira de fa cour. On l'appelait *le pape des huguenots.* Tout ce qu'on dit de fon caractère dans le poëme eft conforme à l'hiftoire.

La raifon qui porta l'auteur à choifir le perfonnage de *Mornay*, c'eft ce caractère de philofophe qui n'appartient qu'à lui, et qu'on trouve développé au chant huitième.

Et fon rare courage ennemi des combats,
Sait affronter la mort et ne la donne pas.

Et au chant fixième :

Il marche en philofophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint fon maître et le fuit.

(10) *Jules-Céfar* étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba fecrètement, et s'embarqua fur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'*Anius.* Il fe jeta feul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher fes troupes qui étaient au royaume de Naples. Il effuya une furieufe tempête. (Voyez *Plutarque.*)

(11) C'eft à Veftminfter que s'affemble le parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, et le confentement du roi pour faire des lois.

(12) La tour de Londres eft un vieux château bâti près de la Tamife par *Guillaume le conquérant*, duc de Normandie.

(13) Ceux qui n'approuvent point que l'auteur ait fuppofé ce voyage de *Henri IV* en Angleterre, peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainfi le menfonge à la vérité dans une hiftoire fi récente ; que les favans dans l'hiftoire de France en doivent être choqués, et les ignorans peuvent être induits en erreur ; que fi les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaiffe aifément pour telles ; que quand on perfonnifie les paffions, que l'on peint la Politique et la Difcorde allant de Rome à Paris, l'amour enchaînant *Henri IV* etc, perfonne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorfque l'on voit *Henri IV* paffer la mer pour demander du fecours à une princeffe de fa religion, on peut croire facilement que ce prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot un tel épifode doit être moins regardé comme une imagination de poëte, que comme un menfonge d'hiftorien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuvent oppofer, que non-seulement il est permis à un poëte d'altérer l'histoire dans les faits qui ne sont pas des faits principaux, mais qu'il est impossible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde, tellement disposé par le hasard, qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens ; car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut de *Lucain*, qui a fait une gazette en vers au lieu d'un poëme épique. A la vérité, il serait ridicule de transporter des événemens principaux et dépendans les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, et la saint Barthélemi avec les barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrètement *Henri IV* en Angleterre, sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes, change en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes lecteurs, qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues, ne feraient point étonnés qu'on le fît aller en Guyenne, qui est quatre fois plus éloignée. Que si *Virgile* a fait venir en Italie *Enée*, qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de *Didon*, qui vivait trois cents ans après lui, on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble *Henri IV* et la reine *Elisabeth*, qui s'estimaient l'un l'autre et eurent toujours un grand desir de se voir. *Virgile*, dira-t-on, parlait d'un temps très-éloigné : il est vrai ; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'Iliade et l'histoire de Carthage étaient aussi familières aux Romains que nous le sont les histoires les plus récentes : il est aussi permis à un poëte français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à *Virgile* de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'histoire et de la fable est une règle établie et suivie, non-seulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures, qui à la vérité ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de *Henri* en Angleterre, de trouver un temps où l'histoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il est certain qu'après la mort des *Guises*, *Henri* a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, et qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vrai-

ſemblable, que la reine *Eliſabeth* envoya effectivement ſix mois après à *Henri le grand* quatre mille anglais; de plus, il faut remarquer que *Henri IV*, le héros du poëme, eſt le ſeul qui puiſſe conter dignement l'hiſtoire de la cour de France, et qu'il n'y a guère qu'*Eliſabeth* qui puiſſe l'entendre. Enfin il s'agit de ſavoir ſi les choſes que ſe diſent *Henri IV* et la reine *Eliſabeth* ſont aſſez bonnes pour excuſer cette fiction dans l'eſprit de ceux qui la condamnent, et pour autoriſer ceux qui l'approuvent.

VARIANTES

DU CHANT PREMIER.

(*a*) La première édition, donnée *in*-8° en 1728, commençait ainſi:

Je chante les combats et ce roi généreux,
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui diſſipa la ligue et fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ſes ſujets le vainqueur et le père,
Dans Paris ſubjugué fit adorer ſes lois,
Et fut l'amour du monde et l'exemple des rois.
  Muſe, raconte-moi quelle haine obſtinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos aïeux, à leur perte courans,
Au plus juſte des rois préféraient des tyrans.

Nous rapporterons, au ſujet de cette variante, une anecdote ſingulière.

M. de *Voltaire* feſait imprimer à Londres, en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait alors à Londres un grec natif de Smyrne, nommé *Dadiky*, interprète du roi d'Angleterre; il vit par haſard la première feuille du poëme où était ce vers:

Qui força les Français à devenir heureux:

alla trouver l'auteur, et lui dit: Monsieur, je suis u pays d'*Homère* ; il ne commençait point ses poëmes ur un trait d'esprit, par une énigme. L'auteur le ut, et corrigea ce commencement de la manière u'on voit aujourd'hui.

Au reste, l'édition de 1723 fut faite par l'abbé *esfontaines* sur un manuscrit informe dont il s'était mparé; et le même *Desfontaines* en fit une autre à vreux, qui est extrêmement rare, et dans laquelle inséra des vers de sa façon.

(*b*) Edition de 1723.

Troublant tout dans Paris, et du haut de ses tours,
De Rome et de l'Espagne appelant les secours;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance :
Henri de leurs desseins était l'ame et l'appui;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef et n'avait qu'une église.
Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins,
Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la superbe espérance,
Destinaient aux Bourbons l'empire de la France;
Déjà les deux partis, etc.

Ce vers:

De Rome et de l'Espagne appelant les secours,

été d'abord remplacé par celui-ci:

De la superbe Espagne appelant les secours.

nfin dans l'édition de 1775, M. de *Voltaire* a mis:

Des soldats de l'Espagne appelant les secours.

(*c*) Edition de 1728, 1740, etc.

Ils savent que les lois, les droits sacrés du sang,
Que sur-tout la vertu vous appelle à mon rang.

(*d*) Edition de 1723.

Les momens nous font chers, et le vent nous feconde;
Allez, qu'à mes deffeins votre zèle réponde;
Partez, je vous attends pour fignaler mes coups:
Qui veut vaincre et régner ne combat point fans vous.
Il dit; et le héros etc.

(*e*) Edition de 1723.

Déjà des Neuftriens il franchit la campagne;
De tous fes favoris Sully feul l'accompagne;
Sully, qui dans la guerre et dans la paix fameux,
Intrépide foldat, courtifan vertueux,
Dans les plus grands emplois fignalant fa prudence,
Servit également et fon maître et la France.
Heureux fi, mieux inftruit de la divine loi,
Il eût fait pour fon Dieu ce qu'il fit pour fon roi.
A travers deux rochers etc.

L'amitié de M. de *Voltaire* pour M. le duc de *Sully* l'avait engagé à donner *Sully* pour confident à *Henri IV* dans fon poëme. Cependant le rôle que *Sully* pouvait jouer dans la Henriade, qui fe termine à la reddition de Paris, était trop inférieur à celui qu'il a joué depuis dans l'hiftoire. M. de *Voltaire* ayant eu des raifons très-juftes et très-graves de fe plaindre de M. le duc de *Sully*, a corrigé ce défaut, a fubftitué le fage *Mornay* à *Sully*; et ne pouvant le rendre intéreffant en le fefant agir, il lui a donné ce caractère original et fublime qu'il n'eût pu fuppofer à *Sully*, ou à quelqu'autre ami de *Henri IV*, fans trop s'écarter de l'hiftoire.

(*f*) On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre:
Henri court au rivage, et d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de ruftiques toits, les laboureurs tranquilles
Amaffent les tréfors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des foldats inhumains

Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux, comblant leur espérance,
Amène les Plaisirs, enfans de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les François
Voir d'un règne aussi doux fleurir les justes lois ?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et renvoyant chez vous la Discorde et l'Horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphyr agitait le feuillage:
Flore étalait au loin ses plus vives couleurs ;
Une onde transparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte est auprès etc.

(*g*) Il y avait dans les éditions qui ont précédé celle de 1775 :

Lui seul est toujours stable : en vain notre malice
De sa sainte cité veut saper l'édifice ;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer et du temps.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître.

Cette tirade parut à l'auteur plus faite pour la chaire que pour la poésie, et peu digne de cette philosophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer que dans la Henriade, poëme qui se termine par la conversion de *Henri IV*, le poëte s'est toujours exprimé en catholique.

(*h*) Edition de 1723.

Il embrasse en pleurant ce vieillard vertueux ;
Il s'éloigne à regret de ses paisibles lieux :
Il avance, il arrive à la cité fameuse
Qu'arrose de ses eaux la Tamise orgueilleuse.
Là des rois d'Albion est l'antique séjour ;
Elisabeth alors y rassemblait sa cour.
L'univers la respecte, et le ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette île alarmée,
Pour faire aimer son joug à ce peuple indompté,

Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.
Le héros en secret est conduit chez la reine;
Il la voit, il lui dit le sujet qui l'amène,
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois etc.

Le beau tableau de l'Angleterre a été ajouté dans les éditions suivantes d'après ce que M de *Voltaire* avait vu lui-même dans cette île; et ce tableau ressemble plus à l'Angleterre sous *George I* qu'à l'Angleterre sous *Elisabeth*.

Dans un poëme, on n'est obligé de se conformer rigoureusement à la vérité historique, ni pour l'ordre et les details des faits, ni même pour le caractère des personnages. Il suffit de ne point s'écarter de l'histoire dans les grands événemens, et de ne pas choquer l'opinion publique sur les caractères principaux. M. de *Voltaire* a donc pu, sans se contredire, ne donner ici que des louanges à *Elisabeth*, et rendre justice dans son histoire à la perfidie, à la cruauté, à l'hypocrisie de cette princesse.

(*i*) Edition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruse et la feinte,
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte:
Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger;
Le bras qui l'a puni saura le protéger.

Dans l'édition de 1740 il y avait:

Reine, je parle ici sans détour et sans feinte,
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte,
Et mon cœur qui jamais n'a su se déguiser,
Prêt à servir Valois, ne saurait l'excuser.

Fin des Variantes du Chant premier.

CHANT II.

CHANT II.

ARGUMENT.

ENRI LE GRAND *raconte à la reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la St Barthélemi.*

REINE, l'excès des maux où la France est livrée (*a*)
st d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
la religion dont le zèle inhumain
t à tous les Français les armes à la main.
) Je ne décide point entre Genève et Rome.
e quelque nom divin que leur parti les nomme,
ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur;
t si la perfidie est fille de l'erreur,
dans les différends où l'Europe se plonge,
trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;
un et l'autre parti cruel également,
insi que dans le crime, est dans l'aveuglement.
our moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
aissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
n ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
'une indiscrète main profaner l'encensoir;
t périsse à jamais l'affreuse politique
ui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
ui veut le fer en main convertir les mortels,
ui du sang hérétique arrose les autels,
t suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
e sert un Dieu de paix que par des homicides!

PLUT à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
ue la cour des Valois eût pensé comme moi!

Mais l'un et l'autre Guise (c) ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.

Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, et votre prévoyance
Etouffa dès long-temps ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine était formé;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:
Vous régnez, Londre (d) est libre, et vos lois florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis!
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle, (e)
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion
Semaient la jalousie et la division:

Oppofant fans relâche avec trop de prudence
Les Guifes (*f*) aux Condés, et la France à la France;
Toujours prête à s'unir avec fes ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis;
Efclave (*g*) des plaifirs, mais moins qu'ambitieufe:
Infidelle (*b*) à fa fecte, et fuperftitieufe, (*i*)
Poffédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de fon fexe, et peu de fes vertus.

Ce mot m'eft échappé, pardonnez ma franchife;
Dans ce fexe, après tout, vous n'êtes point comprife;
L'augufte Elifabeth n'en a que les appas:
Le ciel, qui vous forma pour régir des Etats,
Vous fait fervir d'exemple à tous tant que nous fommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

Deja François fecond, par un fort imprévu,
Avait rejoint fon père au tombeau defcendu;
Faible enfant, qui de Guife adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.
Charles plus jeune encore avait le nom de roi.
Médicis régnait feule, on tremblait fous fa loi.
D'abord fa politique, affurant fa puiffance,
Semblait d'un fils docile éternifer l'enfance;
Sa main de la difcorde allumant le flambeau
Signala par le fang fon empire nouveau;
Elle arma le courroux de deux fectes rivales:
Dreux, (*k*) qui vit déployer leurs enfeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits:
Le vieux Montmorenci (*l*) près du tombeau des rois
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guife (*m*) auprès d'Orléans mourut affaffiné.
Mon père (*n*) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, et malgré lui fervant toujours la reine.

Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
Condé, (*o*) qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit et de maître et de père ;
Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.

O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé déjà mourant, tomba sous ta furie !
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie.
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.

Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny, (*p*) de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur ;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, et mon jeune courage
Fit long-temps de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros ;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, et contre la fortune ;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté ;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, savant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites

ue Dunois ni Gafton ne l'ont jamais été
ans le cours triomphant de leur profpérité.

Après dix ans entiers de fuccès et de pertes,
lédicis qui voyait nos campagnes couvertes
'un parti renaiffant qu'elle avait cru détruit,
affe enfin de combattre et de vaincre fans fruit,
oulut, fans plus tenter des efforts inutiles,
'erminer d'un feul coup les difcordes civiles.
a cour de fes faveurs nous offrit les attraits;
t n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
uelle paix, jufte Dieu! Dieu vengeur que j'attefte,
ue de fang arrofa fon olive funefte!
iel, faut-il voir ainfi les maîtres des humains
u crime à leurs fujets applanir les chemins!

Coligny, dans fon cœur à fon prince fidelle,
imait toujours la France en combattant contr'elle;
chérit, il prévint l'heureufe occafion
ui femblait de l'Etat affurer l'union.
arement un héros connaît la défiance:
rmi fes ennemis il vint plein d'affurance;
ifqu'au milieu du louvre il conduifit mes pas.
édicis en pleurant me reçut dans fes bras,
e prodigua long-temps des tendreffes de mère,
ffura Coligny d'une amitié fincère,
oulait par fes avis fe régler déformais,
ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
ntrait à tous les miens, féduits par l'efpérance,
es faveurs de fon fils la flatteufe apparence.
élas! nous efpérions en jouir plus long-temps.

Quelques-uns foupçonnaient ces perfides préfens:
s dons d'un ennemi leur femblaient trop à craindre.
us fe défiaient, plus le roi favait feindre:
l'ombre du fecret depuis peu (q) Médicis

A la fourbe, au parjure avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile,
Et le malheureux prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.

Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystère,
Il me donna sa sœur, (r) il m'appela son frère.
O nom qui m'as trompé, vains sermens, nœud fatal!
Hymen (s) qui de nos maux fus le premier signal!
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je (t) ne suis point injuste, et je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas:
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit,
C'était à la faveur des ombres de la nuit:
(u) De ce mois malheureux l'inégale courrière
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière:
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable:
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,
Ses serviteurs sanglans, dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,

Criant à haute voix: « Qu'on n'épargne perſonne,
„ C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le roi qui l'ordonne."
Il entend retentir le nom de Coligny,
Il aperçoit de loin le jeune Teligny, (x)
Teligny dont l'amour a mérité ſa fille;
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui, ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.

Le héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, et périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute ſa gloire et toute ſa vertu.

Deja des aſſaſſins la nombreuſe cohorte
Du ſallon qui l'enferme allait briſer la porte;
Il leur ouvre lui-même, et ſe montre à leurs yeux,
Avec cet œil ſerein, ce front majeſtueux,
Tel que dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquille il arrêtait ou preſſait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne;
Ma vie eſt peu de choſe, et je vous l'abandonne......
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous...
Ces tigres à ces mots tombent à ſes genoux;
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes;
Et de ſes aſſaſſins ce grand homme entouré
Semblait un roi puiſſant par ſon peuple adoré.

(y) BESME, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible,
Lui seul à la pitié toujours inaccessible
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.

DU plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte, (z) on l'outrage encore après sa mort.
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.

QUI pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans.
Guise (aa) était à leur tête, et bouillant de colère,

Vengeait sur tous les siens les mânes de son père.
Nevers,(bb) Gondy,(cc) Tavanne,(dd) un poignard à la main,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et le bras tout souillé du sang des innocens,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

O combien de héros indignement périrent!
Renel (ee) et Pardaillan chez les morts descendirent;
Et (ff) vous, brave Guerchy, vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise, (gg) au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, et respirans à peine,
Jusqu'aux portes du louvre on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi qui les trahit tous deux.

Du haut de ce palais excitant la tempête,
Medicis à loisir contemplait cette fête;

Ses cruels favoris d'un regard curieux
Voyaient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux;
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.

Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi, (*bb*) le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouillait ſes mains ſacrées:
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui, (*ii*)
Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait ſa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain;
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main:
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.

Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont, (*kk*) jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans,
Un lit ſeul enfermait et les fils et le père.
Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au haſard.

L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées
Il ſait quand il lui plaît veiller ſur nos années;
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé;
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance;

Son père à ses côtés, sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant;
Et du peuple et du roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

CEPENDANT, que fesais-je en ces affreux momens?
Hélas! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du louvre, et loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit! nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent;
Leurs parricides mains devant moi se levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon sort;
Je présentai ma tête et j'attendis la mort.

MAIS soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour otage;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers. (*ll*)

COLIGNY, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins en succombant ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit......
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit;
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.

On eût dit que du haut de son louvre fatal
Médicis à la France eût donné le signal;
Tout imita Paris: (*mm*) la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi:
Par cent mille assassins son courroux fut servi;
Et des fleuves français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

Fin du second Chant.

NOTES

DU CHANT SECOND.

(a) IL n'y a que ce feul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais ien changé ; feulement il a corrigé deux vers dans les dernières litions.

Au lieu de

Ce mot m'eft échappé, je parle avec franchife,

a mis :

Ce mot m'eft échappé, pardonnez ma franchife.

Au lieu de

Marqua par cent combats fon empire nouveau,

l a mis :

Signala par le fang fon empire nouveau.

(b) Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de iardieffe de ces expreffions. Il eft jufte de ménager fur cela ur fcrupule, et de leur faire confidérer que les mêmes paroles, ui feraient une impiété dans la bouche d'un catholique, font ès-féantes dans celle d'un roi de Navarre ; il était alors calinifte. Beaucoup de nos hiftoriens mêmes nous le peignent ottant entre les deux religions ; et certainement, s'il ne jugeait e l'une et de l'autre que par la conduite des deux partis, il evait fe défier des deux cultes, qui n'étaiant foutenus alors que ar des crimes. On le donne ici pour un homme d'honneur, el qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la érité, ennemi de la perfécution, et déteftant le crime par-t où il fe trouve.

(c) *François* duc de Guife, appelé communément alors le rand duc de *Guife*, était père du *balafré*. Ce fut lui qui, avec e cardinal fon frère, jeta les fondemens de la ligue. Il avait e très-grandes qualités, qu'il faut bien fe donner de garde de onfondre avec de la vertu.

Le préfident de *Thou*, ce grand hiftorien, rapporte que *rançois de Guife* voulut faire affaffiner *Antoine de Navarre*, père le *Henri IV*, dans la chambre de *François II*. Il avait engagé ce eune roi à permettre ce meurtre. *Antoine de Navarre* avait le r hardi, quoique l'efprit faible. Il fut informé du complot,

þ Quelques perſonnes ont reproché à l'auteur de la H riade d'avoir fait ſon héros, dans ce ſecond chant, d huguenot révolté contre ſon roi, et accuſé, par la v publique, de l'aſſaſſinat de *François de Guiſe*. Cette criti louable eſt fondée ſur l'obéiſſance au ſouverain, qui d faire le principal caractère d'un héros français: mais il f conſidérer que c'eſt ici *Henri IV* qui parle. Il avait fait premières campagnes ſous l'amiral, qui lui avait tenu l de père; il avait été accoutumé à le reſpecter, et ne de ni ne pouvait le ſoupçonner d'aucune action indigne d grand homme, ſur tout après la juſtification publique *Coligny*, qui ne pouvait point paraître douteuſe au roi Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à garder comme un crime dans l'amiral ſon union avec maiſon de *Bourbon* contre des lorrains et une italien Quant à la religion, ils étaient tous deux proteſtans; les huguenots, dont *Henri IV* était le chef, regardai l'amiral comme un martyr.

(q) On a prétendu que le projet du maſſacre des hug nots était formé depuis huit années; que le duc d'*Albe* avait donné le conſeil à *Catherine de Médicis*, dans les c férences qu'il eut avec elle à Bordeaux.

D'autres croient que le projet ne fut formé que dans temps de la dernière paix avec les huguenots. M. de *Volta* était de cette opinion, autrement il n'aurait pas dit:

> Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
> A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils.

Quelques écrivains ont même avancé que *Charles IX* ſavait rien encore du projet lorſque l'amiral fut bleſſé; qu était de bonne foi lorſqu'il jura de punir les aſſaſſins l'amiral; qu'alors la reine lui avoua qu'elle était un d complices, le fit conſentir en un inſtant à commettre même crime dont il venait de jurer qu'il tirerait vengeance et à faire égorger cent mille de ſes ſujets à qui il ve de pardonner.

D'autres enfin ont cru que le projet de la reine était faire tuer l'amiral par les aſſaſſins aux gages du d de *Guiſe*; de faire enſuite attaquer, par les gardes, le d et ſes ſatellites: qu'alors *Charles IX*, délivré à la fois deux chefs de parti qu'il pouvait craindre, aurait, aux de toute l'Europe, l'honneur d'avoir puni le crime du de *Guiſe*. L'habileté du *balafré* fit manquer ce projet.

Nous ne discuterons pas ici toutes ces opinions, dont les ois premières sont appuyées sur des probabilités assez rtes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on mit dans l'exécu-on du projet autant d'irrésolution que d'atrocité; que les iefs n'étaient d'accord entr'eux sur rien; que le duc de *uise* voulait envelopper dans le massacre toutes les grandes milles fidelles au roi; qu'il multiplia les victimes; que rsque *Charles IX* vint au parlement accuser avec tant de cheté l'amiral d'une prétendue conspiration, il était prêt, peut-être avait déjà envoyé des contre-ordres dans les ovinces, que les ordres n'emanaient point tous de lui; 'enfin le fanatisme populaire, la barbarie de *Charles IX*, duc d'*Anjou* et de sa mère, ne furent en cette occasion e les instrumens de projets dont eux-mêmes devaient être victime.

(*r*) *Marguerite de Valois*, sœur de *Charles IX*, fut mariée *Henri IV* en 1572, peu de jours avant les massacres.

(*s*) Le pape refusait à *Marguerite de Valois* la permission épouser *Henri IV*. *Si Mons du Pape fait trop la bête*, dit *arles IX* avec ses juremens ordinaires, *je prendrai moi-me Margot par la main, et la menerai épouser en plein prêche.* nfin le pape se rendit, et *Marguerite* fut mariée à la rte de Notre-Dame de Paris, par le cardinal de *Bourbon*, cle de *Henri IV*. *Charles IX* parlait-il de bonne foi? ou la ère apparente contre le pape était-elle le fruit de la simulation? Ce pape, qui depuis approuva la St Barthé-mi, était-il instruit du complot lorsqu'il accorda la dispense?

(*t*) *Jeanne d'Albret*, attirée à Paris avec les autres hu-enots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne: le nps de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte e son courage aurait pu donner à la cour; enfin sa maladie, i commença après avoir acheté des gants et des colets par-més, chez un parfumeur nommé *René*, venu de Florence c la reine, et qui passait pour un empoisonneur public; it cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit me que ce *René* se vanta de son crime, et osa dire 'il en préparait autant à deux grands seigneurs qui ne n doutaient pas. *Mézerai*, dans sa grande histoire, semble orifer cette opinion, en disant que les chirurgiens qui rirent le corps de la reine ne touchèrent point à la e, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des ces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soup-s dans la bouche de *Henri IV*, parce qu'il est juste de défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des

Ami Français, le prince ici gissant
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Il y en a une dans M. *le Laboureur*, qui ressemble à celle-là et finit par le même hémistiche. M. *Jurieu* assure que lorsque *Louis*, prince de Condé, était en prison à Orléans, le roi de Navarre son frère allait solliciter le cardinal de Lorraine, et que celui-ci recevait assis et couvert le roi de Navarre, qui lui parlait debout et nue tête : je ne sais où M. *Jurieu* a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de* 1723.)

(*o*) *Louis de Condé*, frère d'*Antoine* roi de Navarre, le septième et dernier des enfans de *Charles de Bourbon*, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut long-temps le chef des réformés, et mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de *La Rochefoucauld*, son beau frère, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient: Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un instant après il leur dit, avec un bras en écharpe et une jambe cassée: Le prince de *Condé* ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez; et chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le prince se fut rendu prisonnier à *Dargence*, dans cette bataille, un très-honnête et très-brave gentilhomme, nommé *Montesquiou*, qui ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était, M. le prince de *Condé*: *Tuez, tuez, mordieu*, dit-il, et lui tira un coup de pistolet dans la tête. *Montesquiou* était capitaine des gardes du duc d'*Anjou* depuis *Henri III*. Le comte de *Soissons* fils, cadet du prince de *Condé*, chercha par-tout *Montesquiou* et ses parens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, et remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Le prince de *Condé* était bossu et petit, et cependant plein d'agrémens, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville:

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours cause et toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne.
Dieu gard de mal ce petit homme.

La

La maréchale de *Saint-André* se ruina pour lui, et lui donna entr'autres présens la terre de Valleri, qui depuis est devenue la sépulture des princes de la maison de *Condé*.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, et sur-tout pour les reîtres qui étaient venus à son secours et qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire; et ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion et sous un général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné sous *François II*, à Orléans, à perdre la tête; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un pair, prince du sang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres assemblées, obligé de répondre devant des commissaires; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces commissaires mêmes fussent tirés du corps du parlement. C'était *Christophe de Thou*, depuis premier président et père de l'historien; *Barthélemi Faye*, *Jacques Viole*, conseillers; *Bourdin*, procureur général; et *du Tillet*, greffier, qui tous, en acceptant cette commission, dérogeaient à leurs privilèges, et s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occasion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que Mme *Renée de France*, fille de *Louis XII* et duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour dont on se servit pour perdre ce prince, qui se nommait *Louis*. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le représentait: il y avait pour légende, *Louis XIII, roi de France*. On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de *Montmorenci*, qui la montra tout en colère au roi, persuadé que le prince de *Condé* l'avait fait frapper. Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme* et dans *Vigneul de Marville*.

(*p*) *Gaspard de Coligny*, amiral de France etc. après la mort du prince de *Condé*, fut déclaré chef du parti des réformés en France. *Catherine de Médicis* et *Charles IX* furent l'attirer à la cour pour le mariage de *Henri IV* et de *Marguerite de Valois*, sœur de *Charles IX* et de *Henri III*. Il fut massacré le jour de la St Barthélemi; c'était principalement à ce grand-homme qu'on en voulait.

grands à des causes naturelles. Le peuple, sans ri
fondir, regarde toujours comme coupables de la n
prince ceux à qui cette mort est utile. On poussa l
de ces soupçons jusqu'à accuser *Catherine de Méd*
mort de ses propres enfans; cependant il n'y a j
de preuves, ni que ces princes, ni que *Jeanne d'Al*
il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai (comme le prétend *Mézerai*) q
vrit point le cerveau de la reine de Navarre; (
recommandé expressément qu'on visitât avec exacti
partie après sa mort. Elle avait été tourmentée
vie de grandes douleurs de tête accompagnées d
geaisons, et avait ordonné qu'on cherchât soigneu
cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans
s'ils en étaient atteints. La *Chronologie novennaire*
formellement que *Caillard* son médecin, et *Desn*
chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvè
sain; qu'ils aperçurent seulement de petites bu
logées entre le crâne et la pellicule qui enveloppe le
ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de têt
reine s'était plaint; ils attestèrent d'ailleurs qu
morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à r
que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, et qu'
ment ils auraient parlé de poison s'ils y avaien
quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'
gagnés par la cour: mais *Desnœuds*, chirurgien
d'Albret, huguenot passionné, écrivit depuis de
contre la cour; ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût
elle; et dans ses libelles il ne dit point que *Jeann*
ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyabl
femme aussi habile que *Catherine de Médicis* eût cha
pareille commission un misérable parfumeur, q
dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530, de *Henri*
roi de Navarre, et de *Marguerite de Valois*, sœur de
A l'âge de douze ans *Jeanne* fut mariée à *Guillaum*
Clèves; elle n'habita pas avec son mari. Le ma
déclaré nul deux ans après par le pape *Paul III*.
épousa *Antoine de Bourbon*. Ce second mariage, con
vivant du premier mari, donna lieu depuis aux pré
de la ligue de dire publiquement, dans leurs sermo
Henri IV, qu'il était bâtard: mais ce qu'il y eut
étrange fut que les *Guises*, et entr'autres ce *F*
Guise, qu'on dit avoir été si bon chrétien, abusère
faiblesse d'*Antoine de Bourbon*, au point de lui pers

répudier sa femme, dont il avait des enfans, pour épouser leur nièce et se donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le roi de Navarre ne donnât dans ce piége. *Jeanne d'Albret* mourut à quarante-deux ans, le 9 juin 1572.

M. *Bayle*, dans ses *Réponses aux questions d'un provincial*, dit qu'on avait vu de son temps en Hollande le fils d'un ministre, nommé *Goyon*, qui passait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'*Antoine de Navarre*, elle s'était mariée à un gentilhomme nommé *Goyon*, dont elle avait eu ce ministre.

(*u*) Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de St. Barthélemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'*Hôtel St Pierre*, où l'on voit encore sa chambre.

(*x*) Le comte de *Téligni* avait épousé il y avait dix mois la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable et si doux que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laissés attendrir à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

(*y*) *Besme* était un allemand, domestique de la maison de *Guise*. Ce misérable étant depuis pris par les protestans, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils proposèrent ensuite de l'échanger contre le brave *Monbrun*, chef des protestans de Dauphiné, à qui le parlement de Grenoble fesait alors le procès. *Monbrun* fut exécuté, et *Besme* tué par un nommé *Bretanville*.

(*z*) Il est impossible de savoir s'il est vrai que *Catherine de Médicis* ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'assurent les protestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps, écrite de la main de *Coligni*. On y trouva aussi plusieurs mémoires sur les affaires publiques. Un de ces mémoires avait pour objet d'engager *Charles* à faire la guerre aux Anglais: *Charles IX* fit lire ce mémoire à l'ambassadeur d'Angleterre, qui se plaignait à lui de la trahison faite aux protestans, et qui n'en méprisa que plus la politique de la cour de France. Un autre mémoire montrait les dangers auxquels il exposerait la tranquillité de l'Etat, s'il donnait un apanage à son frère le duc d'*Alençon*; on le montra à ce jeune prince qui regrettait l'amiral. Je ne sais pas, répondit-il après l'avoir lu, si ce mémoire est d'un de mes amis, mais il est sûrement d'un sujet fidelle.

La populace traîna le corps de l'amiral par les rues, e le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibe de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-mêm avec sa cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle. quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral sentai mauvais, il répondit comme *Vitellius*: *Le corps d'un ennem mort sent toujours bon.*

Il alla au parlement accuser l'amiral d'une conspiration, et le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Grève; ses enfans déclarés roturiers et incapables de posséder aucune charge; sa maison de Châtillon sur-Loin rasée; les arbres coupés etc; et que tous les ans on ferait une procession, le jour de la St Barthélemi, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration à laquelle l'amiral n'avait pas songé. Malgré cet arrêt, la fille de l'amiral, veuve de *Teligni*, épousa peu de temps après le prince d'*Orange*.

Le parlement avait mis, quelques années auparavant, la tête à cinquante mille écus; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal *Mazarin*. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux: on débita un petit écrit intitulé: *Passio Domini nostri Gaspardi Coligni, secundum Bartholomeum.*

Mézerai rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très-permis de douter; il dit que quelques années auparavant, le gardien du couvent des cordeliers de Xaintes, nommé *Michel Crellet*, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jeté par les fenêtres, et ensuite pendu lui-même.

De nos jours un financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux *Coligni*, y trouva dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu comme ne produisant aucun revenu.

(*aa*) C'était *Henri* duc de Guise, surnommé le *balafré*, fameux depuis par les barricades, et qui fut tué à Blois il était fils du duc *François*, assassiné par *Poltrot*.

(*bb*) *Fréderic de Gonzague*, de la maison de *Mantoue*, duc de Nevers, l'un des auteurs de la St. Barthélemi.

(*cc*) *Albert de Gondi*, maréchal de Retz, favori de *Catherine de Médicis*. C'était lui qui avait appris à *Charles IX* à jurer et à *renier Dieu*, comme on disait dans ces temps-là

(*dd*) *Gaspard de Tavanne*, élevé page de *François I.* Il courait dans les rues la nuit de la St Barthélemi, criant: *saignez, saignez; la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai.* Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père, étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, et que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné: *Quoi! vous ne me parlez point de la St Barthélemi? Je la regarde*, répondit le maréchal, *comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés.*

(*ee*) *Antoine de Clermont-Renel*, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du baron des *Adrets* et par son propre cousin, *Bussy d'Amboise.*

Le marquis de *Pardaillan* fut tué à côté de lui.

(*ff*) *Guerchy* se défendit long-temps dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre; mais le marquis de *Lavardin* n'eut pas le temps de tirer l'épée.

(*gg*) *Marsillac*, comte de la Rochefoucauld, était favori de *Charles IX*, et avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le sauver, et lui avait même dit de coucher dans le louvre; mais enfin il le laissa aller, en disant: *Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.*

Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de *Soubise*. Il s'appelait *Dupont-Quellenec.* Il se défendit très-long-temps, et tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine. Comme sa femme lui avait intenté un procès pour cause d'impuissance, les dames de la cour allèrent voir son corps nu et tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette cour abominable.

(*hh*) Voici ce que *Brantôme* ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, et voyant aucuns dans le fauxbourg St Germain qui se remuaient et se sauvaient, il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait, et en tirait tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin; incessamment criait: Tuez, tuez.*

Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le maréchal de *Tessé*, que dans son enfance il avait vu un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de *Charles IX.* Il interrogea ce vieillard sur la St Barthélemi, et lui demanda s'il était vrai que le roi eût tiré sur les huguenots. *C'était moi, Monsieur*, répondit le vieillard, *qui chargeais son arquebuse.*

Henri IV dit publiquement, plus d'une fois, qu'après la St Barthélemi une nuée de corbeaux était venue se percher sur le

louvre, et que pendant fept nuits le roi, lui et toute la entendirent des gémiffemens et des cris épouvantables même heure. Il racontait un prodige encore plus étrang difait que quelques jours avant les maffacres, jouant au avec le duc d'*Alençon* et le duc de *Guife*, il vit des goutt fang fur la table; que par deux fois il les fit effuyer, deux fois elles reparurent, et qu'il quitta le jeu faifi d'e

(*ii*) On trouve dans les mémoires de *Villeroi* un difcou *Henri III* à un de fes confidens fur la St Barthélemi, prince difculpe *Charles IX* et accufe fa mère et lui-m *Charles IX*, fuivant ce récit, fut entraîné par les follicit de fa mère et de fon frère, qui lui avouèrent que l'affa de *Coligni* s'était commis par leur ordre, et qu'il fallait immoler à l'amiral, ou ordonner le maffacre des prote pour lequel ils avaient d'avance pris des mefures. M *Voltaire* ne pouvait admettre ce récit fans rendre *Valoi* odieux: d'ailleurs cette pièce n'eft rien moins qu'authe.

(*kk*) De *Caumont*, qui échappa à la St Barthélemi, fameux maréchal de *la Force*, qui depuis fe fit une fi g réputation, et qui vécut jufqu'à l'âge de quatre-vingt- ans. Il a laiffé des mémoires qui n'ont point été imprim qui doivent être encore dans la maifon de *la Force*.

Mézeray, dans fa grande hiftoire, dit que le jeune *Ca* fon père et fon frère, couchaient dans un même lit; qu père et fon frère, furent maffacrés, et qu'il échappa c par miracle etc. C'eft fur la foi de cet hiftorien que j'ai r vers cette aventure.

Les circonftances dont *Mézeray* appuie fon récit ne pe taient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rap mais depuis, M. le duc de *la Force* m'a fait voir les mém manufcrits de ce même maréchal de *la Force*, écrits de fa main. Le maréchal y conte fon aventure d'une autre f cela fait voir comme il faut fe fier aux hiftoriens.

Voici l'extrait des particularités curieufes que le m de la Force raconte de la St Barthélemi.

Deux jours avant la St Barthélemi, le roi avait ordo parlement de relâcher un officier qui était prifonnier conciergerie; le parlement n'en ayant rien fait, le roi envoyé quelques-uns de fes gardes enfoncer les portes prifon, et tirer de force le prifonnier; le lendemain le ment vint faire fes remontrances au roi: tous ces me avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à *Cha* qu'il avait eftropié la juftice. Tout cela avait fait bea de bruit; et au commencement du maffacre, on pe

d'abord aux huguenots que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une fédition excitée dans le peuple à l'occafion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vu le duc de *Guife* entrer avec des fatellites chez l'amiral de *Coligny*, et qui, fe gliffant dans la foule, avait été témoin de l'affaffinat de ce feigneur, courut auffitôt en donner avis au fieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force et fes deux fils logeaient au faubourg St Germain, auffi-bien que plufieurs calviniftes. Il n'y avait point encore de pont qui joignît ce faubourg à la ville. On s'était faifi de tous les bateaux par ordre de la cour, pour faire paffer les affaffins dans le faubourg. Ce maquignon fe jette à la nage, paffe à l'autre bord, et avertit M. de *la Force* de fon danger. *La Force* était déjà forti de fa maifon; il avait encore eu le temps de fe fauver: mais voyant que fes enfans ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine eft-il rentré chez lui que les affaffins arrivent: un nommé *Martin* à leur tête entre dans fa chambre, le défarme lui et fes deux enfans, et lui dit, avec des fermens affreux, qu'il faut mourir. *La Force* lui propofa une rançon de deux mille écus; le capitaine l'accepte: *la Force* lui jure de la payer dans deux jours; et auffitôt les affaffins, après avoir tout pillé dans la maifon, difent à *la Force* et à fes enfans de mettre leurs mouchoirs en croix fur leurs chapeaux, et leur font retrouffer leur manche droite fur l'épaule: c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font paffer la rivière et les amènent dans la ville. Le maréchal de *la Force* affure qu'il vit la rivière couverte de morts: fon père, fon frère et lui abordèrent devant le louvre; là ils virent égorger plufieurs de leurs amis, et entr'autres le brave de *Piles*, père de celui qui tua en duel le fils de *Malherbe*. De là le capitaine *Martin* mena fes prifonniers dans fa maifon, rue des Petits champs; fit jurer à *la Force*, que ni lui ni fes enfans ne fortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laiffa en garde à deux foldats fuiffes, et alla chercher quelques autres calviniftes à maffacrer dans la ville.

L'un des deux fuiffes, touché de compaffion, offrit aux prifonniers de les faire fauver. *La Force* n'en voulut jamais rien faire; il répondit qu'il avait donné fa parole, et qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus; et l'on allait les délivrer au capitaine *Martin*, lorfque le comte de *Coconas* (celui là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à *la Force* que le duc d'*Anjou* demandait à lui parler. Auffitôt il fit defcendre le

père et les enfans nue tête et fans manteau. *La Force* vit bien qu'on le menait à la mort; il fuivit *Coconas*, en le priant d'épargner fes deux enfans innocens. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait *Jacques Nompar*, et qui a écrit ceci éleva la voix, et reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur difant qu'ils en feraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans font menés avec leur père au bout de la rue des Petits-champs; on donne d'abord plufieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie: *Ah! mon père, ah! mon Dieu, je fuis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups fur le corps de fon fils. Le plus jeune, couvert de leur fang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auffi: *Je fuis mort.* Il fe laiffa tomber entre fon père et fon frère, dont il reçut les derniers foupirs. Les meurtriers les croyant tous morts, s'en allèrent en difant: *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enfuite dépouiller les corps; il reftait un bas de toile au jeune de *la Force*: un marqueur du jeu de paume, du *Verdelet*, voulut avoir ce bas de toile; en le tirant, il s'amufa à confidérer le corps de ce jeune enfant: *Hélas*, dit-il, *c'eft bien dommage; celui-ci n'eft qu'un enfant, que peut-il avoir fait?* Ces paroles de compaffion obligèrent le petit de *la Force* à lever doucement la tête, et à lui dire tout bas: *Je ne fuis pas encore mort*; ce pauvre homme lui répondit: *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le foir il le vint chercher, il lui dit: *Levez-vous, ils n'y font plus*; et lui mit fur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduifait, quelqu'un des bourreaux lui demanda: *Qui eft ce jeune garçon? C'eft mon neveu*, lui dit-il, *qui s'eft enivré; vous voyez comme il s'eft accommodé; je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, et lui demanda trente écus pour fa récompenfe. De là le jeune de *la Force* fe fit conduire déguifé en gueux jufqu'à l'arfenal, chez le maréchal de *Biron* fon parent, grand-maître de l'artillerie; on le cacha quelque temps dans la chambre des filles; enfin, fur le bruit que la cour le fefait chercher pour s'en défaire, on le fit fauver en habit de page fous le nom de *Beaupuy.*

(*ll*) Plufieurs gentilshommes, attachés à *Henri IV*, furent affaffinés dans fon appartement: on les y pourfuivit jufque dans la chambre de la reine fa femme, fœur de *Charles IX*, qui leur fauva la vie en fe jetant entr'eux et les meurtriers. *Henri IV* et le prince de *Condé*, fon coufin, furent arrêtés; on les menaça de la mort, et on les força d'abjurer le calvinifme. Les prêtres s'appuyèrent depuis de cette abjuration

ur le traiter de relaps. Des historiens ont rapporté que *arles IX* et sa mère allèrent à l'hôtel de ville, pour être ns de l'exécution de *Briquemant* et de *Cavagne*, condam- à mort, comme complices de la prétendue conspiration on avait la bassesse d'imputer à l'amiral de *Coligny*; et que obligea *Henri IV* et le prince de *Condé* de suivre et ccompagner le roi.

nm) On envoya d'abord des courriers aux commandans provinces, et aux chefs des principales villes pour ordon- le massacre. Quelque temps après on envoya un contre- re: et le massacre s'exécuta, malgré ce contre-ordre, is quelques villes, à Lyon entr'autres, où le parti des *ises* dominait; mais, dans un grand nombre, les chefs oliques s'opposèrent à l'exécution de ces ordres: le comte *Tende*, en Provence; *Gordes* de la maison de *Simiane*, Dauphiné; *Saint-Hérem*, en Auvergne; *Charni* de la maison *Chabot*, en Bourgogne; *la Guiche*, à Mâcon; le brave *tez*, à Bayonne; *Villars*, consul de Nîmes; les évêques ngers, de Lisieux etc. etc. Beaucoup de protestans furent és par leurs parens, par leurs amis, quelques-uns même des prêtres; de ce nombre fut un *Tronchin*, qui resta ieurs jours caché à Troyes dans un tonneau, et s'étant é à Genève, y a été la tige de la famille de ce nom.

Fin des Notes du Chant second.

CHANT III.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles France. Mort funeſte de Charles IX. Règn Henri III: ſon caractère. Celui du fameux du Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataill Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrémité Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le chef d ligue: d'Aumale en eſt le héros. Réconciliation Henri III et de Henri roi de Navarre. Sec que promet la reine Eliſabeth. Sa réponſe à l de Bourbon.

QUAND l'arrêt des deſtins eut, durant quelques j
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes;
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux et vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon cœur.
Des premiers ans du roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui juſque ſur le trône épouvante les rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point comme elle endurci dans les c

Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours;
Une langueur mortelle en abrégea le cours:
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère;
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis (a) expirant: cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang, à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang français par ses ordres versé:
Il se sentait frappé d'une main invisible;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi si jeune et si tôt moissonné,
Un roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois, accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux, tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.

La Pologne (b) en ce temps avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom, plus redouté que les plus puissans princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux:
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie;
Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, et je suis son appui.

Sa gloire avait passé comme une ombre légère:
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un roi, par un triste retour,

Vainqueur dans les combats, efclave dans fa cour.
Reine, c'eft dans l'efprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage.
Il eft vaillant, mais faible, et moins roi que foldat;
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant fon indolence,
De fon cœur à leur gré gouvernaient l'inconftance;
Au fond de fon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par fa voix leurs volontés funeftes;
Des tréfors de la France ils diffipaient les reftes;
Et le peuple accablé, pouffant de vains foupirs,
Gémiffait de leur luxe et payait leurs plaifirs.

TANDIS que fous le joug de fes maîtres avides
Valois preffait l'Etat du fardeau des fubfides,
On vit paraître Guife, (*c*) et le peuple inconftant
Tourna bientôt fes yeux vers cet aftre éclatant:
Sa valeur, fes exploits, la gloire de fon père,
Sa grâce, fa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu fait régner fur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

NUL ne fut mieux que lui le grand art de féduire;
Nul fur fes paffions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne fut mieux cacher, fous des dehors trompeurs,
Des plus vaftes deffeins les fombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais fouple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la mifère,
Déteftait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir et revenait heureux:
Il favait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient fa préfence:
Il fe fefait aimer des grands qu'il haïffait;
Terrible et fans retour alors qu'il offenfait;

Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus et même par ſes vices,
Connaiſſant le péril et ne redoutant rien,
Heureux guerrier, grand prince et mauvais citoyen.

Quand il eut quelque temps eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, et vint ouvertement
Du trône de ſon roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples et les grands,
Engraiſſé de carnage et fertile en tyrans.

La France dans ſon ſein vit alors deux monarques:
L'un n'en poſſédait plus que les frivoles marques;
L'autre inſpirant par-tout l'eſpérance ou l'effroi,
A peine avait beſoin du vain titre de roi.

Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis:
Mais du jour importun ſes regards éblouis
Ne diſtinguèrent point au fort de la tempête
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête;
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las et ſe rejetant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris et parmi les délices,
Tranquille il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtais encore, et tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le ſecourir:
Héritier après lui du trône de la France,
Mon bras ſans balancer s'armait pour ſa défenſe:
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui;
Je courais le ſauver ou me perdre avec lui.

Mais Guife trop habile, et trop favant à nuire,
L'un par l'autre en fecret fongeait à nous détruire.
Que dis-je? il obligea Valois à fe priver
De l'unique foutien qui le pouvait fauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux myftère.
Par fa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima fon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréfentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des fectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Eglife et de Dieu:
« Il porte, difait-il, fes erreurs en tout lieu;
„ Il fuit d'Elifabeth les dangereux exemples;
„ Sur vos temples détruits il va fonder fes temples;
„ Vous verrez dans Paris fes prêches criminels. (d)"

Tout le peuple à ces mots trembla pour fes autels.
Jufqu'au palais du roi l'alarme en eft portée.
La ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à fon roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le roi trop faible obéit fans murmure:
Et lorfque je volais pour venger fon injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la ligue foumis,
S'uniffait pour me perdre avec fes ennemis,
De foldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis fa faibleffe, et fans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la ligue, en cent lieux, les villes alarmées
Contre moi dans la France enfantaient des armées:
Joyeufe avec ardeur venait fondre fur moi,
Miniftre impétueux des faibleffes du roi.
Guife, dont la prudence égalait le courage,

rſait mes amis, leur fermait le paſſage.
s et d'ennemis preſſé de toutes parts,
; défiai tous et tentai les haſards.

cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe. (e)
ſavez ſa défaite et ſa fin malheureuſe :
s vous épargner des récits ſuperflus.

N, je ne reçois point vos modeſtes refus:
ne me privez point, dit l'auguſte princeſſe,
récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe;
liez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
ravaux, vos vertus, Joyeuſe et ſon trépas :
ur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
ıt-être je ſuis digne de les entendre.
lit. Le héros, à ce diſcours flatteur,
couvrir ſon front d'une noble rougeur;
luit à regret à parler de ſa gloire,
ırſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.

tous les favoris qu'idolâtrait Valois, (f)
ıattaient ſa molleſſe et lui donnaient des lois,
ſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
faveur ſi haute était le moins indigne:
it des vertus; et ſi de ſes beaux jours
rque en ce combat n'eût abrégé le cours,
doute aux grands exploits ſon ame accoutumée
: de Guiſe un jour atteint la renommée.
nourri juſqu'alors au milieu de la cour,
le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
ıt à m'oppoſer qu'un excès de courage,
un jeune héros dangereux avantage.

courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
in des voluptés s'avançaient à la mort.
hiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,

Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence:
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue;
Mon armée en silence à leurs yeux étendue
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs pa
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés:
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables:
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère:
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse;

ıperçus bientôt porté par des ſoldats,
et déjà couvert des ombres du trépas.
: une tendre fleur qu'un matin voit éclore
baiſers du zéphyre et des pleurs de l'aurore,
: un moment aux yeux et tombe avant le temps
le tranchant du fer ou ſous l'effort des vents.

ıIS pourquoi rappeler cette triſte victoire ?
ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
ruels monnmens de ces affreux ſuccès ! (g)
bras n'eſt encor teint que du ſang des Français ;
'andeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
:s lauriers ſanglans ſont baignés de mes larmes.

malheureux combat ne fit qu'approfondir
me dont Valois voulait en vain ſortir.
plus mépriſé quand on vit ſa diſgrace ;
fut moins ſoumis, la ligue eut plus d'audace ;
gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
(h) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
a ſur les Germains la perte de Joyeuſe,
la dans Auneau mes alliés ſurpris,
ıvert de lauriers ſe montra dans Paris.
inqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
toujours inſultant à ce prince abattu,
ait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.

honte irrite enfin le plus faible courage :
ıſible Valois reſſentit cet outrage ;
lut, d'un ſujet réprimant la fierté,
r dans Paris ſa faible autorité.
ı était plus temps : la tendreſſe et la crainte
ui dans tous les cœurs était alors éteinte :

Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand les alarmes;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes
Mille remparts naissans, qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.

Guise (*i*) tranquille et fier au milieu de l'c
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et fesait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie:
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie:
Mais lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accal
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.

Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un su
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise, en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au s
Enfin, maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance et de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet (*k*) orgueilleux crut ramener ces
Où de nos premiers rois les lâches descenda ,
Dechus presqu'en naissant de leur pouvoir supr
Sous un froc odieux cachaient leur diadème,

lans l'ombre d'un cloître en fecret gémiffans,
ndonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

ALOIS, qui cependant différait fa vengeance,
ait alors dans Blois les états de la France.
t-être on vous a dit quels furent ces états;
propofa des lois qu'on n'exécuta pas;
mille députés l'éloquence ftérile
t de nos abus un détail inutile;
de tant de confeils l'effet le plus commun
de voir tous nos maux fans en foulager un.

u milieu des états, Guife avec arrogance
fon prince offenfé vint braver la préfence,
: auprès du trône; et fûr de fes projets,
: dans fes députés voir autant de fujets.
leur troupe indigne, à fon tyran vendue,
it mettre en fes mains la puiffance abfolue;
que las de le craindre et las de l'épargner,
is voulut enfin fe venger et régner.
rival chaque jour foigneux de lui déplaire,
iigneux ennemi, méprifait fa colère;
foupçonnant pas même, en ce prince irrité,
: un affaffinat affez de fermeté.
deftin l'aveuglait, fon heure était venue.
oi le fit lui-même immoler à fa vue;
:ent coups de poignard indignement percé, (*l*)
orgueil en mourant ne fut point abaiffé;
e front, que Valois craignait encor peut-être,
t pâle et tout fanglant femblait braver fon maître.
ainfi que mourut ce fujet tout puiffant,
rices, de vertus affemblage éclatant.
oi, dont il ravit l'autorité fuprême,
ouffrit lâchement, et s'en vengea de même.

BIENTOT ce bruit affreux se répand dans Pa
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statu
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir et son père à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère,
Et plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

MAYENNE(*m*)dès long-temps nourri dans les al
Sous le superbe Guise avait porté les armes; (*n*
Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins;
Le sceptre de la ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans bornes, à ses désirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère; (*o*)
Il servait à regret, et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il sait, par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différens,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il sait en faire usage. (*p*)
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dan
Voilà quel est Mayenne et quelle est sa pui
Autant la ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale (*q*) au cœur préso
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible.
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'ame de la ligue, et l'autre en est le bras.

CEPENDANT des Flamands l'oppreſſeur politique, (r)
;ē voiſin dangereux, ce tyran catholique,
;e roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
;e roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
'hilippe, (s) de Mayenne embraſſant la querelle,
;outient de nos rivaux la cauſe criminelle;
;t Rome, (t) qui devait étouffer tant de maux,
ome de la diſcorde allume les flambeaux.
;elui qui des chrétiens ſe dit encor le père
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.

DES deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.
fin roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
lois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance.
ı cru généreux, et ne s'eſt point trompé:
s malheurs de l'Etat mon cœur s'eſt occupé;
ın danger ſi preſſant a fléchi ma colère;
n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère:
n devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi,
.t roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
'e ſuis venu vers lui ſans traité, ſans otage: (u)
'otre fort, ai-je dit, eſt dans votre courage:
nez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
ılors un noble orgueil a rempli ſes eſprits:
e ne me flatte point d'avoir pu dans ſon ame
'erſer par mon exemple une ſi belle flamme;
diſgrâce a ſans doute éveillé ſa vertu:
l gémit du repos qui l'avait abattu.
'alois avait beſoin d'un deſtin ſi contraire;
ſouvent l'infortune aux rois eſt néceſſaire.

TELS étaient de Henri les ſincères diſcours.
es Anglais cependant il preſſe le ſecours:
éjà du haut des murs de la ville rebelle,

La voix de la victoire en ſon camp le rappelle;
Mille jeunes anglais vont bientôt ſur ſes pas
Fendre le ſein des mers et chercher les combats.

Essex (*x*) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillan
A des fiers Caſtillans confondu la prudence;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.

Henri ne l'attend point; ce chef que rien r
Impatient de vaincre, à ſon départ s'apprête:
Allez, lui dit la reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots;
Non, ce n'eſt point Valois, c'eſt vous qu'ils veulent
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Anglet e.
Puiſſe bientôt la ligue expirer ſous vos coups:
L'Eſpagne ſert Mayenne, et Rome eſt contre vous;
Allez vaincre l'Eſpagne, et ſongez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte et de Philippe abaiſſez la fierté.

Philippe de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit dompter l'univers.

Sixte (*y*) au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fière.
Le pâtre de Montalte eſt le rival des rois;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,

Il

: asservir tout, jusqu'à Philippe même.
, mais adroit, dissimulé, trompeur,
des puissans, des faibles oppresseur,
ndres, dans ma cour, il a formé des brigues,
vers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

A les ennemis que vous devez braver.
moi l'un et l'autre osèrent s'élever.
mbattant en vain l'Anglais et les orages,
à l'océan (z) sa fuite et ses naufrages;
g de ses guerriers ce bord est encor teint;
se tait dans Rome, et m'estime et me craint.

EZ donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
ane est dompté, Rome sera soumise:
ul pouvez régler sa haine ou ses faveurs;
e aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
vous condamner, facile à vous absoudre,
ous d'allumer ou d'éteindre sa foudre.

Fin du troisième Chant.

NOTES ET VARIANTES

DU CHANT TROISIEME.

(*a*) Il fut toujours malade depuis la St Barthélemi, et mourut environ deux ans après, le 30 mai 1574, tout baigné dans ſon ſang, qui lui ſortait par les pores.

Henri IV fut témoin de la mort de *Charles IX*. Ce prince, dont il avait reçu tant d'outrages, le fit appeler peu d'heures avant de mourir : il lui recommanda ſa femme et ſa ſomme à l'héritier naturel de la couronne, et à un homme dont il connaiſſait la grandeur d'ame et la bonne foi. Il l'avertit enſuite de ſe défier de.... (mais il prononça ce nom et quelques paroles qui ſuivirent, de manière à n'être pas entendues de ceux qui étaient dans la chambre.) *Monſieur, il ne faut pas dire cela*, dit la reine-mère qui était préſente. *Pourquoi ne pas le dire?* répondit *Charles IX*; *cela eſt vrai.* Il eſt vraiſemblable que c'eſt de *Henri III* qu'il parlait. Il connaiſſait tous ſes vices, et l'avait pris en horreur depuis qu'il l'avait vu retarder ſon départ pour la Pologne, dans l'eſpérance de ſa mort prochaine.

(*b*) La réputation qu'il avait acquiſe à Jarnac et à Moncontour, ſoutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il ſuccéda à *Sigiſmond II*, dernier prince de la race des *Jagellons*.

(*c*) *Henri de Guiſe le balafré*, né en 1550, de *François de Guiſe* et d'*Anne d'Eſt*. Il exécuta le grand projet de la ligue, formé par le cardinal de *Lorraine* ſon oncle, du temps du concile de Trente, et entamé par *François* ſon père.

(*d*) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêche* en un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, et que l'épithète de *criminels* relève l'expreſſion de *prêche*.

Il y avait dans les anciennes éditions:

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cauſe en ce jour protégea la juſtice:
Je combattis Joyeuſe, il fut vaincu; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras;
Et ma brave nobleſſe, à vaincre accoutumée,
Diſſipa devant moi cette innombrable armée.

(*e*) *Anne* duc de Joyeuſe donna la bataille de Coutras

tre *Henri IV*, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. comparait son armée à celle de *Darius*, et l'armée de *ri IV* à celle d'*Alexandre*. *Joyeuse* fut tué dans la bataille deux capitaines d'infanterie, nommés *Bordeaux* et *Des-iers*.

f) Il avait épousé la sœur de la femme de *Henri III.* ıs son ambassade à Rome, il fut traité comme frère du Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour, nt fait attendre trop long-temps les deux secrétaires tat dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait lui faire.

g) Dans les premières éditions:

Des succès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'est encor teint que du sang des François.

lais l'auteur a senti qu'on ne devait pas faire rimer avec *François* qu'on prononce *Français.*

h) Dans le même temps que l'armée du roi était battue Coutras, le duc de *Guise* fesait des actions d'un très-ile général, contre une armée nombreuse de reîtres us au secours de *Henri IV*; et après les avoir harcelés fatigués long-temps, il les défit au village d'Auneau.

i) Le duc de *Guise*, à cette journée des barricades, contenta de renvoyer à *Henri III* ses gardes, après les ir désarmés.

k) Le cardinal de *Guise*, l'un des frères du duc de *se*, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais tent qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ses jambes, r lui faire une couronne de moine. Mme de *Montpensier*, ır des *Guises*, voulait qu'on se servît de ses ciseaux ır ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de *ri III*; c'étaient trois couronnes, avec ces mots: *Manet ma cælo*; auxquels les ligueurs substituèrent ceux-ci: *net ultima claustro.* On connaît aussi ces deux vers latins on afficha aux portes du louvre:

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera nutat;
Tertia tonsoris est facienda manu.

voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuscr de feu M. le président de *Mesmes*:

Valois qui les dames n'aime,
Deux couronnes posséda.

Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grâce à ces heureux travaux :
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

(*l*) Le duc de *Guise* fut tué le vendredi 23e décembre l'an 1588, à 8 heures du matin. Les historiens disent qu lui prit une faiblesse dans l'antichambre du roi, parce qu avait passé la nuit avec une femme de la cour; c'ét Mme de *Noirmoutier*, selon la tradition. Tous ceux q ont écrit la relation de cette mort disent que ce prin dès qu'il fut entré dans la chambre du conseil, commen à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il aperç D'*Aubigné* rapporte qu'il rencontra d'abord dans cet chambre d'*Espinac*, archevêque de Lyon, son confiden Celui-ci, qui en même temps se douta de quelque chos lui dit en présence de *Larchant*, capitaine des gardes, propos d'un habit neuf que le duc portait : *Cet habit bien léger au temps qui court, vous en auriez dû prendre plus fourré.* Ces paroles, prononcées avec un air de crainte confirmèrent celle du duc. Il entra cependant par un petite allée dans la chambre du roi, qui conduisait à u cabinet dont le roi avait fait condamner la porte. Le du ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, l tapisserie qui la couvrait; dans le moment plusieurs d ces gascons, qu'on nommait les *Quarante cinq*, le percen avec des poignards que le roi leur avait distribués lui-même

Les assassins étaient *la Bastide*, *Monsivry*, *Saint-Malin* *Saint-Gaudin*, *Saint-Capautel*, *Halfrenas*, *Herbelade*, ave *Lognac* leur capitaine. *Monsivry* fut celui qui donna le premie coup; il fut suivi de *Lognac*, de *la Bastide*, de *Saint Malin* etc. qui se jetèrent en même temps sur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierr de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, e qui fut la première teinte de son sang. Quelques lorrain en passant par Blois ont baisé cette pierre, et la raclan avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière

On ne parle point dans le poëme de la mort du cardina de *Guise*, qui fut aussi tué à Blois : il est aisé d'en voir raison; c'est que le détail de l'histoire ne convient point . l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesur qu'il se partage.

(*m*) Le duc de *Mayenne*, frère puîné du *balafré*, tué à Blois, avait été long-temps jaloux de la réputation de son

aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

(*n*) On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers, que l'auteur a retranchés, parce qu'ils rendaient le duc de *Mayenne* trop petit.

> Mais Paris occupé d'un nom si glorieux,
> Sur un chef moins connu n'arrêtait point ses yeux;
> Et ce guerrier si craint, que tout un peuple adore,
> Si Guise était vivant, ne ferait rien encore.
> *Il succède etc.*

(*o*) On lit dans la grande histoire de *Mézeray*, que le duc de *Mayenne* fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au duc de *Mayenne*, caractère naturel à un ambitieux, et sur-tout à un chef de parti.

(*p*) Dans l'édition de 1723 on lisait:

> Mais souvent il se trompe à force de prudence:
> Il est irrésolu par trop de prévoyance:
> Moins agissant qu'habile, et souvent la lenteur
> Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

(*q*) Le chevalier d'*Aumale*, frère du duc d'*Aumale*, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, et inspirait aux habitans sa valeur et sa confiance.

(*r*) Dans l'édition de 1723 il y avait:

> Voilà quel est Mayenne et quelle est sa puissance.
> Cependant l'ennemi du pouvoir de la France;
> L'ennemi de l'Europe, et le vôtre et le mien,
> Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
> Philippe avec ardeur embrassant sa querelle,
> Soutient des révoltés la cause criminelle;
> *Et Rome qui devait etc.*

(*s*) *Philippe II*, roi d'Espagne, fils de *Charles-Quint.* l'appelait le démon du midi, DAEMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'infante *Claire Eugénie*, ou à quelque prince de sa famille.

(*t*) La cour de Rome, gagnée par les *Guises*, et sou-

mise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner France. *Grégoire XIII* secourut la ligue d'hommes et d' gent, et *Sixte-Quint* commença son pontificat par les ex les plus grands, et heureusement les plus inutiles, c la maison royale, comme on peut voir aux remarque le premier chant.

(*u*) *Henri IV*, alors roi de Navarre, eut la généro d'aller à Tours voir *Henri III*, suivi d'un page seulem malgré les défiances et les prières de ses vieux offici qui craignaient pour lui une seconde St Barthélemi.

(*x*) *Robert d'Evreux*, comte d'Essex, fameux par prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'I *sabeth* pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 16 Il avait pris Cadix sur les Espagnols, et les avait bat plus d'une fois sur mer. La reine *Elisabeth* l'envoya ef tivement en France en 1590 au secours de *Henri IV*, la tête de cinq mille hommes.

(*y*) *Sixte-Quint*, né aux Grottes, dans la Marche c cone, d'un pauvre vigneron nommé *Peretti*, homme u la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier, assomma de coups le neveu de son provincial, et se brou avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le troub et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal, il composa latin la bulle d'excommunication lancée par le pape *Pi* contre la reine *Elisabeth*; cependant il estimait cette rei et l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA

(*z*) Cet événement était tout récent; car *Henri IV* supposé voir secrétement *Elisabeth* en 1589, et c'était l'an précédente que la grande flotte de *Philippe II*, desti pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'a *Dracke*, et dispersée par la tempête.

On a fait, dans un journal de Trévoux, une cri spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la *Elisabeth* de croire que Rome est complaisante pour l puissances, puisque Rome avait osé excommunier son pèr Mais le critique ne songeait pas que le pape n'avait e communié le roi d'Angleterre *Henri VIII*, que parce q craignait davantage l'empereur *Charles-Quint*. Ce n'est p la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux, dan l'auteur, désavoué et condamné par la plupart de ses co frères, a mis dans ses censures peut-être plus d' que de raisons.

Fin des Notes et Variantes du Chant troisième

CHANT IV.

ARGUMENT.

ımale était prêt de se rendre maître du camp de :nri III lorsque le héros, revenant d'Angleterre, nbat les ligueurs et fait changer la fortune.

Discorde console Mayenne et vole à Rome pour y ːrcher du secours. Description de Rome où régnait ›rs Sixte-Quint. La discorde y trouve la Politi-e; elle revient avec elle à Paris, soulève la Sor-ıne, anime les Seize contre le parlement et arme moines. On livre à la main du bourreau des ıgistrats qui tenaient pour le parti des rois. Trou-'s et confusion horrible dans Paris.

ɩNDIS que poursuivant leurs entretiens secrets,
:sant à loisir de si grands intérêts,
ɔuisaient tous deux la science profonde
ombattre, de vaincre et de régir le monde,
ːine avec effroi voit sur ses bords sanglans
lrapeaux de la ligue abandonnés aux vents.

ɩLOIS, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
lestin des combats craignait l'incertitude.
desseins flottans il fallait un appui;
:endait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
:es retardemens les ligueurs s'enhardirent;
ɔortes de Paris leurs légions sortirent:
ɩperbe d'Aumale, et Nemours et Brissac,
rouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,

D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides:
Et ce roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir. (a)

Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère (1) de Joyeuse osa long-temps paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
Du pied des saints autels, arrosés de ses pleurs,
Il courut de la ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.

Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale,
Vous né du sang lorrain, si fécond en héros,
Vous ennemi des rois, des lois et du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'acco[illegible]
Avec eux sans relâche il fond dans la [illegible]:
Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans le bois, sur les prés déchirent les troupeaux,

Et

: dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
emportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Deja plein d'eſpérance et de gloire enivré,
ıx tentes de Valois il avait pénétré.
ı nuit et la ſurpriſe augmentaient les alarmes:
out pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
:t orageux torrent, prompt à ſe déborder,
ıns ſon choc ténébreux allait tout inonder.
étoile du matin commençait à paraître;
ornay qui précédait le retour de ſon maître
›yait déjà les tours du ſuperbe Paris.
'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris;
court, il aperçoit dans un déſordre extrême
:s ſoldats de Valois et ceux de Bourbon même:
Juſte Ciel, eſt-ce ainſi que vous nous attendiez?
Henri va vous défendre, il vient et vous fuyez!
Vous fuyez, compagnons!" Au ſon de ſa parole,
›mme on vit autrefois au pied du Capitole
: fondateur de Rome, opprimé des Sabins,
u nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
u ſeul nom de Henri les Français ſe rallient:
ı honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient:
u'il vienne ce héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.

Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
rillant comme l'éclair au fort de la tempête.
vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
combat, on le ſuit, il change les deſtins;
a foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
ous les chefs ranimés autour de lui s'empreſſent;
a victoire revient, les ligueurs diſparaiſſent,
omme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit,
eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.

C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De ſon front menaçant la terreur les renverſe;
Leur chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.

MAIS que dis-je? il s'arrête, il montre aux a
Il montre encor ce front redouté ſi long-temps.
Des ſiens qui l'entraînaient fougueux il ſe dégage:
Honteux de vivre encore il revole au carnage;
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il eſt environné.
La mort allait punir ſon audace fatale.

LA Diſcorde le vit et trembla pour d'Aumale:
La barbare qu'elle eſt a beſoin de ſes jours:
Elle s'élève en l'air et vole à ſon ſecours.
Elle approche, elle oppoſe au nombre qui l'accabl
Son bouclier de fer, immenſe, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur
Et dont la vue inſpire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer, Diſcorde inexorable,
Pour la première fois tu parus ſecourable.
Tu ſauvas un héros, tu prolongeas ſon ſort,
De cette même main, miniſtre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais juſque-là n'épargna ſes victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point ſen

Elle applique à ſes maux une main ſalutaire;
Elle étanche ce ſang répandu pour lui plaire:
Mais tandis qu'à ſon corps elle rend la vigueur,
De ſes mortels poiſons elle infecte ſon cœur.
Tel ſouvent un tyran, dans ſa pitié cruelle,
Suſpend d'un malheureux la ſentence mortelle;
A ſes crimes ſecrets il fait ſervir ſon bras,
Et quand ils ſont commis, il le rend au trépas.

HENRI fait profiter de ce grand avantage,
Dont le ſort des combats honora ſon courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix;
Il preſſe au même inſtant ſes ennemis ſurpris:
Il veut que les aſſauts ſuccèdent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'eſpérance et fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple et le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.

TOUS les chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux;
Et bientôt la Terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant:
Ici la fille en pleurs lui redemande un père;
Là le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère:
Chacun plaint le préſent et craint pour l'avenir;
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre;
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre; (*b*)
Tant le faible vulgaire, avec légèreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité!

MAYENNE en frémiſſant voit leur troupe éperdue.
Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens et lui parle en ces mots:

DIGNE héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux et formé ſous mes lois,
Entends ta protectrice et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes ma
Tu les verras bientôt, ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace et mourir avec joie.

LA Diſcorde auſſitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté,
Les épis renverſés ſur la terre languiſſent;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent;
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

UN tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.

ROME enfin ſe découvre à ſes regards cruels;
Rome jadis ſon temple et l'effroi des mortels;
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les temps maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les rois:

L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible :
On la voit ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits et commander aux cœurs :
Ses avis ſont ſes lois, ſes décrets ſont ſes armes.

PRES de ce capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife eſt aſſis au trône des Céſars ;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, et l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre et l'encenſoir.

LA, Dieu même a fondé ſon Egliſe naiſſante, (c)
Tantôt perſécutée et tantôt triomphante ;
Là, ſon premier apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur et la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté ſoutint leur auſtère vertu,
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai chrétien déſire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs :
Le Ciel pour nous punir leur donna des grandeurs.

ROME, depuis ce temps puiſſante et profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre et l'empoiſonnement
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs du Chriſt au fond du ſanctuaire
Placèrent ſans rougir l'inceſte et l'adultère ;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ſes tyrans ſacrés regretta ſes faux Dieux.

On écouta depuis de plus sages maximes;
On sut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes; (
(*e*) De l'Eglise et du peuple on régla mieux les dr
Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois;
Sous l'orgueil imposant du triple diadème,
La modeste vertu reparut d'elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains
Est sur-tout aujourd'hui la vertu des Romains.

Sixte alors était roi de l'Eglise et de Rome. (
Si pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austère et redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices:
Il sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction.
Ce monstre ingénieux en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisemens, à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Le mensonge subtil qui conduit ses discours, (*e*)
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostu
Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;

Avec un ris malin la flatte, la careffe ;
Puis prenant tout à coup un ton plein de triftefſe,
Je ne fuis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux,
Où les peuples féduits me préfentaient leurs vœux ;
Où la crédule Europe, à mon pouvoir foumife,
Confondait dans mes lois les lois de fon Eglife.
Je parlais, et foudain les rois humiliés
Du trône en frémiffant defcendaient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix foufflait les guerres ;
Du haut du vatican je lançais les tonnerres ;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
Cet heureux temps n'eft plus. Le fénat (4) de la France
Eteint prefque en mes mains les foudres que je lance ;
Plein d'amour pour l'Eglife, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur ; (5)
C'eft lui qui le premier, démafquant mon vifage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Difcorde, ardente à te fervir,
Le féduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que le prince et l'Etat retombent dans nos fers.
Elle dit, et foudain s'élance dans les airs.

LOIN du fafte de Rome et des pompes mondaines, (*f*)
Des temples confacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil fuperbe impofe à l'univers,
L'humble Religion fe cache en des déferts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Et cependant fon nom, profané dans le monde,
Eft le prétexte faint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire et le mépris des grands.
Souffrir eft fon deftin, bénir eft fon partage :

Elle prie en fecret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, fans art, belle de fes attraits,
Sa modefte beauté fe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à fes autels adorer la fortune.

SON ame pour Henri brûlait d'un faint amou
Cette fille des cieux fait qu'elle doit un jour,
Vengeant de fes autels le culte légitime,
Adopter pour fon fils ce héros magnanime:
Elle l'en croyait digne, et fes ardens foupirs
Hâtaient cet heureux temps, trop lent pour fes d
Soudain la Politique et la Difcorde impie (*g*)
Surprennent en fecret leur augufte ennemie.
Elle lève à fon Dieu fes yeux mouillés de pleur
Son Dieu pour l'éprouver la livre à leurs fureur
Ces monftres dont toujours elle a fouffert l'injur
De fes voiles facrés couvrent leur tête impure,
Prennent fes vêtemens refpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deffeins.

D'UN air infinuant l'adroite Politique
Se gliffe au vafte fein de la Sorbonne antique ;
C'eft là que s'affemblaient ces fages révérés,
Des vérités du ciel interprètes facrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres et modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Confervaient jufqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il eft peu de vertu qui réfifte fans ceffe !
Du monftre déguifé la voix enchantereffe
Ebranle leurs efprits par fes difcours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue:
De l'avare en fecret la voix lui fut vendue :

r un éloge adroit le savant enchanté,
ur prix d'un vain encens, trahit la vérité:
ɜnacé par sa voix le faible s'intimide.

On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
rmi les cris confus, la dispute et le bruit,
ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit. (b)
ɔrs au nom de tous un des vieillards s'écrie:
L'Eglise fait les rois, les absout, les châtie;
En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi;
Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
Sermens (6) jadis sacrés, nous brisons votre chaîne."

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
ace en lettres de sang ce décret odieux.
acun jure par elle et signe sous ses yeux. (7)

Soudain elle s'envo'e, et d'église en église
nonce aux factieux cette grande entreprise;
ıs l'habit d'Augustin, sous le froc de François,
ɑs les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
e appelle à grands cris tous ces spectres austères,
leur joug rigoureux esclaves volontaires.
la Religion reconnaissez les traits,
-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
st moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
glaive redoutable à nos fiers ennemis,
· la main de Dieu même en la mienne est remis.
ɜst temps de sortir de l'ombre de vos temples:
ez d'un zèle saint répandre les exemples;
prenez aux Français, incertains de leur foi,
e c'est servir leur Dieu que d'immoler leur roi.
ıgez que de Lévi la famille sacrée, (8)
ministère saint par Dieu même honorée,

Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfans d'Ifraël.
Que dis-je? où font ces temps,où font ces jours prof
Où j'ai vu les Français maffacrés par leurs frè
C'était vous, Prêtres faints, qui conduifiez leurs br
Coligny par vous feuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le fang; que le fang coule encore.
Montrez-vous, infpirez ce peuple qui m'adore.

Le monftre au-même inftant donne à tous le fign
Tous font empoifonnés de fon venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche folennelle;
L'étendard (9) de la croix flottait au milieu d'
Ils chantent, et leurs cris dévots et furieux
Semblent à leur révolte affocier les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles foldats,
Du fabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraffe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infame milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux

Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepri
La méprife en fecret, et tout haut l'autorife;
Il fait combien le peuple avec foumiffion
Confond le fanatifme et la religion;
Il connaît ce grand art, aux princes néceffaire,
De nourrir la faibleffe et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux fcandale enfin il applaudit;
Le fage s'en indigne et le foldat en rit:
Mais le peuple excité, jufques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'efpérance et de joie;

: comme à son audace a succédé la peur,
ı crainte en un moment fait place à la fureur.
nsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
ılme à son gré les flots, à son gré les irrite.

La Discorde (10) a choisi seize séditieux,
gnalés par le crime entre les factieux.
inistres insolens de leur reine nouvelle,
ır son char tout sanglant ils montent avec elle;
orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
ans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
és dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
eur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse;
t jusque sous le dais par le peuple portés,
yenne en frémissant les voit à ses côtés:
jeux de la Discorde ordinaires caprices,
ui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices. (11)
insi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
e la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
e limon croupissant dans leurs grottes profondes,
élève en bouillonnant sur la face des ondes;
insi dans les fureurs de ces embrasemens,
ui changent les cités en de funestes champs,
e fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent,
mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte et de sédition,
'hémis résistait seule à la contagion;
a soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
ien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance;
ɔn temple était sans tache, et la simple équité
uprès d'elle en fuyant cherchait sa sureté.

Il était dans ce temple un sénat vénérable,
ropice à l'innocence, au crime redoutable,

Qui, des lois de fon prince et l'organe et l'appui,
Marchait d'un pas égal entre fon peuple et lui;
Dans l'équité des rois fa jufte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le feul bien de l'Etat fait fon ambition;
Il hait la tyrannie et la rebellion :
Toujours plein de refpect, toujours plein de c
De la foumiffion diftingue l'efclavage;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connait Rome, l'honore, et la fait réprimer.

Des tyrans de la ligue une affreufe cohorte
Du temple de Thémis environne la porte:
Buffy les conduifait; ce vil gladiateur, (i)
Monté par fon audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'augufte affemb
Par qui des citoyens la fortune eft réglée:

« Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
„ Plébeïens, qui penfez être tuteurs des rois,
„ Lâches, qui dans le trouble et parmi les cab
„ Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vén
„ Timides dans la guerre et tyrans dans la paix,
„ Obéiffez au peuple, écoutez fes décrets.
„ Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
„ Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos a
„ Ce peuple fut long-temps par vous-même ab
„ Il s'eft laffé du fceptre, et le fceptre eft b
„ Effacez ces grands noms qui vous génaient fans c
„ Ces mots de *plein pouvoir*, qu'on hait et qu'on red
„ Jugez au nom du peuple, et tenez au fénat
„ Non la place du roi, mais celle de l'Etat.
„ Imitez la forbonne, ou craignez ma vengeance.

Le fénat répondit par un noble filence.

els dans les murs de Rome abattus et brûlans,
:s fénateurs courbés fous le fardeau des ans
:tendaient fièrement, fur leur fiége immobiles,
:s Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
ıffy plein de fureur, et non pas fans effroi,
béiffez, dit-il, Tyrans, ou fuivez-moi......
lors Harlay fe lève, Harlay, ce noble guide,
: chef d'un parlement, jufte autant qu'intrépide;
fe préfente aux Seize, il demande des fers,
u front dont il aurait condamné ces pervers. (12)
n voit auprès de lui les chefs de la juftice,
rûlans de partager l'honneur de fon fupplice,
ictimes de la foi qu'on doit aux fouverains,
'endre aux fers des tyrans leurs généreufes mains. (13)

Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
onfacrez ces héros qu'opprima la licence,
e vertueux de Thou, (14) Molé, Scarron, Bayeul,
otier, cet homme jufte, et vous, jeune Longueil,
ous en qui, pour hâter vos belles deftinées,
'efprit et la vertu devançaient les années;
out le fénat enfin, par les Seize enchaîné,
travers un vil peuple, en triomphe eft mené
ans cet affreux (15) château, palais de la vengeance,
ui renferme fouvent le crime et l'innocence.
infi ces factieux ont changé tout l'Etat;
a forbonne eft tombée, il n'eft plus de fénat.
is pourquoi ce concours et ces cris lamentables?
ourquoi ces inftrumens de la mort des coupables?
ui font ces magiftrats que la main d'un bourreau,
ar l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?
es vertus dans Paris ont le deftin des crimes.
riffon, (16) Larcher, Tardif, honorables victimes,
ous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:

Mânes trop généreux, vous n'en rougiſſez
Vos noms toujours fameux vivront dans la
Et qui meurt pour ſon roi meurt toujours avec g

CEPENDANT la Diſcorde, au milieu des mu
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;
D'un air fier et content, ſa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tout ſanglans, des peuples malhe
Unis contre leur prince et diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines,
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et par-tout le débris, le carnage et les morts.

Fin du quatrième Chant.

NOTES

DU CHANT QUATRIEME.

HENRI, comte de Bouchage, frère puîné du duc de *ufe*, tué à Coutras.
n jour qu'il paſſait à Paris à quatre heures du matin, près ouvent des capucins, après avoir paſſé la nuit en débauche, 'imagina que les anges chantaient les matines dans le vent. Frappé de cette idée, il ſe fit capucin ſous le nom rère *Ange*. Depuis il quitta ſon froc, et prit les armes re *Henri IV*. Le duc de *Mayenne* le fit gouverneur du guedoc, duc et pair et maréchal de France. Enfin il fit accommodement avec le roi; mais un jour ce prince t avec lui ſur un balcon, au-deſſous duquel beaucoup de le était aſſemblé: *Mon couſin*, lui dit *Henri IV*, *ces gens-ci araiſſent fort aiſes de voir enſemble un apoſtat et un renégat.* e parole du roi fit rentrer *Joyeuſe* dans ſon couvent, où ourut.

) Voyez l'hiſtoire des papes.

) *Sixte-Quint*, étant cardinal de Montalte, contrefit ſi l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait comément *l'âne d'Ancone*. On ſait avec quel artifice il obtint apauté, et avec quelle hauteur il régna.

) En 1570 le parlement donna un fameux arrêt contre ulle IN COENA DOMINI.
n connaît ſes remontrances célèbres ſous *Louis XI*, au ſujet a pragmatique ſanction; celles qu'il fit à *Henri III* contre bulle ſcandaleuſe de *Sixte-Quint*, qui appelait la maiſon nante *génération bâtarde* etc. et ſa fermeté conſtante à ſour nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

) On a ſouvent appliqué ce vers à l'auteur de la Henriade; l. *Wirckter* l'avait mis pour légende à la médaille qu'il a pée. Cette médaille eſt fort rare, parce qu'à Genève l'on ea de M. *Wirchter* de ſupprimer la légende.

) Le 17 de janvier de l'an 1589, la faculté de théologie aris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré les ſujets étaient déliés de leur ferment de fidélité, et vaient légitimement faire la guerre au roi. *Le Fèvre*, in, et quelques-uns des plus ſages refuſèrent de ſigner.

Depuis, dès que la forbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui, comme la sorbonne s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté ?

(7) Nous avons cru devoir imprimer ici le décret de la forbonne, qui ne se trouve que dans des livres qu'on ne lit plus.

DECRET DE LA FACULTE' DE PARIS CONTRE HENRI III.

Responsum facultatis theologicæ Parisiensis.

Anno Domini millesimo quingentesimo octogesimo nono, die septima mensis januarii, sacratissima theologiæ facultas Parisiensis congregata fuit apud collegium sorbonæ, post publicam supplicationem omnium ordinum dictæ facultatis, et missam de sancto Spiritu ibidem celebratam postulantibus clarissimis DD. Præfecto, ædilibus consulibus, et catholicis civibus, oblato publico instrumento tabellis per eorumdem actuarium obsignatis et publico urbis sigillo munitis, deliberatura super duobus sequentibus articulis, qui deprompti sunt ex libello supplice prædictorum civium, cujus tenor est hujusmodi.

Réponse de la faculté de théologie de Paris.

L'an du Seigneur 1589, 7 janvier, à la réquisition des gouverneurs, officiers de la ville, et des habitans catholiques qui ont présenté un acte public, signé par leur greffier, scellé du sceau public de la ville, la très-sacrée faculté de théologie de Paris, après une procession solennelle de tous les ordres de ladite faculté et la célébration de la messe du St Esprit, s'est assemblée pour délibérer sur les deux articles suivans, qui sont extraits de la requête des susdits habitans, dont voici la teneur :

A monseigneur le duc d'Aumale, gouverneur, et à messieurs les prévôt des marchands et échevins de la ville de Paris.

Vous remontrent humblement les bons bourgeois, manans et habitans de la ville de Paris, que plusieurs desdits habitans et autres de ce royaume sont en peine et scrupule de conscience

conſcience pour prendre réſolution ſur les préparatifs qui ſe font pour la conſervation de la religion catholique, apoſtolique et romaine de cette ville de Paris et de tout l'état de ce royaume, à l'encontre des deſſeins cruellement exécutés à Blois, et infraction de la foi publique, au préjudice de ladite religion, et de l'édit d'union et de la naturelle liberté de la convocation des états: ſur quoi leſdits ſupplians déſireraient avoir une ſainte et véritable réſolution. Ce conſidéré, il vous plaiſe promouvoir que meſſieurs de la faculté de théologie ſoient aſſemblés pour délibérer ſur ces points, circonſtances et dépendances, et s'il eſt permis de s'aſſembler, s'unir et contribuer contre le roi, et ſi nous ſommes encore liés du ſerment que nous lui avons juré, pour ſur ce donner leur avis et réſolution.

Soit la préſente requête renvoyée par devers meſſieurs de la faculté de théologie, leſquels feront ſuppliés s'aſſembler et donner ſur ce leur réſolution. Fait le ſeptième janvier mil cinq cent quatre-vingt-neuf; ſigné *Evérard*, et ſcellé du ſceau public de la ville.

Articuli de quibus deliberatum eſt à prædicta facultate.

An populus regni Galliæ ſit liberatus, et ſolutus à ſacramento fidelitatis et obedientiæ Henrico tertio præſtito?

An tutâ conſcientiâ poſſit idem populus armari, uniri et pecunias colligere et contribuere ad defenſionem et conſervationem religionis catholicæ, apoſtolicæ et romanæ in hoc regno, adverſus nefaria conſilia et conatus prædicti regis et quorumlibet adhærentium, et contra fidei publicæ violationem ab eo Bleſis factam in præjudicium prædictæ religionis catholicæ, et edicti ſanctæ unionis et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni?

Super quibus articulis, audita omnium et ſingulorum magiſtrorum, qui ad ſeptuaginta convenerant, matura, accurata et libera deliberatione, et auditis multis et variis rationibus, quæ magna ex parte tam ex ſcripturis ſacris, tam canonicis ſanctionibus et decretis pontificum in medium diſſertiſſimis verbis producta ſunt, concluſum eſt à domino decano ejuſdem facultatis, nemine refragante, et hoc per modum conſilii ad liberandas conſcientias prædicti populi.

Primùm, quod populus hujus regni ſolutus eſt et liberatus à ſacramento fidelitatis et obedientiæ præfacto Henrico regi præſtito.

Deinde quòd idem populus licitè et tutâ conſcientiâ poteſt armari, uniri, et pecunias colligere et contribuere ad defenſionem, conſer-

vationem religionis catholicæ, apostolicæ et romanæ, adversùs nefaria consilia et conatus prædicti regis, et quorumlibet illi adhærentium, ex quo fidem publicam violavit in præjudicium prædictæ religionis catholicæ et edictæ sanctæ unionis, et naturalis libertatis convocationis trium ordinum hujus regni.

Quam conclusionem insuper visum est eidem parisiensi facultati transmittendam esse ad sanctissimum D. nostrum papam, ut eam sanctæ sedis apostolicæ authoritate probare et confirmare, et eâdem operâ Ecclesiæ gallicanæ, gravissimè laboranti, opem et auxilium præstare dignetur.

Articles sur lesquels il a été délibéré par la susdite faculté.

Si le peuple du royaume de France est délié du serment de fidélité prêté à *Henri III*?

Si le même peuple peut en sureté de conscience s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer pour la défense et conservation de la religion catholique, apostolique et romaine dans ce royaume, contre les horribles projets et attentats du susdit roi et de ses adhérens, et contre l'infraction de la foi publique par lui commise à Blois, au préjudice de la sainte religion catholique, de l'édit de la sainte union et de la liberté naturelle de la convocation des états?

Après avoir ouï sur ces articles la délibération mûre et et libre de tous les docteurs assemblés au nombre de et dix, et avoir entendu plusieurs raisons différentes, en grande partie tant des saintes écritures que des canons et des décrets des pontifes, il a été conclu par M. le doyen de la même faculté, sans réclamation, et ce, en forme de conseil, pour lever les scrupules dudit peuple.

D'abord, que le peuple de ce royaume est délié du serment de fidélité prêté au roi *Henri*.

Ensuite, que le même peuple peut en sureté de conscience s'armer, s'unir, lever de l'argent, et contribuer pour la défense et conservation de la religion catholique, apostolique et romaine, contre les horribles projets et attentats du roi et de ses adhérens, depuis qu'il a violé la foi publique au préjudice de la susdite religion catholique, de l'édit de la sainte union et de la liberté naturelle de la convocation des états. De plus, la même faculté de Paris a jugé à propos d'envoyer cette conclusion au pape, pour qu'il daigne l'approuver et confirmer par l'autorité du St Siége apostolique,

;r ce moyen secourir l'Eglise gallicane qui est dans le ›ressant danger.

Ces vers sont une imitation de ceux d'Athalie.

Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites,
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël
Rendit dans le désert un culte criminel,
De leurs plus chers parens saintement homicides,
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides;
Et par ce noble exploit vous acquirent l'honneur
D'être seuls employés aux autels du Seigneur?

is dans Athalie c'est un prophète inspiré de Dieu qui , et ici c'est le démon de la discorde.

ton, qui voulait chasser tous les poëtes de sa république, ;it peut-être une exception en faveur de l'auteur de la iade, mais celui d'Athalie n'eût pas été conservé.

Dès que *Henri III* et le roi de Navarre parurent en armes nt Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse ent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit ›ëme désigne la procession de la ligue, où douze cents es armés firent la revue dans Paris, ayant *Guillaume* évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, u'il ne soit arrivé qu'après la mort de *Henri III.*

›) Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers eux, comme l'a marqué l'abbé *le Gendre* dans sa petite re de France; mais on les nomma les Seize, à cause seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs igences et leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur ;eize des plus factieux de leur corps. Les principaux ıt *Bussy-le-Clerc*, gouverneur de la bastille, ci-devant 'e en fait d'armes; *la Bruyère*, lieutenant particulier; le nissaire *Louchard*; *Emmonot* et *Morin*, procureurs; *Oudi-Passart*, et sur-tout *Senaut*, commis au greffe du parle-, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa question obscure et dangereuse, du pouvoir qu'une n peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que *Senaut* père du P. *Senaut*, cet homme éloquent, qui est mort ·al des prêtres de l'oratoire en France.

ı) Les Seize furent long temps indépendans du duc de *nne*. L'un d'eux, nommé *Normand*, dit un jour dans la bre du duc: *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

,) *Achorée* dit dans *Corneille*, en parlant de *Pompée*:

Il s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donne des Etats.

(13) Le 16 janvier 1589, *Buſſy-le-Clerc*, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la baſtille et le chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites : il préſenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maiſon royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la baſtille tous ceux qui étaient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains : voilà pourquoi on l'appelait le grand-pénitencier du parlement.

(14) *Auguſtin de Thou*, ſecond du nom, oncle du célèbre hiſtorien ; il eut la charge de préſident du fameux *Pibrac* en 1585.

Molé ne peut être qu'*Edouard Molé*, conſeiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le biſaïeul du fameux *Scarron*, ſi connu par ſes poéſies et par l'enjouement de ſon eſprit.

Bayeul était oncle du ſurintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, préſident à mortier, ſe nommait *Blancménil* à cauſe de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maiſon de *Lamoignon*, par le mariage de ſa petite-fille avec le préſident de *Lamoignon*.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la baſtille avec les autres membres du parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la grand'chambre ; mais il fut depuis emprisonné au louvre, dans le temps de la mort de *Briſſon*. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce préſident. On l'accuſait d'avoir une correſpondance ſecrète avec *Henri IV*. Les Seize lui firent ſon procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la juſtice, et de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des aſſaſſinats.

Enfin, comme *Blancménil* allait être condamné à être pendu, le duc de *Mayenne* revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour *Blancménil* une vénération qu'on ne pouvait refuſer à ſa vertu ; il alla lui-même le tirer de priſon ; le priſonnier ſe jeta à ſes pieds et lui dit : Monſeigneur, je vous ai obligation de la vie ; mais j'oſe vous demander un plus grand bienfait, c'eſt de me permettre de me retirer auprès de *Henri IV* mon légitime roi ; je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfaiteur ; mais je ne puis vous ſervir comme mon maître. Le duc de *Mayenne*, touché de ce diſcours, le

leva, l'embrassa et le renvoya à *Henri IV*. Le récit de cette venture, avec l'interrogatoire de *Blancménil*, sont encore ans les papiers de M. le président de *Novion* d'aujourd'hui.

Bussy-le-Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes et nsuite procureur; quand le hasard et le malheur des temps eût mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussy*, omme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussy d'Amboise*. Il se fesait aussi nommer *Bussy Grande-Puissance*.

(15) La bastille.

(16) En 1591, au vendredi 15 novembre, *Barnabé Brisson*, omme très-savant, et qui fesait les fonctions de premier résident en l'absence d'*Achille de Harlay*, *Claude Larcher*, onseiller aux enquêtes, et *Jean Tardif*, conseiller au châtelet, irent pendus à une poutre dans le petit châtelet par l'ordre es Seize. Il est à remarquer que *Hamilton*, curé de St Côme, urieux ligueur, était venu pendre lui-même *Tardif* dans sa naison, ayant avec lui des prêtres qui servaient d'archers. Voyez sur ces événemens l'ouvrage intitulé: *Histoire du arlement*; l'auteur y parle comme historien, ici il parle omme poëte.)

Fin des Notes du Chant quatrième.

VARIANTES

DU CHANT QUATRIEME.

(*a*) Il y avait dans la première édition :

Soudain, pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une courfe imprévue,
La fureur dans les yeux et la mort dans les mains;
Il arrive, il combat, il change les deftins;
Il met d'Aumale en fuite, il fait tomber Joyeufe.
Bouffiers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux;
Refpectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déjà fous cette main terrible,
Ses beaux yeux font noyés dans l'ombre du trépas,
Et fon fang qui le couvre efface fes appas :
Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
Des baifers du Zéphyre et des pleurs de l'Aurore,
Tombe aux premiers efforts de l'orage et des
Dont le fouffle ennemi vient ravager nos champs.
C'eft en vain que Mayenne arrête fur ces rives
De fes foldats tremblans les troupes fugitives;
C'eft en vain que fa voix les rappelle aux co
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De fon front menaçant la Terreur les renverfe;
La Fureur les a joints, la Crainte les difperfe:
Et Mayenne avec eux, dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.

(*b*) *Nul ne veut fe défendre etc.*

Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre fui

Où font ces grands guerriers, ces fiers foutiens de
Ces ligueurs redoutés qui font trembler les r
Paris n'a dans fon fein que de lâches complices,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des fupplices,
Tant le faible vulgaire etc.

(*c*) Au lieu de ces vers, il y avait dans l'édition : 1723 :

'eſt de là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
explique aux nations par la voix du grand-prêtre :
à ſon premier diſciple, avec la Vérité,
onduiſit la candeur et la Simplicité ;
is Rome avait perdu ſa trace apoſtolique.
tors au vatican régnait la Politique etc.

(*d*) Il y avait dans les éditions de Londres :

ous des dehors plus doux la cour cacha ſes crimes ;
ı décence y régna, le conclave eut ſes lois ;
ı vertu la plus pure y régna quelquefois :
es Urſins dans nos jours a mérité des temples :
is d'un tel ſouverain la terre a peu d'exemples,
t l'Egliſe a compté, depuis plus de mille ans,
eu de paſteurs ſans tache et beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce pape *des Urſins* fut compagnée de peu de prudence, l'auteur a retranché rec raiſon cet éloge, dans un poëme qui ne reſpire ıe la vérité.

(*e*) Dans l'édition de 1740 et dans les précédentes ı liſait :

oujours l'Autorité lui prête un prompt ſecours.
e Menſonge ſubtil règne en tous ſes diſcours ;
t pour mieux déguiſer ſon artifice extrême,
lle emprunte la voix de la Vérité même.

(*f*) Dans les premières éditions on liſait :

es monſtres à l'inſtant pénètrent un aſile
ù la Religion ſolitaire, tranquille,
pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
ıt dans la prière et dans l'humilité
es jours qu'elle dérobe à la foule importune,
ui court à ſes autels encenſer la Fortune.

es dernières éditions ſont bien ſupérieures.

(*g*) Les premières éditions portent:

Soudain la Politique et la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie;
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent ſans frémir leurs ſacriléges mains,
Prennent ſes vêtemens; et fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure:
C'en eſt fait, et déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaſte ſein de la ſorbonne antique:
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
De la Vérité ſainte éclairés défenſeurs.

Et dans une édition de Londres, au lieu du dernier vers,

De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs.

(*h*) Il y avait dans les premières éditions:

On briſe les liens de cette obéiſſance
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Diſcorde auſſitôt, de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce décret inhumain etc.

(*i*) Il y avait dans l'édition de Londres:

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par ſon audace à ce coupable honneur;
Il s'avance au milieu de l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée:
Magiſtrats, leur dit-il, qui tenez au ſénat,
Non la place du roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple, aſſez long-temps opprimé par vous-même
Vous inſtruit par ma voix de ſes ordres ſuprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyranniſé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abuſé:

Je

e vous défends ici d'ofer les reconnaître ;
ongez que déformais le peuple eft votre maître :
)béiffez.... Ces mots, prononcés fièrement,
'ortent dans les efprits un jufte étonnement.
.e fénat indigné d'une telle infolence,
[e pouvant la punir, garde un noble filence.

Fin des Variantes du Chant quatrième.

CHANT V.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles:
Et le fer et le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

LES Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours;
La victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers:
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats dans la France, errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée:
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié.

rfque d'un furieux la main déterminée
mble pour quelque temps changer la deftinée.

Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
ıe le ciel a fait naître en de plus heureux temps;
rdonnez, fi ma main retrace à la mémoire
vos aïeux féduits la criminelle hiftoire.
ıorreur de leurs forfaits ne s'étend point fur vous;
tre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout temps produit des folitaires,
ıi raffemblés entr'eux fous des règles févères,
diftingués en tout du refte des mortels,
confacraient à Dieu par des vœux folennels.
s uns font demeurés dans une paix profonde,
ıujours inacceffible aux vains attraits du monde;
loux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
ont fui les humains qu'ils auraient pu fervir.
s autres à l'Etat rendus plus néceffaires
ıt éclairé l'Eglife, ont monté dans les chaires;
ais fouvent enivrés de ces talens flatteurs,
pandus dans le fiècle, ils en ont pris les mœurs:
fourde ambition n'ignore point les brigues;
uvent plus d'un pays s'eft plaint de leurs intrigues:
nfi chez les humains, par un abus fatal,
bien le plus parfait eft la fource du mal.

Ceux qui de Dominique ont embraffé la vie,
ıt vu long-temps leur fecte en Efpagne établie;
de l'obfcurité des plus humbles emplois
ıt paffé tout à coup dans les palais des rois.
ec non moins de zèle et bien moins de puiffance,
t ordre refpecté fleuriffait dans la France;
otégé par les rois, paifible, heureux enfin,
le traître Clément n'eût été dans fon fein.

CLEMENT (1) dans la retraite avait dès fon jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu fauvage.
Efprit faible et crédule en fa dévotion,
Il fuivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune infenfé la Difcorde fatale
Répandit le venin de fa bouche infernale.
Profterné chaque jour aux pieds des faints autels,
Il fatiguait les cieux de fes vœux criminels.
On dit que tout fouillé de cendre et de pouffière,
Un jour il prononça cette horrible prière :

DIEU, qui venges l'Eglife et punis les tyrans,
Te verra-t-on fans ceffe accabler tes enfans ?
Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures,
Favorifer le meurtre et bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'eft trop nous éprouver;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort et la mifère ;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère.
Viens, des cieux enflammés abaiffe la hauteur ;
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur ;
Viens, defcends, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrafe à nos yeux leur facrilége armée ;
Que les chefs, les foldats, les deux rois expirans
Tombent comme la feuille éparfe au gré des vents
Et que fauvés par toi, nos ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout fanglans t'adreffent leurs canti

LA Difcorde attentive, en traverfant les airs,
Entend ces cris affreux et les porte aux enfers. (a
Elle amène à l'inftant de ces royaumes fombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le Fanatifme eft fon horrible nom,
Enfant dénaturé de la religion,

Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse et la déchire.

C'EST lui qui dans Raba, sur les bords de l'Arnon,(2)
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur dieu des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain:
Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-temps.
A l'affreux Teutatès (3) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.
Du haut du capitole il criait aux païens:
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'Eglise;
Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte (4) turbulente,
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux, (b)
Ces bûchers solennels, où des juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

TOUJOURS il revêtait dans ses déguisemens
Des ministres des cieux les sacrés ornemens:
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle:
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise et la taille et les traits,

De ce ſuperbe Guiſe, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'Etat et le roi de ſon maître;
Et qui, toujours puiſſant même après ſon trépas
Traînait encor la France à l'horreur des combat
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête:
Un glaive est dans ſa main au meurtre toujours p
Son flanc même eſt percé des coups dont autre
Ce héros factieux fut maſſacré dans Blois;
Et la voix de ſon ſang, qui coule en abondance
Semble accuſer Valois et demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verſe le ſommeil,
Il vint trouver Clément au fond de ſa retraite.
La ſuperſtition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à ſa porte et l'ouvrent à l'inſtant.
Il entre; et d'une voix majeſtueuſe et fière:
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour en
Qu'une plainte éternelle et des vœux impı ı
Au Dieu que ſert la ligue il faut d'autres offrand
Il exige de toi les dons que tu demandes.

Si Judith autrefois, pour ſauver ſon pays,
N'eût offert à ſon Dieu que des pleurs et des cı
Si craignant pour les ſiens elle eût craint pour ſa v
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les ſaints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois préſenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée......
Cours, vole, et que ta main dans le ſang conſacr
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris et Rome, et l'univers et moi.

Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie;
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi;
Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Eglise:
Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise.
Que dis-je ? il le commande; il t'instruit par ma voix
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois:
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le navarrois au tyran de la France;
Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés
Te pouvaient !... mais les temps ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme à ces mots fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit et se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant;
Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paisible bonheur:
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence;
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés;
Ses (5) sacriléges vœux au ciel sont adressés;

Son front de la vertu porte l'empreinte auſtère ;
Et ſon fer parricide eſt caché ſous ſa haire.
Il marche ; ſes amis inſtruits de ſon deſſein,
Et de fleurs ſous ſes pas parfumant ſon chemin,
Remplis d'un ſaint reſpect, aux portes le conduiſent,
Béniſſent ſon deſtin, l'encouragent, l'inſtruiſent,
Placent déjà ſon nom parmi les noms ſacrés,
Dans les faſtes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main, l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle et le chrétien ſincère (c)
Ont porté trop ſouvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes déſirs.
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs :
Du vrai zèle et du faux vains juges que nous ſ
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands-h es.

Mayenne, dont les yeux ſavent tout laires,
Voit le coup qu'on prépare et feint de l'i rer.
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit ſans en être complice :
Il laiſſe avec adreſſe au plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,
Des Seize en même temps le ſacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le ſort.

de Médicis (6) l'audace curieuse
a de ces secrets la science odieuse.
ondit long-temps cet art surnaturel,
'ent chimérique, et toujours criminel.
uivit son exemple, et le peuple imbécille,
:es de la cour imitateur servile,
lu merveilleux, amant des nouveautés,
lonnait en foule à ces impiétés.

's l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
nce a conduit leur assemblée impure.
ile lueur d'un magique flambeau,
un vil autel dressé sur un tombeau:
que des deux rois on plaça les images, (d)
de leur terreur, objets de leurs outrages.
sacriléges mains ont mêlé sur l'autel
noms infernaux le nom de l'Eternel.
s murs ténébreux des lances sont rangées,
es vases de sang leurs pointes sont plongées;
il menaçant de leur mystère affreux.
:re de ce temple est un de ces hébreux
proscrits sur la terre et citoyens du monde,
t de mers en mers leur misère profonde,
ı antique amas de superstitions
mpli dès long-temps toutes les nations.
1 autour de lui les ligueurs en furie
:ncent à grands cris ce sacrifice impie.
parricides bras se lavent dans le sang;
lois sur l'autel ils vont percer le flanc;
ılus de terreur, et plus encor de rage,
nri sous leurs pieds ils renversent l'image;
sent (7) que la mort, fidelle à leur courroux,
asmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'HEBREU (8) joint cependant la prière au bl
Il invoque l'abyme, et les cieux et Dieu n ;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre et celui des enfers.

TEL fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Ateïus (9)
Maudit au nom des Dieux les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du ciel attendre la réponse;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer:
Le ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les lois de la nature;
De ces antres muets sort un triste murmure;
Les éclairs redoublés dans la profonde nuit
Poussent un jour affreux, qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient son front noble et serein,
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre,
L'autel couvert de feux tombe et fuit sous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

CES tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu du haut de son trône avait compté ses jours;
Il avait loin de lui retiré son secours;

:t impatiente attendait sa victime,
r perdre Valois Dieu permettait un crime.

ᴍENT au camp royal a marché sans effroi.
'e, il demande à parler à son roi;
ue dans ces lieux, amené par Dieu même,
:nt rétablir les droits du diadème,
:ler au roi des secrets importans.
:erroge, on doute, on l'observe long-temps;
.nt sous cet habit un funeste mystère.
sans alarme un examen sévère;
:ait à tout avec simplicité;
dans ses discours croit voir la vérité.
e aux yeux du roi le fait enfin paraître.

ᴘECT du souverain n'étonna point ce traître.
r humble et tranquille il fléchit les genoux;
ve à loisir la place de ses coups;
ɪensonge adroit, qui conduisait sa langue,
:a cependant sa perfide harangue.

FREZ, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
:'au Dieu puissant qui fait régner les rois;
ez, avant tout, que mon cœur le bénisse
ns que va sur vous répandre sa justice.
ueux Potier, (10) le prudent Villeroi,
os ennemis vous ont gardé leur foi;
(11) le grand Harlai, dont l'intrépide zèle
jours formidable à ce peuple infidelle,
l de sa prison réunit tous les cœurs,
le vos sujets et confond les ligueurs.
ıi, bravant toujours les puissans et les sages,
nain la plus faible accomplit ses ouvrages,
le grand Harlai lui-même m'a conduit.
de sa lumière, et par sa bouche instruit,

J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre
Qu'à mes fidelles mains Harlai vient de remettre.

Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement:
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice
Récompenser ton zèle et payer ton service?
En lui disant ces mots il lui tendait les bras:
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec fu
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'
Mille bras sont levés pour punir l'assassin.
Lui sans baisser les yeux les voit avec dédain;
Fier de son parricide et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense:
De la France et de Rome il croit être l'appui;
Il pense voir les cieux qui s'entrouvrent pour lui;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.

Aveuglement terrible, affreuse illusion!
Digne à la fois d'horreur et de compassion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison.

Deja Valois touchait à son heure dernière;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière;
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou sincères ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'espoir du changement
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement;

ıtres, qu'occupait leur crainte intéreſſée,
ient au lieu du roi leur fortune paſſée.

MI ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
, vous répandiez de véritables pleurs.
votre ennemi; mais les cœurs nés ſenſibles
iſément émus dans ces momens horribles.

IRI ne ſe ſouvint que de ſon amitié;
in ſon intérêt combattait ſa pitié;
os vertueux ſe cachait à lui-même
a mort de ſon roi lui donne un diadème.

OIS tourna ſur lui, par un dernier effort,
ux appeſantis qu'allait fermer la mort;
ıchant de ſa main ſes mains victorieuſes:
ez, lui dit-il, vos larmes généreuſes;
ers indigné doit plaindre votre roi:
Bourbon, combattez, régnez, et vengez-moi;
urs, et je vous laiſſe, au milieu des orages,
ur un écueil couvert de mes naufrages.
rône vous attend, mon trône vous eſt dû;
ez de ce bien par vos mains défendu:
ongez que la foudre en tout temps l'environne;
ıez en y montant ce Dieu qui vous le donne.
z-vous, détrompé d'un dogme criminel,
ir de vos mains ſon culte et ſon autel!
, régnez heureux; qu'un plus puiſſant génie
r des aſſaſſins défende votre vie.
connaiſſez la ligue, et vous voyez ſes coups,
t paſſé par moi pour aller juſqu'à vous;
ître un jour viendra qu'une main plus barbare....
Ciel! épargnez une vertu ſi rare.
ttez!..... A ces mots l'impitoyable mort
(12) fondre ſur ſa tête et termine ſon ſort.

Au bruit de son trépas Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie;
De cent cris de victoire ils remplissent les airs:
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes. (e)
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui,
Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la ligue affermie,
A l'Eglise en courroux, à l'Epagne ennemie,
Aux traits du vatican si craints, si dangereux,
A l'or du nouveau monde, encor plus puissant qu

Deja quelques guerriers, funestes politi ,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reste, enflammé d'une ardeur plus fid
Pour la cause des rois redouble encor son zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que long-temps la victoire a conduits sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre:
Moins faits pour disputer que formés pour la g
Fidelles à leur Dieu, fidelles à leurs lois,
C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa

Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le c
Des héros de mon sang me rendra l'héritage;
Les pairs et l'huile sainte, et le sacre des rois,
Font les pompes du trône, et ne font pas mes droits.

sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
voir les sermens de vos braves ancêtres.
hamp de la victoire est le temple où vos mains
ent aux nations donner leurs souverains.
ainsi qu'il s'explique ; et bientôt il s'apprête
iter son trône en marchant à leur tête.

Fin du cinquième chant.

NOTES

DU CHANT CINQUIEME.

Jacques Clément, de l'ordre des dominicains, natif de nne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre t demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsc commit ce parricide.

fiction qui règne dans ce cinquième Chant, et qui ître pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, point nouvelle. La malice des ligueurs, et le fana des moines de ce temps, firent passer pour certain, l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention oëte.

Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans ammes au son des tambours et des trompettes, en ieur de la Divinité, qu'ils adoraient sous le nom de h.

) *Teutatès* était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas ue ce fût le même que *Mercure*; mais il est constant lui sacrifia des hommes.

) Les enthousiastes, qui étaient appelés *indépendans*, t ceux qui eurent le plus de part à la mort de *s I*, roi d'Angleterre.

) L'on imprima et l'on débita publiquement une rela du martyre de frère *Jacques Clément*, dans laquelle furait qu'un ange lui avait apparu, et lui avait or de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. resté depuis un soupçon dans le public, que quelques ères de *Jacques Clément*, abusant de la faiblesse de ce able, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, ient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne

et par la fuperftition. Quoi qu'il en foit, *Clément* fe pré-para au parricide, comme un bon chrétien ferait au martyre, par les fortifications et par la prière. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans fon crime: pourquoi on a pris le parti de le repréfenter plutôt c un efprit faible, féduit par fa fimplicité, que comme fcélérat déterminé par fon mauvais penchant.

Jacques Clément fortit de Paris le dernier juillet 1589. fut mené à Saint-Cloud par *la Guèle*, procureur-[illegible] Celui-ci, qui foupçonnait un mauvais coup de la [illegible] ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'e[illegible] il était retiré. On le trouva dans un profond fom[illegible] fon bréviaire était auprès de lui, ouvert et tout [illegible] chapitre du meurtre d'*Holopherne* par *Judith*. On a [illegible] dans le poëme, de préfenter l'exemple de *Judith* à *Jacques Clément*, à l'imitation des prédicateurs de la ligue, fe fervaient de l'écriture fainte pour prêcher le parri[illegible]

Nous citerons ici un paffage d'un livre fait par un et imprimé à Troyes chez M. *Moreau*, peu [illegible] après la mort de *Henri III.*

" De façon que Dieu exauçant la prière de ce[illegible] teur, nommé frère *Jacques Clément*, une nuit, [illegible] était en fon lit, lui envoie fon ange en vifion, avec grande lumière fe préfente à ce religieux, [illegible] montrant un glaive nu, lui dit ces mots: *Frère J[illegible] je fuis meffager du Dieu tout-puiffant, qui te viens [illegible] que par toi le tyran de France doit être mis à mort. [illegible] donc à toi, et te prépare comme la couronne de martyre auffi préparée.*

Cela dit, la vifion fe difparut et le laiffa rêver à paroles véritables. Le matin venu, frère *Jacques* fe [illegible] devant les yeux l'apparition précédente; et douta[illegible] qu'il devait faire, s'adreffe à un fien ami, auffi [illegible] homme fort fcientifique et bien verfé en la fainte [illegible] auquel il déclare franchement fa vifion, lui de[illegible] d'abondant fi c'était chofe défagréable à Dieu de [illegible] roi qui n'a ni foi ni religion, et qui ne cherche [illegible] preffion de fes pauvres fujets, étant altéré du fang [illegible] et regorgeant en vices autant qu'il eft poffible. A l'honnête homme fit réponfe, que véritablement il était défendu de Dieu eftroitement d'être homicide [illegible] d'autant que le roi qu'il entendait était un ho[illegible]

aré de l'Eglise, qui bouffait de tyrannies exécrables, et i le déterminait d'être le fléau perpétuel et sans retour la France, il estimait que celui qui le mettrait à mort, nme fit jadis *Judith* un *Holopherne*, ferait chose sainte et s-recommendable."

6) *Catherine de Médicis* avait mis la magie si fort à la de en France, qu'un prêtre nommé *Sechelles*, qui fut ilé en Grève, sous *Henri III*, pour *sorcellerie*, accusa ıze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance la stupidité étaient poussées si loin dans ces temps-là, on n'entendait parler que d'exorcismes et de condamnans au feu. On trouvait par-tout des hommes assez sots ır se croire magiciens, et des juges superstitieux qui les niffaient de bonne foi comme tels.

7) Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites ages de cire, qui représentaient *Henri III* et le roi de varre: ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pen- la messe quarante jours consécutifs, et le quarantième .. les perçaient au cœur.

8) C'était pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servait ur faire des opérations magiques. Cette ancienne supersti-n vient des secrets de la cabale dont les Juifs se aient seuls dépositaires. *Catherine de Médicis*, la maré-ıle d'*Ancre*, et beaucoup d'autres, employèrent des à ces prétendus sortiléges.

9) *Atéius*, tribun du peuple, ne pouvant empêcher *ıssus* de partir pour aller contre les Parthes, porta un ıfier ardent à la porte de la ville par où *Crassus* sortait, jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de *Crassus* invoquant les divinités infernales.

10) *Potier*, président du parlement, dont il est parlé levant.

Villeroi, qui avait été secrétaire d'Etat sous *Henri III*, qui avait pris le parti de la ligue, pour avoir été ılté en présence du roi par le duc d'*Epernon*.

11) *Achille de Harlay*, qui était alors gardé à la bastille *Bussy-le-Clerc*. *Jacques Clément* présenta au roi une lettre la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre it contrefaite ou non; c'est ce qui est étonnant dans un de cette importance; et c'est ce qui me ferait croire

que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait furprife P. P. de *Harlay*; autrement on aurait fait fonner bien h cette fauffeté contre la ligue.

(12) *Henri III* mourut de fa bleffure le 3 d'août deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non pas dans la même maifon où il avait pris avec fon frère résolution de la St Barthélemi, comme l'ont écrit plufieurs hiftoriens; car cette maifon n'était point encore bâtie temps de la St Barthélemi.

Fin des Notes du Chant cinquième.

VARIANTES

DU CHANT CINQUIEME.

(*a*) Après ce vers, on lit dans l'édition de 172 dix vers fuivans :

Les enfers font émus de ces accens funèbres;
Un monftre en ce moment fort du fond des té
Monftre qui, de l'abyme et de fes noirs d
Réunit dans fon fein la rage et les poifons,
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, fait embellir les vices,
Sait donner, par l'éclat de fes pinceaux trompeurs
Aux forfaits les plus grands les plus vives couleurs
C'eft lui qui, fous la cendre et couvert du cilice,
Saintement aux mortels enfeigne l'injuftice.

(*b*) Il y avait dans la première édition de Londres

Dans Londre il infpira ce peuple de fectaires,
Trembleurs, indépendans, puritains, unitaires.

(*c*) Il y avait dans le poëme de la ligue:

Voilà comme à nos yeux, trop faibles que nous fommes
Souvent les fcélérats reffemblent aux grands-hommes
On ne diftingue point le vrai zèle et le faux;
Comme la vérité l'erreur à fes héros.

fanatique impie et le chrétien ſincère
nt marqués quelquefois du même caractère.

(*d*) L'édition de 1723 met ainſi ce vers et les ſuivans :

ſont les inſtrumens de ces ſombres myſtères,
s métaux conſtellés, d'inconnus caractères,
s vaſes pleins de ſang et de ſerpens affreux :
prêtre de ce temple eſt un de ces Hébreux,
ui, proſcrits ſur la terre et citoyens du monde,
nt porter en tous lieux leur misère profonde,
d'un antique amas de ſuperſtitions
it rempli de tout temps toutes les nations.
ux magiques accens etc.

(*e*) Dans toutes les éditions, et même dans celle 1751, le chant était terminé par les vers ſuivans :

ſenſés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
s abymes profonds qu'ils creuſaient ſous leurs pas ;
s devaient bien plutôt, prévoyant leurs miſères,
anger ce vain triomphe en des larmes amères.
r vainqueur, ce héros qu'ils oſaient défier,
enri, du haut du trône allait les foudroyer.
ſceptre dans ſa main, rendu plus redoutable,
nonce à ces mutins leur perte inévitable.
evant lui tous les chefs ont fléchi les genoux ;
ur leur roi légitime ils l'ont reconnu tous ;
: certains déſormais du deſtin de la guerre,
s jurent de le ſuivre aux deux bouts de la terre.

Fin des Variantes du Chant cinquième.

CHANT VI. (1)

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III les états de la ligue s'aſſe[mblent] dans Paris pour choiſir un roi. Tandis qu'ils ſont occup[és] de leurs délibérations, Henri IV livre un aſſaut à la ville; l'aſſemblée des états ſe ſépare: ceux qui la compo-ſaient vont combattre ſur les remparts: deſcription du combat. Apparition de St Louis à Henri IV.

C'EST un uſage antique et ſacré parmi nous,
Quand la mort ſur le trône étend ſes rudes coups,
Et que du ſang des rois ſi chers à la p[atr]ie,
Dans ſes derniers canaux la ſource s'eſt
Le peuple au même inſtant rentre en ſes pr
Il peut choiſir un maître, il peut chan
Les états aſſemblés, organes de la France,
Nomment un ſouverain, limitent ſa puiſſance:
Ainſi de nos aïeux les auguſtes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

LA ligue audacieuſe, inquiète, aveuglée,
Oſe de ces états ordonner l'aſſemblée,
Et croit avoir acquis, par un aſſaſſinat,
Le droit d'élire un maître et de changer l'État.
Ils penſaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs deſſeins;
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il ſoit, le Français veut un maître.

Bientot à ce conſeil accourent à grand bruit ;
Tous ces chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambaſſadeur de Rome et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient inſulter aux manes de nos rois.
Le luxe, toujours né des miſères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces ſeigneurs,
ɜ nos antiques pairs auguſtes ſucceſſeurs,
ui près des rois aſſis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
ı de nos parlemens les ſages députés
e défendirent point nos faibles libertés ;
n n'y vit point des lis l'appareil ordinaire ;
ɜ louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.
ı le légat de Rome eſt d'un ſiége honoré ;
rès de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
ous ce dais on liſait ces mots épouvantables :
« Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
, Oſent tout entreprendre et ne rien épargner,
Que la mort de Valois vous apprenne à régner. »

On s'aſſemble, et déjà les partis, les cabales,
ɔnt retentir ces lieux de leurs voix infernales.
ɜ bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
un, des faveurs de Rome eſclave ambitieux,
ɾeſſe au légat ſeul, et devant lui déclare
Qu'il eſt temps que les lis rampent ſous la tiare ;
Qu'on érige à Paris ce ſanglant tribunal,
Ce monument (2) affreux du pouvoir monacal,
Que l'Eſpagne a reçu, qu'elle-même abhorre,
ɿui venge les autels et qui les déshonore,

Qui tout couvert de ſang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer ſacré;
Comme ſi nous vivions dans ces temps déplorables,
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiſer par le ſang des humains.

Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Eſpagnol qu'il hait veut vendre ſa patrie.

Mais un parti puiſſant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encore à ſa vaſte puiſſance;
Et de ſes vœux hardis l'orgueilleuſe eſpérance
Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

Soudain Potier (3) ſe lève et demande audience
La rigide vertu feſait ſon éloquence.
Dans ce temps malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte et pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix, on murmure, on s'empreſſe, (4)
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéiſſante.
Tel paraiſſait Potier dictant ſes juſtes lois,
Et la confuſion ſe taiſait à ſa voix.

" Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême
» Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.

Iayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir ;
t je le choisirais si je pouvais choisir.
is nous avons nos lois ; et ce héros insigne,
il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne."

OMME il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
tout l'appareil qui suit un souverain.
er le voit entrer, sans changer de visage :
ui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
e vous estime assez pour oser contre vous
ous adresser ma voix pour la France et pour nous.
n vain nous prétendons le droit d'élire un maître :
a France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
rès de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
our soutenir leur trône et non pour l'usurper.
uise du sein des morts n'a plus rien à prétendre ;
e sang d'un souverain doit suffire à sa cendre ;
'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
hangez avec l'Etat que le ciel a changé :
érisse avec Valois votre juste colère ;
ourbon n'a point versé le sang de votre frère.
e ciel, ce juste ciel qui vous chérit tous deux,
our vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Iais j'entends le murmure et la clameur publique ;
'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
e vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
ui le fer à la main..... Malheureux, arrêtez :
uelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
eut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage ?
e fils de Saint-Louis, parjure à ses sermens,
ient-il de nos autels briser les fondemens ?
ux pieds de ces autels il demande à s'instruire ;
aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire.

„ Il fait dans toute fecte honorer les vertus;
„ Refpecter votre culte et même vos abus.
„ Il laiffe au Dieu vivant, qui voit ce que nous f
„ Le foin que vous prenez de condamner les hoi
„ Comme un roi, comme un père, il vient vous gou
„ Et plus chrétien que vous, il vient vous pardon
„ Tout eft libre avec lui; lui feul ne peut-il l
„ Quel droit vous a rendus juges de votre maître
„ Infidelles pafteurs, indignes citoyens!
„ Que vous reffemblez mal à ces premiers chrétiens
„ Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtr
„ Marchaient fans murmurer fous un maître idolâtr
„ Expiraient fans fe plaindre, et fur les échaf
„ Sanglans, percés de coups, béniffaient leurs b
„ Eux feuls étaient chrétiens, je n'en connais point
„ Ils mouraient pour leurs rois, vous maffacrez les
„ Et Dieu, que vous peignez implacable et jalo
„ S'il aime à fe venger, barbares, c'eft de vous

A ce hardi difcours aucun n'ofait répondre;
Par des traits trop puiffans ils fe fentaient confondre
Ils repouffaient en vain, de leur cœur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit et la crainte agitaient leurs penfées;
Quand foudain mille voix, jufqu'au ciel élancées
Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, Citoyens, ou nous fommes perdus.

Les nuages épais que formait la pouffière,
Du foleil dans les champs dérobaient la lumière
Des tambours, des clairons le fon rempli d'horr
De la mort qui les fuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés fur la terre,
Précédés par les vents et fuivis du tonnerre,

ın tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
orages fougueux parcourent l'univers.

'ETAIT du grand Henri la redoutable armée,
l, laſſe du repos et de ſang affamée,
ait entendre au loin ſes formidables cris,
npliſſait la campagne et marchait vers Paris.

OURBON n'employait point ces momens ſalutaires
rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
parer ſon tombeau de ces titres brillans
e reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
mains ne chargeaient point les rives déſolées
l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
qui, malgré l'injure et des temps et du ſort,
vanité des grands triomphe de la mort.
voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
voyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
ıir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
rendre heureux ſon peuple après l'avoir ſoumis.
U bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Etats conſternés le conſeil ſe ſépare:
yenne au même inſtant court au haut des remparts;
ſoldat raſſemblé vole à ſes étendards:
inſulte à grands cris le héros qui s'avance.
ut eſt prêt pour l'attaque, et tout pour la défenſe.
'ARIS n'était point tel en ces temps orageux,
'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
s forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
ns un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
faubourgs, aujourd'hui ſi pompeux et ſi grands,
e la main de la paix tient ouverts en tout temps,
ıne immenſe cité ſuperbes avenues,
nos palais dorés ſe perdent dans les nues;

Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un foffé profond de Paris féparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des affiégeans et du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent fous les traits de ces brûlans orages:
On voit les bataillons rompus et renverfés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres difperfés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

JADIS avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains fuffifait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort induftrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces (4) bombes effro
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le falpêtre enflammé (b)
Vole avec la prifon qui le tient renfermé:
Il la brife, et la mort en fort avec furie.

AVEC plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a fu renfermer
Des foudres fouterrains, tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le foldat valeureux fe fie à fon courage,
On voit en un inftant des abymes ouverts,
De noirs torrens de foufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis fous la terre.

ſont-là les dangers où Bourbon va s'offrir,
ɜſt par-là qu'à ſon trône il brûle de courir.
s guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
ɜnfer eſt ſous leurs pas, la foudre eſt ſur leurs têtes:
ais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
ne regardent qu'elle et marchent ſans effroi.

MORNAY, parmi les flots de ce torrent rapide,
vance d'un pas grave et non moins intrépide;
ɔapable à la fois de crainte et de fureur,
urd au bruit des canons, calme au ſein de l'horreur,
un œil ferme et ſtoïque, il regarde la guerre (c)
ɪmme un fléau du ciel, affreux, mais néceſſaire.
marche en philoſophe où l'honneur le conduit,
ɪndamne les combats, plaint ſon maître et le ſuit.

ILS deſcendent enfin dans ce chemin terrible,
ɪ'un glacis teint de ſang rendait inacceſſible.
eſt-là que le danger ranime leurs efforts:
ɪ comblent les foſſés de faſcines, de morts:
ɪr ces morts entaſſés ils marchent, ils s'avancent;
un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.

ARMÉ d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
enri vole à leur tête et monte le premier.
monte: il a déjà, de ſes mains triomphantes,
ɪboré de ſes lis les enſeignes flottantes.
ɜs ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
s ſemblaient reſpecter leur vainqueur et leur roi.
s cédaient: mais Mayenne à l'inſtant les ranime;
leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
ɜurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
e roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
ur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
e baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.

Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeans surpris sont par-tout renversés,
Cent fois victorieux et cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,

Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-dieux.
Leurs amis tout ſanglans ſont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur aſſemble,
Avançaient, combattaient, frappaient mouraient enſemble.

Ange, qui conduiſiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Eſſex et ſon rival,
Aſſiégeans, aſſiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juſte eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il ſe fait un paſſage;
Les ligueurs fatigués ne lui réſiſtent plus;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes conſternées;
Les digues qu'on oppoſe à ſes flots orageux
Soutiennent quelque temps ſon choc impétueux:
Mais bientôt renverſant ſa barrière impuiſſante,
Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante;
Déracine en paſſant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers et qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et pourſuit les troupeaux fuyans dans les campagnes.
Tel Bourbon deſcendait à pas précipités
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant ſur les rebelles,
Il moiſſonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, diſperſés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris ſuivi de ſes cohortes.

Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme et sa valeur l'emporte;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue.
Son corps majestueux, maître des élémens,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortelles:
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur:
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois tes aïeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets et régner sur des morts.
Arrête...... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'appaise et qui gronde:
O fatal habitant de l'invisible monde! (*d*)
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur?

Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père:

Louis qui jadis combattit comme toi;
Louis dont ton cœur a négligé la foi;
Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime;
eu fur ton trône un jour te conduira lui-même;
ns Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqueur,
ur prix de ta clémence et non de ta valeur.
:ft Dieu qui t'en inftruit, et c'eft Dieu qui m'envoie.
héros à ces mots verfe des pleurs de joie.
paix a dans fon cœur étouffé fon courroux:
s'écrie, il foupire, il adore à genoux.
ıne divine horreur fon ame eft pénétrée:
ois fois il tend les bras à cette ombre facrée;
ois fois fon père échappe à fes embraffemens,
l qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
ıus les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
rangers et Français, chefs, citoyens, foldats,
nt pleuvoir fur le roi le fer et le trépas.
vertu du Très-Haut brille autour de fa tête,
des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
vit alors, il vit de quel affreux danger
père des Bourbons venait le dégager.
contemplait Paris d'un œil trifte et tranquille:
ançais, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
:oyens malheureux, peuple faible et fans foi,
fqu'à quand voulez-vous combattre votre roi?

Alors, ainfi que l'aftre auteur de la lumière,
rès avoir rempli fa brûlante carrière,
ı bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous;
in des murs de Paris le héros fe retire,
cœur plein du faint roi, plein du Dieu qui l'infpire.

Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne, (5) tu n'es plus qu'un donjon d
Qu'une prison d'État, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent, du faîte du pouvoir,
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à
Tantôt l'horreur du peuple et tantôt leur am
Bientôt de l'Occident, où se forment les res,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles s
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vu l'œil du j

Fin du sixième Chant.

NOTES
DU CHANT SIXIEME.

(1) Le sixième et le septième chant sont ceux où *Voltaire* a fait le plus de changemens. (*) Celui qui le sixième dans la première édition de 1723, est le sep dans l'édition de Londres *in*-4°, et dans les autres y l'ont suivie; et le commencement de ce chant est tiré d chant neuvième de l'édition de 1723. Comme on a d'égards dans un poëme épique à l'ordonnance du qu'à la chronologie, on a placé immédiatement ap mort de *Henri III* les états de Paris, qui ne se ti effectivement que quatre ans après.

Selon la vérité de l'histoire, *Henri le grand* assiégea quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590 au d'avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siége de septembre. La ligue long-temps après, en 1593, les états, pour élire un roi à la place du cardinal de

(*) Quand on imprima la Henriade en 1723, sous le de *la ligue*, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il imprimé même avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'auteur, et qui fut beaucoup altérée à l'impression.

u'elle avait reconnu ſous le nom de *Charles X*, et qui ;tait mort depuis deux ans et demi: et ſur la fin de la nême année 1593, au mois de juillet, le roi fit ſon ab-uration dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris qu'au mois le mars 1594.

De tous ces événemens, on a ſupprimé l'arrivée du duc le Parme et le prétendu règne de *Charles* cardinal de Bourbon: l eſt aiſé de s'apercevoir que faire paraître le duc de 'arme ſur la ſcène, eût été diminuer la gloire de *Henri IV* e héros du poëme, et agir préciſément contre le but de 'ouvrage; ce qui ferait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de *Bourbon*, ce n'était pas la peine le bleſſer l'unité, ſi eſſentielle dans tout ouvrage épique, n faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal: il ferait uſſi inutile dans le poëme, qu'il le fut dans le parti de a ligue. En un mot, on paſſe ſous ſilence le duc de 'arme, parce qu'il était trop grand, et le cardinal de *Bourbon*, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le ſiége, parce que ſi on es eut mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occaſions de mettre dans leur jour les vertus du héros; on 'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux aſſiégés, ni e faire auſſitôt récompenſer de ſa généroſité. D'ailleurs les tats de Paris ne ſont point du nombre des événemens u'on ne peut déranger de leur point chronologique; la oéſie permet la tranſpoſition de tous les faits qui ne ont point écartés les uns des autres d'un grand nombre 'années, et qui n'ont entr'eux aucune liaiſon néceſſaire 'ar exemple, je pouvais, ſans qu'on eût rien à me re-rocher, faire *Henri IV* amoureux de *Gabrielle d'Eſtrées* u vivant de *Henri III*, parce que la vie et la mort de *Henri III* n'ont rien de commun avec l'amour de *Henri IV* our *Gabrielle d'Eſtrées*. Les états de la ligue ſont dans le nême cas par rapport au ſiége de Paris; ce ſont deux évé-emens abſolument indépendans l'un de l'autre. Ces états 'eurent aucun effet, on n'y prit nulle réſolution, ils ne ontribuèrent en rien aux affaires du parti; le haſard urait pu les aſſembler avant le ſiége comme après, et ſont bien mieux placés avant le ſiége dans le poëme; e plus, il faut conſidérer qu'un poëme épique n'eſt pas ne hiſtoire: on ne ſaurait trop préſenter cette règle aux ecteurs qui n'en feraient pas inſtruits.

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'efprit flegmatique
Garde dans fes fureurs un ordre didactique,
Qui, chantant d'un héros les exploits éclatans,
Maigres hiftoriens, fuivront l'ordre des temps:
Ils n'ofent un moment perdre un fujet de vue:
Pour prendre Dole, il faut que Lille foit rendue;
Et que leur vers exact, ainfi que Mézeray,
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray, etc.

(2) L'*inquifition*, que les ducs de *Guife* voulurent é en France.

(3) *Potier de Blancménil*, préfident du parlement, i il eft queftion dans les quatrième et cinquième chants.

(4) C'eft dans les guerres de Flandre, fous *Philippe II* qu'un ingénieur italien fit ufage des bombes pour la p mière fois. Prefque tous nos arts font dûs aux Italiens.

(5) On fait combien d'illuftres prifonniers d'Etat cardinaux de *Richelieu* et *Mazarin* firent enfermer à cennes. Lorfqu'on travaillait à la Henriade, le fecré d'Etat *le Blanc* était prifonnier dans ce château, et il ensuite enfermer fes ennemis.

Fin des Notes du Chant fixième.

VARIANTES

DU CHANT SIXIEME.

(*a*) ON ne trouve pas ces vers dans les pr éditions. Dans celle de 1723, au lieu de *Potier*, l avait mis d'*Aubray*, perfonnage bien moins connu. des vers qu'il adreffait à ceux des ligueurs qui vou donner le trône à un étranger.

Lorfque j'ai vu, dit-il, affemblés en ces lieux,
Les foutiens de l'Eglife, et nos chefs les plus braves,

J'ai cru voir des français, et non point des esclaves.
Quoi! sous un joug honteux, prompts à vous avilir,
Ne disputez-vous donc que l'honneur de servir ?
Ah! si de sept cents ans les droits héréditaires
N'ont pu placer Bourbon dans le rang de ses pères;
Si, tant de fois vaincus et toujours moins soumis,
Nous comptons les Capets parmi nos ennemis;
Si le joug de Henri nous semble un joug trop rude,
Pourquoi faut-il si loin chercher la servitude,
Et rejeter nos rois, pour aller à genoux
Attendre qu'un tyran daigne régner sur nous ?
Pour vous qui destinez Mayenne au rang suprême, etc.

b) On lisait dans l'édition de 1740 et dans les dentes:

Le salpêtre enfoncé dans ces globes d'airain
Part, s'échauffe, s'embrase et s'écarte soudain;
La mort en mille éclats en sort avec furie.

c) Il y avait dans plusieurs éditions:

D'un œil ferme et stoïque, il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre.

d) Il y a dans l'édition de 1727:

O fatal habitant de l'invisible monde!
Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux?
Sors-tu du noir abyme, ou descends-tu des cieux?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre?

Fin des Variantes du Chant sixième.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel enfers, et lui fait voir, dans le palais des desti postérité, et les grands-hommes que la Fran produire.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfesans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'i
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espé
L'un, quand l homme accablé sent de son faible c
Les organes vaincus, sans force et sans ressort
Vient par un calme heureux secourir la natur
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désir
Et même en nous trompant donne de vrais plaisir
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'env
Elle n'inspire point une infidelle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les
Approchez vers mon fils. venez, couple fid
Le sommeil l'entendit de ses antres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents à son aspect s'arrêtent en silence;
Les songes fortunés, enfans de l'espérance,

lt'gent vers le prince, et couvrent ce héros
olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant ſon diadème,
le front du vainqueur il le poſa lui même:
Règne, dit-il, triomphe, et ſois en tout mon fils;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis:
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire;
Des préſens de Louis le moindre eſt ſon empire.
C'eſt peu d'être un héros, un conquérant, un roi;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenſer bien moins que pour t'inſtruire.
Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins:
Vole au ſein de Dieu même et remplis tes deſtins."

UN et l'autre à ces mots, dans un char de lumière,
s cieux en un moment traverſent la carrière.
ls on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
r d'un pôle à l'autre et diviſer les airs:
telle s'éleva cette nue embraſée,
i dérobant aux yeux le maître d'Eliſée,
un céleſte char, de flamme environné,
mporta loin des bords de ce globe étonné.

DANS le centre éclatant de ces orbes immenſes,
i n'ont pu nous cacher leur marche et leurs diſtances,
t cet aſtre du jour, par Dieu même allumé,
i tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
lui partent ſans fin des torrens de lumière;
lonne en ſe montrant la vie à la matière,

Et dispense les jours, les saisons et les ans;
A des mondes divers, autour de lui flottans.
Ces astres asservis à la loi qui les presse
S'attirent dans leur course (1) et s'évitent sans
Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours et loin dans cet espace,
Où la matière nage et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans
Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemi
Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux rél

C'EST-là que le héros suit son céleste guide,
C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent les corps et peuplent l'univers:
Là sont après la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.

UN juge incorruptible y rassemble à ses
Ces immortels esprits que son souffle a cré
C'est cet Etre infini qu'on sert et qu'on ignore;
Sous des noms différens le monde entier l'adore
Du haut de l'empirée il entend nos clameurs:
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

LA Mort auprès de lui, fille affreuse du T
De ce triste univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Bracl
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre (2) encore aveugles sectateurs;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'assiègent de glaçons les mers hyperborées;

de l'Amérique habitent les forêts,
invincible innombrables ſujets.
étonné, d'une vue inquiète,
e de Dieu cherche en vain ſon prophète.
, avec des yeux ſombres et pénitens,
nter en vain ſes vœux et ſes tourmens. (k)

ÉS à l'inſtant, ces morts dans le ſilence
en tremblant l'éternelle ſentence.
voit à la fois, entend et connaît tout,
d'œil les punit, d'un coup d'œil les abſout.
pprocha point vers le trône inviſible
à chaque inſtant ce jugement terrible,
prononce à tous ſes arrêts éternels,
prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.

E eſt, diſait Henri, s'interrogeant lui-même,
de Dieu ſur eux la juſtice ſuprême ?
es punit-il d'avoir fermé leurs yeux
s que lui-même il plaça ſi loin d'eux ?
l les juger tel qu'un injuſte maître,
les chrétiens, qu'ils n'avaient pu connaître ?
u nous a créés, Dieu nous veut ſauver tous
il nous inſtruit, par-tout il parle à nous ;
en tous les cœurs la loi de la nature,
amais la même, et ſeule toujours pure.
loi, ſans doute, il juge les païens,
r cœur fut juſte, ils ont été chrétiens.

s que du héros la raiſon confondue
r ce myſtère une indiſcrète vue,
du trône même une voix s'entendit ;
en ébranla, l'univers en frémit ;
s reſſemblaient à ceux de ce tonnerre,
mont Sinaï Dieu parlait à la terre.

Le chœur des immortels se tut pour l'écouter;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le compr
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.

Henri dans ce moment, d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauv
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bie
Sur cette terre horrible et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort et la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épou
Quels torrens de fumée ! et quels feux effro
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces cl
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes
O mon fils, vous voyez les portes de l'abyme
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouv
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers. (3

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et lou
Versant sur des lauriers les poisons de sa bou
Le jour blesse ses yeux, dans l'ombre étince
Triste amante des morts, elle hait les vi s.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'ad

La Faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus.
L'ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;
La tendre Hypocriſie, aux yeux pleins de douceur,
Le ciel eſt dans ſes yeux, l'enfer eſt dans ſon cœur;)
faux Zèle étalant ſes barbares maximes,
l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés
l'aſpect de Henri paraiſſent conſternés;
s ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame, à la vertu nourrie:
Quel mortel, diſaient-ils, par ce juſte conduit,
ient nous perſécuter dans l'éternelle nuit?

Le héros, au milieu de ces eſprits immondes,
S'avançait à pas lents ſous ces voûtes profondes.
Louis guidait ſes pas: Ciel! qu'eſt-ce que je voi?
L'aſſaſſin de Valois! ce monſtre devant moi!
Mon père! il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conſeil des Seize arma ſa main perfide;
ndis que dans Paris tous ces prêtres cruels
t de ſon portrait ſouiller les ſaints autels:
Que la ligue l'invoque et que Rome le loue, (4)
Ici dans les tourmens l'enfer les déſavoue.

Mon fils, reprit Louis, de plus ſévères lois
Pourſuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie:
Plus ils étaient puiſſans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés et ceux qu'ils ont permis,
La mort leur a ravi leurs grandeurs paſſagères,
Ce faſte, ces plaiſirs, ces flatteurs mercenaires,

De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire rs vices
Voyez comme à sa voix tremblent ces con ,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu ty
Fléaux du monde entier, que leur fureur
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuissans.

Henri voit près des rois leurs insolens ministres :
Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
Qui des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœu
Qui, livrés aux plaisirs et couchés sur les ,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours, filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez vous confondus,
Vous, mortels bienfesans, vous, amis des
Qui, par un seul moment de doute ou de fai
Avez séché le fruit de trente ans de sage
Le généreux Henri ne put cacher ses pleu
Ah! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d
La race des humains soit en foule engloutie, (5)
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour?
Heureux s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,

l'homme, hélas trop libre, avait daigné ravir
:' pouvoir malheureux de lui désobéir!

Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
ouffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
i que ce juste Dieu, créateur des humains,
plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains:
on, s'il est infini, c'est dans ses récompenses;
odigue de ses dons, il borne ses vengeances.
ır la terre on le peint l'exemple des tyrans;
ais ici c'est un père, il punit ses enfans;
adoucit les traits de sa main vengeresse;
ne sait point punir des momens de faiblesse,
es plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
ır des tourmens affreux, éternels comme lui. (6)

Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
ers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
: n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
enri voit ces beaux lieux, et soudain à leur vue
:nt couler dans son ame une joie inconnue;
:s soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
ı volupté tranquille y répand ses douceurs.
nour, en ces climats tout ressent ton empire:
: n'est point cet amour que la mollesse inspire,
est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
: pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
e lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
s désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
; goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur
es plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
ı règnent les bons rois qu'ont produit tous les âges;
ı sont les vrais héros, là vivent les vrais sages;

Là fur un trône d'or Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux fur l'empire des lis.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adverfaires,
Réunis dans ces lieux, n'y font plus que des frères.
Le fage Louis (7) douze, au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur fon trône avec lui fit affeoir la juftice;
Il pardonna fouvent, il régna fur les cœurs,
Et des yeux de fon peuple il effuya les pleurs.
D'Amboife (8) eft à fes pieds, ce miniftre fidelle
Qui feul aima la France et fut feul aimé d'elle;
Tendre ami de fon maître, et qui dans ce haut
Ne fouilla point fes mains de rapine et de fang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire!
De fes aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, fous un autre Louis.

Plus loin font ces guerriers, prodigues de leu
Qu'enflamma leur devoir et non pas leur furie,
La Trimouille, (9) Cliffon, Montmorency, de Foix,(
Guefclin, (11) le deftructeur et le vengeur des ro
Le vertueux Bayard, (12) et vous, brave Amazone (1
La honte des Anglais et le foutien du trône. (e)

Ces héros, dit Louis, que tu vois dans
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux:
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était
Mais enfans de l'Eglife ils ont chéri leur ;
Leur cœur fimple et docile aimait la vérité:
Leur culte était le mien; pourquoi l'as-tu quitté?

Comme il difait ces mots d'une voix gémiffante,
Le palais des deftins devant lui fe préfente:

Il fait marcher ſon fils vers ces ſacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ſes regards.

Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol inſenſible,
Fuit et revient ſans ceſſe à ce palais terrible;
Et de là ſur la terre il verſe à pleines mains
Et les biens et les maux deſtinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'hiſtoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos déſirs,
Et nos chagrins cruels et nos faibles plaiſirs.
On voit la Liberté, cette eſclave ſi fière,
Par d'inviſibles nœuds en ces lieux priſonnière.
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briſer,
Dieu ſait l'aſſujettir ſans la tyranniſer;
A ſes ſuprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que ſa chaîne à ſes yeux pour jamais eſt cachée;
Qu'en obéiſſant même elle agit par ſon choix,
Et ſouvent aux deſtins penſe donner des lois.

Mon cher fils, dit Louis, c'eſt de là que la grâce
ait ſentir aux humains ſa faveur efficace:
'eſt de ces lieux ſacrés qu'un jour ſon trait vainqueur
oit partir, doit brûler, doit embraſer ton cœur.
u ne peux différer, ni hâter ni connaître
'es momens précieux dont Dieu ſeul eſt le maître.
lais qu'ils ſont encor loin ces temps, ces heureux temps
ù Dieu doit te compter au rang de ſes enfans!
ue tu dois éprouver de faibleſſes honteuſes!
t que tu marcheras dans des routes trompeuſes!
etranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand roi
es jours infortunés qui l'éloignent de toi.

Mais dans ces vaſtes lieux quelle foule s'empreſſe?
Elle entre à tout moment et s'écoule ſans ceſſe.

Vous voyez, dit Louis, dans ce facré féjour
Les portraits des humains qui doivent naître un jour
Des fiècles à venir ces vivantes images
Raffemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Eternel à jamais font préfens.
Le Deftin marque ici l'inftant de leur naiffance,
L'abaiffement des uns, des autres la puiffance,
Les divers changemens attachés à leur fort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune et

APPROCHONS-NOUS, le ciel te permet de c
Les rois et les héros qui de toi doivent naît
Le premier qui paraît c'eft ton augufte fils;
Il foutiendra long-temps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni fon fils ni fon père.

HENRI dans ce mom nt voit fur des fleurs
Deux mortels orgueilleux auprès du trône :
Ils tiennent fous leurs pieds tout un peuple à la
Tous deux font revêtus de la pourpre r e;
Tous deux font entourés de gardes, de foldats;
Il les prend pour des rois.... Vous ne vous tr
Ils le font, dit Louis, fans en avoir le titre;
Du prince et de l'Etat l'un et l'autre eft l'arbitre.

RICHELIEU, Mazarin, miniftres immortels,
Jufqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir defpoti
Richelieu, grand, fublime, implacable
Mazarin, fouple, adroit et dangereux ami:
L'un (14) fuyant avec art et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités oppofant fon courage;

rinces de mon ſang ennemis déclarés ;
deux haïs du peuple et tous deux admirés ;
, par leurs efforts ou par leur induſtrie,
à leurs rois, cruels à la patrie.
moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſeins, (15)
lans le ſecond rang le premier des humains,
rt, c'eſt ſur tes pas que l'heureuſe abondance,
de tes travaux, vient enrichir la France ;
aiteur de ce peuple ardent à t'outrager, (16)
: rendant heureux tu ſauras t'en venger ;
lable à ce héros confident de Dieu même,
iourrit les hébreux pour prix de leur blaſphème.

EL ! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
ux pieds de ce roi, (17) qui les fait trembler tous !
honneurs ! quels reſpects ! jamais roi dans la France
outuma ſon peuple à tant d'obéiſſance.
vois comme vous par la gloire animé,
x obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
vois éprouvant des fortunes diverſes,
fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes ;
ingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
rable en ſa vie, et plus grand dans ſa mort.

ECLE heureux de Louis, ſiècle que la nature
es plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
toi qui dans la France amènes les beaux arts ;
oi tout l'avenir va porter ſes regards ;
uſes à jamais y fixent leur empire ;
ile eſt animée et le marbre reſpire.
s ſages (18) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
l'univers et liſent dans les cieux ;
la nuit obſcure apportant la lumière,
les profondeurs de la nature entière ?

L'Erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la Vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi, puiſſante harmonie,
Art charmant qui polis la Gréce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille et du cœur.
Français, vous ſavez vaincre et chanter vos conqu
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes
Un peuple de héros va naître en ces climats;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (19) paraître
Tour à tour la terreur et l'appui de ſon maître;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage et du moins ſon
Catinat (20) réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du guerrier et les vertus du ſage.
Vauban (21) ſur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'ai
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (22) fait trembler l'Empire et l'A

REGARDEZ dans Denain l'audacieux Villars, (
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars;
Arbitre de la paix, que la victoire amène,
Digne appui de ſon roi, digne rival d'Eugène.
Quel eſt ce jeune prince (24) en qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône....
Ciel! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'envir
La mort autour de lui vole ſans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y m

O mon fils! des Français vous voyez le plus
Les cieux le formeront de votre ſang auguſte.

Grand

'and Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
tte fleur paſſagère, ouvrage de vos mains ?
ślas ! que n'eût point fait cette ame vertueuſe ?
. France ſous ſon règne eût été trop heureuſe ;
eût entretenu l'abondance et la paix ;
on fils, il eût compté ſes jours par ſes bienfaits,
eût aimé ſon peuple. O jours remplis d'alarmes !
combien les Français vont répandre de larmes,
ıand ſous la même tombe ils verront réunis
l'époux et la femme, et la mère et le fils !

Un faible rejeton (25) ſort entre les ruines
: cet arbre fécond, coupé dans les racines.
:s enfans de Louis, deſcendus au tombeau,
ıt laiſſé dans la France un monarque au berceau,
: l'Etat ébranlé douce et frêle eſpérance.
toi, prudent Fleuri, veille ſur ſon enfance, (g)
ınduis ſes premiers pas, cultive ſous tes yeux
ı plus pur de mon ſang le dépôt précieux.
out ſouverain qu'il eſt, inſtruits-le à ſe connaître :
ı'il ſache qu'il eſt homme, en voyant qu'il eſt maître ;
ı'aimé de ſes ſujets ils ſoient chers à ſes yeux :
pprends-lui qu'il n'eſt roi, qu'il n'eſt né que pour eux.
rance, reprends ſous lui ta majeſté première,
:rce la triſte nuit qui couvrait ta lumière ;
ıe les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
: leurs utiles mains viennent te couronner.
Océan ſe demande, en ſes grottes profondes,
ı ſont tes pavillons qui flottaient ſur ſes ondes ?
ı Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ſes ports,
ı commerce t'appelle et t'ouvre ſes tréſors.
aintiens l'ordre et la paix ſans chercher la victoire.
l'arbitre des rois, c'eſt aſſez pour ta gloire ;

Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

Près de ce jeune roi s'avance avec ſplendeur
Un héros, (26) que de loin pourſuit la calomnie,
Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaiſirs et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du ſein des voluptés.
Par des reſſorts nouveaux ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée et tranquille.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un maître:
Il n'eſt pas roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains briſait la tête altière.
O mon père! quel eſt ce ſpectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, et tout a ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne à nos genoux vient deman[illegible] des rois:
C'eſt un de nos neveux qui leur donne [illegible] lois.
Philippe..... A cet objet Henri de[illegible]
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de [illegible]
Modérez, dit Louis, ce premier mouv[illegible]t;
Craignez encor, craignez ce grand évén[illegible]
Oui, du ſein de Paris Madrid reçoit un [illegible]:
Cet honneur à tous deux eſt dangereux peut[illegible]

O Rois nés de mon ſang! ô Philippe! ô mes [illegible]
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être [illegible]
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux polit[illegible],
Allumer les flambeaux des diſcordes publiq[illegible]

IL dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus:
Du temple des destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'AURORE cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du soleil:
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres:
Les songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le prince en s'éveillant sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiraient le respect et la crainte;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.
Ainsi quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,
Les hébreux, à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

Fin du septième Chant.

NOTES

DU CHANT SEPTIEME.

(1) QUE l'on admette ou non l'attraction de M. *Newton*; toujours demeure-t-il certain que les globes célestes, s'approchant et s'éloignant tour-à-tour, paraissent s'attirer et s'éviter.

(2) En Perse les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par *Zoroastre*, et qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil, comme à une image du Créateur.

(3) Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainsi qu'il l'était dans la théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le soleil; on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

(4) Le parricide *Jacques Clément* fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre de *Henri III.* On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'eucharistie. Le cardinal de *Retz* rapporte que le jour des barricades, sous la minorité de *Louis XIV*, il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots: SAINT JACQUES CLEMENT.

(5) On compte plus de 950 millions d'hommes sur la terre; le nombre des catholiques va à 50 millions: si la vingtième partie est celle des élus, c'est beaucoup; donc il y a actuellement sur terre 947 millions 500 mille hommes destinés aux peines éternelles de l'enfer. Et comme le genre-humain se répare environ tous les vingt ans, mettez, l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés. il se trouve qu'à ne compter que 6000 ans, depuis la création il y a déjà 300 fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple juif ayant été cent fois moins nombreux que le peuple catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieusement; ce calcul méritait bien les larmes de *Henri IV.*

(6) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expressément dans *Virgile.*

(7) *Louis XII* est le seul roi qui ait eu le surnom de père du peuple.

(8) Sur ces entrefaites mourut *George d'Amboise*, qui justement aimé de la France et de son maître, parce qu'il aimait tous deux également. (*Mézeray*, *grande histoire.*)

(9) Parmi plusieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue *Guy de la Trimouille*, surnommé *le vaillant*, qui portait l'oriflamme, et qui refusa l'épée de connétable *Charles VI.*

Clisson, (le connétable de) sous *Charles VI.*

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette maison.

(10) *Gaston de Foix*, duc de Nemours, neveu de *Louis XII*, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée. Dans quelques éditions on lisait *Dunois.*

(11) *Guesclin*, (le connétable du *Guesclin.*) Il sauva la France sous *Charles V*, conquit la Castille, mit *Henri de Transtamare* sur le trône de *Pierre le cruel*, et fut connétable de France et de Castille.

(12) *Bayard*, (*Pierre du Terrail*, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche.) Il arma *François I* chevalier

à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(13) *Jeanne d'Arc*, connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, servante d'hôtellerie, née au village de Domremi-sur-Meuse, qui, se trouvant une force de corps et une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de *Dunois* pour rétablir les affaires de *Charles VII.* Elle fut prise dans une sortie à Compiègne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans; c'est *Monstrelet*, auteur contemporain, qui parle.

" Et l'an 1428 vint devers le roi *Charles* de France à
„ Chinon où il se tenait, une pucelle, jeune fille âgée de
„ vingt ans, nommée *Jeanne*, laquelle était vêtue et habillée
„ en guise d'homme, et était des parties entre Bourgogne
„ et Lorraine d'une ville nommée Droimi, à présent Domremi,
„ assez près de Vaucouleur; laquelle pucelle *Jeanne* fut grand
„ espace de temps chambrière en une hôtellerie, et était
„ hardie de chevaucher chevaux, les mener boire, et faire
„ telles autres apertises et habiletés que jeunes filles n'ont
„ point accoutumé de faire; et fut mise à voye, et envoyée
„ devers le roi, par un chevalier nommé messire *Roger de*
„ *Baudrencourt*, capitaine, de par le roi, de Vaucouleur, etc.

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle; il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poëte oit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. *Mézeray* dit tout bonnement que *St Michel*, *le prince de la milice céleste*, apparut à cette fille, etc. Quoi qu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la fesant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher, que son courage et leurs défaites.

(14) Le cardinal *Mazarin* fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la reine régente qu'il gouvernait; mais le cardinal de *Richelieu* se maintint toujours, malgré ses ennemis, et même malgré le roi qui était dégoûté de lui.

(15) Les opinions sur *Colbert* sont si opposées entr'elles, ses admirateurs l'ont placé si haut, ses détracteurs l'ont ensuite tant rabaissé, qu'il n'existe peut-être pas un seul livre où il soit mis à sa véritable place.

Pour juger un miniſtre, il faut examiner ſes lois et ſes opérations, les rapprocher des circonſtances, de l'hiſtoire de ſon temps, et ſur-tout des lumières de ſes contemporains. Si un homme d'Etat a montré de l'humanité et de la juſtice; ſi, quoique gêné par les circonſtances et par les événemens, il a eu le bonheur du peuple pour premier objet; s'il a prouvé qu'il avait les mêmes lumières que les hommes éclairés de ſon ſiècle, on doit reſpecter ſa mémoire, et lui pardonnner de n'avoir été ni ſupérieur aux événemens, ni au-deſſus de ſes contemporains.

Colbert, fils d'un marchand, d'abord commis d'un négociant, puis clerc de notaire, devint intendant du cardinal *Mazarin*. *Fouquet* avait été ſurintendant dans les dernières années de la vie du cardinal; ſon adminiſtration était également onéreuſe et corrompue.

Des traitans inventaient de nouveaux offices, de nouveaux droits ſur les conſommations, réveillaient d'anciennes prétentions domaniales, inventaient des priviléges excluſifs, des lettres de maîtriſe, feſaient revivre des arrérages d'impôts. *Fouquet* agréait ces projets, et en vendait le produit aux inventeurs moyennant une ſomme payée comptant. Le gouvernement, alors très-faible, protégeait peu ces traitans; mais comme ils ne donnaient qu'une petite partie de la valeur de ce qu'on leur accordait, ils gagnaient encore beaucoup. Des parts dans les profits, ou une ſomme d'argent, décidaient de la préférence que le premier miniſtre et le ſurintendant accordaient aux feſeurs de projets. Ces emplois ſubalternes, et les détails de cette corruption, furent la première école de *Colbert*. Le cardinal le recommanda en mourant au roi, comme un homme qui lui ſerait utile.

Le premier ſoin de *Colbert* fut de chercher à perdre *Fouquet*. Il lui était aiſé de montrer à *Louis XIV* que ce miniſtre n'était qu'un homme vain, uniquement occupé de ſoutenir ſes profuſions par des moyens ruineux, et ne ſachant qu'emprunter. Mais ce n'était pas ſa diſgrace, c'était ſa perte que ſes ennemis voulaient, parce que *Fouquet*, diſgracié, eût pu éclairer le roi ſur la conduite paſſée de *Colbert* et des autres miniſtres.

Cependant *Fouquet* était procureur-général, et ne pouvait être jugé que par le parlement. Ce droit n'eſt, à la vérité, que le droit commun de tout citoyen; mais il eſt bien moins facile de le violer contre un procureur-général. On perſuade à *Fouquet* de vendre ſa charge et d'en faire porter le prix au

trésor royal. La voix publique accusa *Colbert* de cette perfidie. On peignit ensuite *Fouquet* à *Louis XIV* comme un homme dangereux, qui avait fait fortifier Belle-isle, qui avait des trésors, des troupes et des partisans. *Louis* le crut. L'indiscrétion de *Fouquet*, qui avait voulu acheter mademoiselle de *la Vallière* dans le temps même où elle résistait au roi, lui rendait le surintendant odieux.

La perte de *Fouquet* fut donc résolue ; et l'on employa, pour l'arrêter, une dissimulation qu'on aurait à peine pardonnée à *Henri III*, s'il eût voulu faire arrêter le duc de *Guise* ; tant on avait trompé *Louis XIV* sur la prétendue puissance du malheureux surintendant. Il fut jugé par des commissaires ; *Séguier*, son ennemi déclaré, fut un de ses juges, ainsi que *Pussort*, allié de *Colbert*. *Le Tellier* le persécutait avec violence. On disait alors : *Le Tellier a plus d'envie que Fouquet soit pendu, mais Colbert a plus peur qu'il ne le soit pas.* La commission ne prononça qu'un bannissement perpétuel ; ceux des juges qui par leur fermeté empêchèrent les autres d'aller plus loin furent disgraciés ; et on obtint du roi que *Fouquet*, qui aurait pu du fond de sa retraite démasquer ses ennemis, serait mis dans une prison perpétuelle. C'est sous ces auspices que *Colbert* parvint au ministère.

Ses premières opérations furent la remise des arrérages des tailles. Le trésor ne sacrifiait par cet arrangement que ce qu'il ne pouvait espérer de recouvrer. A la vérité, on joignit à cette remise une diminution de tailles ; mais elle fut bientôt remplacée, et au-delà, sous une autre forme.

On retrancha le quatrième des rentes ; c'est-à-dire, qu'on fit banqueroute d'un quart de ce que le roi devait aux rentiers.

Depuis cette époque, on compta les années de l'administration de *Colbert* par des impôts et par des emprunts. Il est vrai que l'on prétend qu'il s'opposa aux emprunts ; que même le premier président ayant proposé à *Louis XIV* un emprunt au lieu d'un impôt qu'il voulait établir, et le roi l'ayant accepté, *Colbert* dit au premier président : *Vous venez d'ouvrir une plaie que vos petits-fils ne verront pas refermer.* Si ce trait est vrai, *Colbert* avait bien vu ; mais il n'en est pas plus excusable, à moins qu'on n'établisse comme un principe de morale, qu'il est permis à un ministre de faire le mal, lorsque ce mal lui est nécessaire pour conserver sa place.

Quant aux impôts, la forme la plus onéreuse au peuple fut constamment préférée. Le code des aides, celui des gabelles

que *Colbert* publia, font un monument d'abſ
tyrannie; il eſt impoſſible de porter plus loin le
hommes; il eſt impoſſible que le miniſtre qui a
eût conſervé quelques ſentimens d'humanité ou
dans ſes réglemens ſur les manufactures, on érig
qui n'était que l'avis des fabricans habiles ſur la
fabriquer, et on ſoumit à des peines corporelles e
les ouvriers qui ne ſe conformeraient pas à c
Enfin *Colbert* n'ayant plus d'expédiens, imagi
une opération ſur les petites monnaies, et de
des droits les denrées qui ſervent à la ſubſiſtan
peuple de Paris. Il mourut; et ſon enterrement
par la populace que ces dernières opérations avai
et qui voulait déchirer ſon corps.

Tel fut *Colbert*; et nous n'avons rien dit qui ne
ou par l'hiſtoire, ou par la ſuite même de ſes loi
donc cet homme eut-il une ſi grande réputation
M. de *Voltaire*, l'ami de l'humanité, l'a-t-il appe
des humains? c'eſt ce qui nous reſte à expliquer.

Colbert établit de la régularité dans la recette d
de l'ordre dans les dépenſes. Cet ordre n'était pa
mie, les citoyens étaient toujours vexés; mais l
étaient moins arbitraires. Les grands, les proprié
étaient ménagés, le peuple ſouffrait ſeul, et ſes
par une adminiſtration vigilante et rigoureuſe,
entendus au milieu des fêtes de la cour.

La France, depuis les malheurs de *François*
paix des Pyrénées, avait été dans un état de t
déſaſtre; ſes frontières menacées et envahies, le
religion, les guerres des grands contre *Richelieu*
la puiſſance des ſeigneurs dans les provinces; tout
s'oppoſaient également à l'induſtrie du cultivateu
de l'artiſan. Perſonne n'oſait et même ne p
d'avances, ni pour la culture, ni pour des en
manufactures. Le commerce extérieur n'avait p
le commerce intérieur était languiſſant. On c
reſpirer après la paix des Pyrénées; les frontières
ſureté, la paix régnait dans l'intérieur des provi

L'autorité du roi ne ſouffrait plus de partage,
tions particulières ceſſèrent d'être à craindre. Pl
avait été épuiſée, plus ſes progrès durent être

il était naturel qu'on attribuât à *Colbert* ce qui était l'ouvrage des circonſtances.

Colbert parut avoir encouragé le commerce et les manufactures, parce qu'il fit beaucoup de lois ſur ces objets, et qu'on ...ſait dans le préambule qu'elles avaient pour objet de favoriſer commerce et les manufactures.

La France n'avait jamais eu de marine; elle en eut une ...s *Colbert*, non que ce miniſtre eût des connaiſſances dans ... marine; mais il dépenſa beaucoup, et il eût le bonheur de trouver des officiers de mer habiles, audacieux et entreprenans.

Pluſieurs français tentèrent des établiſſemens dans les deux Indes; et tantôt en les encourageant, tantôt en profitant de leur ruine, *Colbert* parvint à établir quelques colonies, qui bien que faibles et mal adminiſtrées, paraiſſaient aux yeux des Français, alors peu inſtruits, avoir augmenté leur puiſſance et leurs richeſſes.

Enfin *Colbert*, en favoriſant les beaux arts, en protégeant les gens de lettres, ſe fit des partiſans qui célébrèrent ſes louanges. La perſécution qu'il ſuſcita contre *St Evremond*, l'excluſion des grâces de la cour, par laquelle *La Fontaine* fut puni de ſon attachement pour *Fouquet*, la dureté de *Colbert* envers *Charles Perrault*, ſon injuſtice à l'égard de *Charles Patin*, annonçaient une ame étroite et dure, peu ſenſible aux arts, et ſeulement frappée de la vanité de les protéger: mais à peine ces petiteſſes furent-elles remarquées; l'académie des ſciences établie, de grands voyages utiles aux ſciences, entrepris aux frais du roi, l'obſervatoire conſtruit, ſubjuguèrent les eſprits.

Colbert mourut, et ſes ſucceſſeurs le firent regretter. Ils n'eurent pas d'autres principes d'adminiſtration; ils augmentèrent les impôts, et parurent moins occupés encore du bonheur du peuple. Les manufactures, le commerce, furent auſſi mal adminiſtrés et moins encouragés. La marine tomba; la première guerre qui ſuivit ſa mort fut mêlée de revers, et la ſeconde fut malheureuſe.

Enfin, plus *Louvois* était haï, plus *Colbert*, ſon rival, gagnait dans l'opinion; ſa conduite envers *Fouquet* fut preſque oubliée; on lui pardonna une fortune immenſe et le faſte de ſa maiſon de Sceaux, en les comparant à la fortune ſcandaleuſe d'*Emeri*, aux prodigalités de *Fouquet*, et aux richeſſes des traitans de la guerre de la ſucceſſion.

A la mort de *Louis XIV* la réputation de *Colbert* encore; les principes de l'adminiftration des fina commerce et des manufactures étaient inconnus; et commença en France à s'occuper de ces objets, c adopter fur ces matières l'opinion de *Colbert.*

On fe plaignait de n'avoir plus de marine, et fe marine avait été floriffante.

On regrettait la magnificence de la cour de *L* On fentait les maux qu'avait caufés la rigueur exer les proteftans, et l'on croyait que *Colbert* les avait on était dégoûté de la guerre, et *Colbert* paffait p oppofé à la guerre.

Les dépenfes exceffives qu'il fefait pendant la pa fatisfaire le goût de *Louis XIV*, paraiffaient des m faire fleurir dans l'Etat les arts de luxe, d'an manufactures, de rendre les étrangers tributaires induftrie.

Ce n'était pas après les opérations de *Law*, et le exceffif des monnaies, qu'on pouvait reprocher ... retranchemens des rentes et une faible augmentatio valeur du marc d'argent.

M. de *Voltaire* trouva donc la réputation de *Colbert* et il fuivit l'opinion de fon fiècle: on ne peut lui un reproche. Ce qui dans un homme occupé d'études p ferait une preuve d'ignorance, ou d'un penchant fec des principes oppreffeurs, n'eft qu'une erreur très-pard dans un écrivain qui a cru pouvoir s'en rapporter à l des hommes les plus éclairés de l'époque où il écri lorfque c'eft l'amour des arts, de la paix et de la t qui a infpiré cette erreur, il y aurait de l'injuftice à la pardonner. Depuis ce temps la fcience de l'admini a fait des progrès, ou plutôt elle a été créée du m France, et *Colbert* a été traité avec d'autant plus de que l'enthoufiafme avait été plus vif.

On aurait tort fans doute de lui reprocher d'avoi ce que perfonne ne favait de fon temps. On doit le application au travail, fon exactitude; mais ni fa c envers *Fouquet*, ni les moyens ruineux qu'il emplo foutenir aux dépens du peuple le fafte de la cour, ni l de fes réglemens pour les manufactures, ni la barb code des aides et des gabelles, ni fes opérations monétaires, ni les retranchemens des rentes, ne être excufés.

On peut le regarder comme un homme habile, mais non mme un homme de génie; ce nom ne convient en politique 'à ceux qui s'élèvent au-deſſus des opinions et des idées ine des hommes éclairés de leur ſiècle. On peut moins re le regarder comme un homme vertueux; car ce nom ft dû qu'au miniſtre qui n'a jamais ſacrifié ni la nation cour, ni la juſtice à ſes intérêts. (*Note des éditeurs*)

16) Le peuple, ce monſtre féroce et aveugle, déteſtait grand *Colbert*, au point qu'il voulut déterrer ſon corps; is la voix des gens ſenſés, qui prévaut à la longue, a u ſa mémoire à jamais chère et reſpectable.

17) *Louis XIV.*

18) L'académie des ſciences, dont les mémoires ſont més dans toute l'Europe.

On liſait dans l'édition de 1723:

Ici de mille eſprits les efforts curieux
Meſurent l'univers et liſent dans les cieux.
Deſcartes, répandant ſa lumière féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde.

es vers ſe retrouvent dans l'édition de Londres. Ce fut : ce voyage en Angleterre que M. de *Voltaire* connut et ota le ſyſtème de *Newton*, dans un temps où très-peu de hématiciens l'avaient étudié, où les géomètres les plus tres du continent l'attaquaient encore, où le ſage *Fon-le* reprochait à ce ſyſtème de ramener les qualités occultes *Deſcartes avait bannies de la phyſique.*

9) *Louis de Bourbon*, appelé communément *le grand Condé*, *Henri* vicomte de Turenne, ont été regardés comme les grands capitaines de leur temps; tous deux ont remporté andes victoires et acquis de la gloire même dans leurs -.es. Le génie du prince de *Condé* ſemblait, à ce qu'on plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de *rnne* pour toute une campagne. Au moins eſt-il certain M. de *Turenne* remporta des avantages ſur le grand *Condé* :n, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des es; cependant on n'oſe point décider quel était le plus d-homme.

0) Le maréchal de *Catinat*, né en 1637. Il gagna les illes de Staffarde et de la Marſaille, et obéit enſuite ſans murer au maréchal de *Villeroi*, qui lui envoyait des

ordres ſans le conſulter. Il quitta le comman
peine, ne ſe plaignit jamais de perſonne, ne d
au roi, mourut en philoſophe dans une peti
campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmen
ſon bien, et n'ayant jamais démenti un moment
de modération.

(21) Le maréchal de *Vauban*, né en 1633,
ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier,
velle manière, trois cents places anciennes,
trente-trois; il a conduit cinquante-trois ſiéges,
à cent quarante actions; il a laiſſé douze volum
pleins de projets pour le bien de l'Etat, do
encore été exécuté. Il était de l'académie des ſ
a fait plus d'honneur que perſonne, en ſeſ
mathématiques à l'avantage de ſa patrie.

(22) *François-Henri de Montmorency*, qui pri
Luxembourg, maréchal de France, duc et pa
bataille de Caſſel, ſous les ordres de *Monſie*
Louis XIV, et remporta en chef les fameuſe
Mons, de Fleurus, de Steinkerque, de Nerw
des provinces au roi. Il fut mis à la baſtille,
dégoûts des miniſtres.

Au lieu du ſecond vers, on liſait dans quelq

Luxembourg de ſon nom remplit tout

(23) On s'était propoſé de ne parler dans ce
homme vivant; on ne s'eſt écarté de cette règl
du maréchal duc de *Villars*.

Il a gagné la bataille de Fredelingue et cel
Hochſtet. Il eſt à remarquer qu'il occupa dan
le même terrain où ſe poſta depuis le duc de
lorſqu'il remporta contre d'autres généraux
victoire du ſecond Hochſtedt, ſi fatale à Fr
le maréchal de *Villars* ayant repris le
armées, donna la fameuſe bataille de
plaquet, dans laquelle on tua vingt mille
et qui ne fut perdue que quand le mar

Enfin en 1712, lorſque les ennemis menaç
à Paris, et qu'on délibérait ſi *Louis XIV* quitter
le maréchal de *Villars* battit le prince *Eugèn*
s'empara du dépôt de l'armée ennemie à M
lever le ſiége de Landrecie, prit Douay, Queſn
etc. à diſcrétion, et fit enſuite la paix à R
roi, avec le même prince *Eugène*, plén
l'empereur.

prétend que ce beau vers
Difputant le tonnerre à l'aigle des Céfars,
ıve dans les œuvres de l'abbé *Cotin*.

Feu M. le duc de *Bourgogne*.

Ce poëme fut composé dans l'enfance de *Louis XV*.

Vrai portrait de *Philippe* duc d'Orléans, régent du
ne.

Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France
branche d'Espagne femblaient défunies.

Fin des Notes du Chant feptième.

VARIANTES

DU CHANT SEPTIEME.

Tout le commencement de ce chant eft en-
ıent différent dans les premières éditions.

oiles de la nuit s'étendaient dans les airs;
lence profond régnait dans l'univers.
, prêt d'affronter de nouvelles alarmes,
mi dans fon camp, repofait fur fes armes.
éros, defcendu de la voûte des cieux,
tre de Dieu même, apparut à fes yeux:
t ce faint guerrier, qui, loin du bord celtique,
vaincre et mourir fur les fables d'Afrique;
néreux Louis, le père des Bourbons,
Dieu prodigua fes plus auguftes dons.
tête éclatait un brillant diadème;
out du nouveau prince il le pofa lui-même:
ez-le, dit-il, de la main de Louis.
tez-moi pour père, et devenez mon fils.
rtu, qui toujours vous guida fur ma trace,
mps qui nous fépare a rapproché l'efpace;
onnais mon fang que Dieu vous a tranfmis;
l'efpoir de ma race en vous feul eft remis.
ce fceptre, mon fils, ne doit point vous fuffire;
ez ma fageffe ainfi que mon empire.

C'eft peu qu'un vain éclat, qui paffe et qui s'en
Que le trouble accompagne et que la mort détru
Tous ces honeurs mondains ne font qu'un bien ftér
Des humaines vertus récompenfe fragile.
D'un bien plus précieux ofez être jaloux :
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vou
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu gueri
Comme fous fon appui, marcher à fa lumière :
Mais qu'ils font encor loin ces temps, ces heureux t
Où Dieu doit vous compter au rang de fes enfans !
Que vous éprouverez de faibleffes honteufes !
Et que vous marcherez dans des routes tr
Ofez fuivre mes pas par de nouveaux ch
Et venez de la France apprendre les
Henri crut à ces mots, dans un char de lumiè
Des cieux en un moment pénétrer la carrière ;
Comme on voit dans la nuit la foudre et les é
Courir d'un pôle à l'autre, et divifer les air

Parmi ces tourbillons, que d'une main fécon
Difpofa l'Eternel au premier jour du monde,
Eft un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat fe dérobe à nos profanes yeux ;
C'eft là que le Très-haut forme à fa reffemblance
Ces efprits immortels, enfans de fon effence,
Qui, foudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, et peuplent l'univers.
Là font après la mort nos ames replongées.
De leurs prifons groffières à jamais dé ;
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en
D'une courfe rapide elles volent foudain :
Comme on voit dans les bois les feuilles incert
Avec un bruit confus tomber du haut des ch
Lorfque les aquilons, meffagers des hiv .
Ramènent la froidure et fifflent dans les .
Ainfi la mort entraîne en ces lieux redou
Des mortels paffagers les troupes innombr

(*b*) Il y a dans l'édition de 1727, après ce

Leurs tourmens et leurs vœux, leur foi, leur i
Comme fans châtiment reftent fans récompe

Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
l ne les juge point, tel qu'un injuste maître,
r les chrétiennes lois qu'ils n'ont point pu connaître,
...r le zèle emporté de leurs saintes fureurs,
ais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
nature ici-bas, sa fille et notre mère,
us instruit en son nom, nous guide, nous éclaire;
l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
dans nos premiers ans nous enseigne à rougir;
is pure en notre enfance, et par l'âge altérée,
le pleure ses fils dont elle est ignorée:
le pleure; et ses cris, que nous n'entendons pas,
élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

dans l'édition de 1723, après ce vers:

s mortels passagers les troupes innombrables,
lisait:

juge incorruptible, avec d'égales lois,
ramasse à ses pieds les peuples et les rois.
out frémit devant lui; les morts dans le silence
tendent en tremblant l'éternelle sentence;
qui dans un moment voit, entend, connaît tout,
un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout;
ses ministres saints la troupe inexorable
pare incessamment l'innocent du coupable,
nne aux uns des plaisirs, aux autres des tourmens,
s vertus et du crime éternels monumens.
Mais d'où partent, grand Dieu, ces cris épouvantables?

(c) Au lieu de ce vers et des onze suivans, voici qu'on lit dans l'édition de 1723:

abord de tous côtés s'offrent sur leur passage
désespoir, la mort, la fureur, le carnage,
ces vices affreux, suivis par les douleurs,
rmés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs;
Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
d'abord en rampant se cache et s'humilie,
s tout à coup levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpens et porte le trépas.

L'Avarice au teint pâle, et la Haine et l'Envie,
Le Mensonge, et sur-tout sa sœur l'Hypocrisie,
Qui, les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage et son venin.
Le faux zèle étalant etc.

(*d*) Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs?

Au lieu de ce vers et des sept qui le suivent, en voici huit autres que l'on lit dans l'édition 1723;

Le sujet révolté, le lâche adulateur,
Le juge corrompu, l'infâme délateur,
Ceux même qui, nourris au sein de la mollesse,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse,
Ceux qui, livrés sans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Tous enfin, de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes.
Le généreux Henri etc.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers sont tournés:

Il est, il est aussi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse etc.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention et avec quelle sévérité l'auteur a revu son ouvrage; c'est ainsi que doit en user quiconque travaille pour la postérité.

(*e*) Dans l'édition de 1723 on lit ces vers, que l'auteur a supprimés dans les autres éditions; les voici donc:

Antoine de Navarre, avec des yeux surpris,
Voit Henri qui s'avance, et reconnaît son fils:
Le héros attendri tombe aux pieds de son père;

Trois

Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère,
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
Et ses premiers travaux, et ses derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à sa voix.
Les Martels, les Pepins l'écoutaient en silence,
Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le saint guerrier, poursuivant ses desseins,
Suivez mes pas, dit-il, au temple des destins;
Avançons; il est temps de vous faire connaître
Les rois et les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déjà vous voyez les remparts,
Et ses portes d'airain etc.

(*f*) M. de *Voltaire* avait changé ainsi les deux vers sur M. de *Vauban :*

Ce héros dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.

Mais dans les dernières éditions, ils les a rétablis tels qu'ils étaient dans la première; ils rappellent ces vers d'Athalie:

Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit du faible rempart de nos portes d'airain.

(*g*) Au lieu de ce vers, et des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723:

De l'empire français douce et frêle espérance;
O vous, qui gouvernez les jours de son enfance,
Vous, Villeroi, Fleury, conservez sous nos yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux;
Conduisez par la main son enfance docile;
Le sentier des vertus à cet âge est facile;
Age heureux, où son cœur, exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression;
Où d'une cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire;

Age heureux, où lui-même, ignorant son pouvoir,
Vit tranquille et soumis aux règles du devoir.
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître,
Qu'il songe qu'il est homme en voyant qu'il est maître;
Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux;
Qu'il aime à pardonner; qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense;
Qu'il ne permette pas qu'un ministre insolent
Change son règne aimable en un joug accablant:
Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue;
Que de l'amitié même il chérisse les lois,
Bien pur, présent du ciel et peu connu des rois;
Et que, digne en effet de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, Henri quatre et moi-même.

(*b*) Il y a dans l'édition de 1727:

Malheureux toutefois dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du ciel un trop vaste génie.

Et dans celle de 1723, imprimée l'année même de la mort du régent, il n'y avait que ces quatre vers:

Près de ce jeune roi, regardez ce héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux;
Il unit les talens d'un sujet et d'un maître;
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Fin des Variantes du Chant septième.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le grand.

DES états dans Paris la confuse assemblée (a)
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri les ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'il voulaient faire un roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

CE (1) lieutenant sans chef, ce roi sans diadème,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains, (2) les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, (3) et Saint-Paul et Brissac:
Ils viennent; la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang et leurs blessures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger.
Tous le fer dans les mains jurent de le venger.

Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers et menaçant les cieux,
Ivre du fol eſpoir de détrôner les dieux.

La Diſcorde à l'inſtant entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vue:
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir;
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier ſe lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances eſpagnoles:
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-temps et différé toujours:
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France...
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos rois la mort a conſacrés.

Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du ſoleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joie;
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoie:
C'était le jeune Egmont, (4) ce guerrier obſtiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie;
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut ſur l'échafaud, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands, opprimés par leurs rois.
Le fils, courtiſan lâche et guerrier téméraire,
Baiſa long-temps la main qui fit périr ſon père,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle et ſecourut Paris.

Philippe l'envoyait ſur les bords de la Seine,
Comme un dieu tutélaire au ſecours de Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Rapporter à ſon tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'Etat! (b)
Près des bords de (5) l'Iton et des rives de l'Eure
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature: (c)
La guerre avait long-temps reſpecté les tréſors
Dont Flore et les zéphyrs embelliſſaient ces bords.
Au milieu des horreurs des diſcordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles:
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils ſemblaient des ſoldats braver l'avidité,
Et ſous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux;
La déſolation par-tout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les bergers pleins d'effroi dans les bois ſe cachèrent;
Et leurs triſtes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfans, gémiſſans dans leurs bras.

HABITANS malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'eſt pour donner la paix:
Peuples, ſa main ſur vous répandra ſes bienfaits:
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui ſont chers, il court dans tous les rangs
Sur un courſier fougueux plus léger que les vents,

Qui fier de fon fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et refpire la guerre.

On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de fa gloire et ceints de fes lauriers.
D'Aumont, (6) qui fous cinq rois avait porté les armes; (d)
Biron, (7) dont le feul nom répandait les alarmes;
Et fon fils, (8) jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis...... mais alors il était vertueux. (9)
Sully, (10) Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la ligue détefte et que la ligue eftime:
Turenne, (11) qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puiffance et le nom;
Puiffance malheureufe et trop mal confervée,
Et par Armand (e) détruite auffitôt qu'élevée. (12)

Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier fourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant fa tête altière,
Paraît s'énorgueillir de fa tige étrangère.
Son cafque étincelait des feux les plus brillans
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et précieux, dont fa fière maîtreffe
Honora fon courage ou plutôt fa tendreffe.
Ambitieux Effex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine et le foutien des rois.
Plus loin font la Trimouille, (13) et Clermont et Feuquières,
Le malheureux de Nesle et l'heureux Lefdiguières; (14)
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le fignal,
Et rangés près du roi lifaient fur fon vifage,
D'un triomphe certain l'efpoir et le préfage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans fon cœur étonné cherche en vain fa vertu;

Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crut point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame en effet ait des pressentimens,
Avant-coureurs certains des grands événemens;
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse.
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont: une noble fureur
Eclate dans ses yeux et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire:
Hélas, il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence;
« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi, (15)
» Voilà nos ennemis, marchez et suivez-moi;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur».
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,

Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (16) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
On se mêle, on combat, l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang:
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglans, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance et se fait un chemin.
Le grand Mornay (17) le suit, toujours calme et serein
Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie: (f)
Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou

Ou tel que du vrai Dieu les miniftres terribles,
Ces puiffances des cieux, ces êtres impaffibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deftin;
Aux chefs des légions il les porte foudain;
L'officier les reçoit; fa troupe impatiente
Règle au fon de fa voix fa rage obéiffante.

On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un efprit feul préfide à ces vaftes refforts.
Mornay revole au prince, il le fuit, il l'efcorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à fes ftoïques mains
De fe fouiller du fang des malheureux humains.
De fon roi feulement fon ame eft occupée:
Pour fa défenfe feule il a tiré l'épée;
Et fon rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort et ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée
Repouffait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle
Reprend malgré fon âge une force nouvelle.
Un feul guerrier s'oppofe à fes coups menaçans:
C'eft un jeune héros à la fleur de fes ans, (g)
Qui, dans cette journée illuftre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des Amours, il fortait de leurs bras;

Honteux de n'être encore fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse en accusant le ciel,
En détestant la ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit en pleurant, d'un casque précieux,
Ce front si plein de grâce et si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans;
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues:
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs et volent sur les vents,
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent,
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut, le démon la guerre,
La mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés:
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats;

Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle;
Leur ſang qui rejaillit rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur caſque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups et repouſſe la mort.
Chacun d'eux étonné de tant de réſiſtance
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière;
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.
D'Ailly voit ſon viſage; ô déſeſpoir! ô cris!
Il le voit, il l'embraſſe, hélas! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.

LA, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix feſait redire aux échos attendris
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords;
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue;
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue:
Eſt-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus;

Elle r'ouvre les yeux, sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

PERE, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

MAIS qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés?
Quel héros ou quel dieu les a tous renversés?
C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
Vous, fuir! vous, compagnons de Mayenne et de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome et l'Eglise!
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu.

AUSSITOT secouru de Beauvau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière;
Percé de coups lui-même il est près de périr......
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir.

Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle. (*b*)

Le généreux Bourbon fut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant et son vol plus rapide.

Biron, (18) qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort ;
Il rappelle à sa voix les restes de sa vie ;
Sous les coups de Bourbon tout s'écarte, tout plie ;
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; songe du moins à lui rester fidelle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle,
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ces sons trop connus d'Aumale est excité ;
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le héros, sur lui seul il s'élance ;
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,

Fiers esclaves de l'homme et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage,
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent :
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage ?

O vous, Manes sanglans du plus vaillant des rois,
Eclairez mon esprit et parlez par ma voix !
Il voit voler vers lui sa noblesse fidelle ;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux. (*i*)

Long-temps cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage :
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire ;
Combattons, c'est à nous de fixer la victoire.
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air.
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre ;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause et combattent pour lui,

Que la nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
Le roi qu'il a blessé voit son péril sans trouble; (19)
Ainsi que le danger son audace redouble:
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite:
D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords. (k)
Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'ÉTONNEMENT, l'esprit de trouble et de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée:
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent.

LES uns sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux et demandent des fers.
D'autres d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.

Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.

MAYENNE en ce tumulte incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille et maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accuſait les Flamands, la fortune et les cieux.
Tout eſt perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon chef, une fureur ſi vaine;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte et ſon malheur:
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris;
De la ligue en marchant ramaſſez les débris;
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un maure a ſu dompter,
Qui, docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et paraît menacer même en obéiſſant.

MAYENNE cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher ſa honte.

HENRI victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs ſans défenſe implorant ſes bontés, (l)
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent:
Les manes des Bourbons dans les airs deſcendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,

Vint voir comme il ſaurait uſer de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter ſa gloire.
Ses ſoldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant, conduits en ſa préſence,
Attendaient leur arrêt dans un profond ſilence.
Le mortel déſeſpoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna ſur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace.
Soyez libres, dit il; vous pouvez déſormais
Reſter mes ennemis ou vivre mes ſujets.
Entre Mayenne et moi reconnaiſſez un maître;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être;
Eſclaves de la ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir ſous elle, ou triomphez ſous moi:
Choiſiſſez. A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au ſein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne;
Et s'honorant déjà du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime ils marchent ſur ſes pas.
Le généreux vainqueur a ceſſé le carnage;
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui, tout couvert de ſang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfeſant, qui laiſſant ſon tonnerre, (*m*)
Enchaîne la tempête et conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.

Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie;
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légère,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre et remplit l'univers.
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute et la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire:
Du Tage à l'Éridan le bruit en fut porté;
Le vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'alégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte et de tristesse.

O malheureux Paris, infidelles Ligueurs!
O Citoyens trompés! et vous, Prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits,
Vaincu, mais plein d'espoir et maître de Paris;
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
En cachant sa disgrace, il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle;
Mais malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche et glaçait tous les cœurs.

La Discorde en frémit, et redoublant sa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre et le vaincre par lui.
Elle dit; et soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

Fin du huitième Chant.

NOTES

DU CHANT HUITIEME.

(1) Il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'Etat et royaume de France.

(2) *Les Lorrains.* Le chevalier d'*Aumale*, dont il est si souvent parlé, et son frère le duc, étaient de la maison de *Lorraine.*

Charles-Emmanuel duc de *Nemours*, frère utérin du duc de *Mayenne.*

La Châtre était un des maréchaux de la ligue, que l'on appelait *des bâtards*, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet *la Châtre* fit sa paix depuis et *Henri* lui confirma la dignité de maréchal de France.

(3) *Joyeuse* est le même dont il est parlé au quatrième chant, note 1.

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le même

duc de *Mayenne*, homme emporté et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de *Guise*, fils du *balafré*.

Brissac s'était jeté dans le parti de la ligue par indignation contre *Henri III*, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrétement avec *Henri IV*, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(4) Le comte d'*Egmont*, fils de l'amiral d'*Egmont*, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de *Horn*.

Le fils étant resté dans le parti de *Philippe II*, roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de *Mayenne*, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville: celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'*Egmont* son père: *Ne parlez pas de lui*, dit le comte, *il méritait la mort, c'était un rebelle*. Paroles d'autant plus condamnables que c'était à des rebelles qu'il parlait et dont il venait défendre la cause.

(5) Ce fut dans une plaine, entre l'Iton et l'Eure, que se donna la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590.

(6) *Jean d'Aumont*, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de *Pierre d'Aumont*, gentilhomme de la chambre, et de *Françoise de Sully*, héritière de l'ancienne maison de *Sully*. Il servit sous les rois *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III* et *Henri IV*.

(7) *Henri de Gontaud de Biron*, maréchal de France, grand-maître de l'artillerie, était un grand-homme de guerre; il commandait à Ivry le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à *Henri le grand* apres la victoire: *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, et Biron ce que devait faire le roi*. Ce maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au siége d'Epernai.

(8) *Charles Gontaud de Biron*, maréchal, et duc et pair, fils du précédent, conspira depuis contre *Henri IV*, et fut décapité dans la cour de la bastille en 1602. On voit encore à la muraille des crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

(9) Dans Britannicus, *Agrippine*, en parlant du soin qu'elle a eu de donner à *Néron* des instituteurs vertueux, dit:

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors eſtimait leurs vertus.

(10) *Roſni*, depuis duc de *Sully*, ſurintendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de *Henri IV*, reçut ſept bleſſures à la bataille d'Ivry.

Il naquit à Roſni en 1559, et mourut à Villebon en 1641. Ainſi il avait vu *Henri II* et *Louis XIV*. Il fut grand-voyer et grand-maître de l'artillerie, grand-maître des ports de France, ſurintendant des finances, duc et pair et maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de diſgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, et encore meilleur miniſtre, incapable de tromper le roi et d'être trompé par les financiers; il fut inflexible pour les courtiſans, dont l'avidité eſt inſatiable, et qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de *Henri IV*. Ils l'appelaient le *Négatif*, et l'on diſait que le mot de *oui* n'était jamais dans ſa bouche. Avec cette vertu ſévère il ne plut jamais qu'à ſon maître, et le moment de la mort de *Henri IV* fut celui de ſa diſgrace. Le roi *Louis XIII* le fit revenir à la cour quelques années après pour lui demander ſes avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtiſans qui gouvernaient *Louis XIII* voulurent, ſelon l'uſage, donner des ridicules à ce vieux miniſtre, qui reparaiſſait dans une jeune cour avec des habits et des airs de mode paſſés depuis long-temps. Le duc de *Sully*, qui s'en aperçut, dit au roi : *Sire, quand le roi votre père, de glorieuſe mémoire, me feſait l'honneur de me conſulter, nous ne commencions à parler d'affaire qu'au préalable on n'eût fait paſſer dans l'antichambre les baladins et les bouffons de la cour.*

Il compoſa dans la ſolitude de *Sully* des mémoires, dans leſquels règne un air d'honnête homme, avec un ſtyle naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de ſa façon, qui ne valent pas plus que ſa proſe. Voici ceux qu'il compoſa en ſe retirant de la cour, ſous la régence de *Marie de Médicis.*

Adieu maiſons, châteaux, armes, canons du roi,
Adieu conſeils, tréſors dépoſés à ma foi,
Adieu munitions, adieu grands équipages,

Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages,
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le temps qui court,
Adieu les amitiés et les amis de cour etc.

Il ne voulut jamais changer de religion; cependant il fut des premiers à conseiller à *Henri IV* d'aller à la messe. Le cardinal du *Perron* l'exhortant un jour à quitter le calvinisme, il lui répondit: *Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'évangile; car il est si contraire à l'Eglise romaine que je ne peux pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même esprit.*

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, et conjurait le duc de *Sully* de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton; il l'assura qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de sa sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires.

Ce sont les écrivains qui font la réputation des ministres. Pour les bien juger, il faudrait non-seulement connaître les principes de l'administration, mais encore avoir lu les lois, les règlemens que ces ministres ont faits, et savoir quelle a été l'influence de ces lois, de ces règlemens, sur la nation entière, sur les différentes provinces. Presque personne ne prend cette peine; et on juge les ministres sur la parole des historiens ou des écrivains politiques.

Sully et *Colbert* en sont un exemple frappant. Sous le règne de *Louis XIV* les gens de lettres français étaient en général plongés dans une ignorance profonde sur tout ce qui regardait l'administration d'un Etat; et les hommes qui se mêlaient d'affaires étaient hors d'état d'écrire deux phrases qu'on pût lire. Le système tourna vers ces objets les esprits de tous les ordres. On s'occupa beaucoup de commerce; et comme *Colbert* avait fait un grand nombre de règlemens sur les manufactures, comme il avait encouragé le commerce maritime, formé des compagnies, il devint dans tous les écrits le modèle des grands ministres. Cependant les sciences politiques firent par-tout des progrès; on cherchait à les appuyer sur des principes généraux et fixes, on en trouva quelques-uns. On observa dans l'administration de *Colbert* un grand nombre de défauts; mais on avait besoin d'offrir un autre objet à l'admiration publique, et on choisit *Sully*: le choix était heureux. Ministre, confident, ami d'un roi dont la mémoire est chérie et respectée, il avait conservé la réputation d'un homme d'une vertu forte, d'une fran-

chiſe auſtère; il avait été un ſévère économe du tréſor public: on oppoſa donc *Sully* à *Colbert*. On alla plus loin; on ſuppoſa que chacun de ces miniſtres avait un ſyſtème d'adminiſtration, que ces ſyſtêmes étaient oppoſés; que l'un voulait favoriſer l'agriculture, tandis que l'autre la ſacrifiait à l'encouragement des manufactures. Mais il eſt facile, en liſant les lois qu'ils ont faites, de voir que ni l'un ni l'autre n'eurent jamais un ſyſtème; de leur temps il était même impoſſible d'en avoir. *Sully* fut ſupérieur à *Colbert*, parce qu'il s'oppoſait avec courage aux dépenſes que *Henri* voulait faire par généroſité ou par faibleſſe; au lieu que *Colbert* flatta le goût de *Louis XIV* pour les fêtes et la pompe de la cour; que *Sully* mérita la confiance de *Henri IV* en ſacrifiant pour lui ſes biens et ſon ſang; et que *Colbert*, après avoir gagné la confiance de *Mazarin*, en l'aidant à augmenter ſes tréſors, obtint celle de *Louis XIV* en ſe rendant le délateur de *Fouquet* et l'inſtrument de ſa perte; que *Sully*, terrible aux courtiſans, voulait ménager le peuple, et que *Colbert* ſacrifia toujours le peuple à la cour.

Sully n'encouragea le commerce des blés que par des permiſſions particulières d'exporter, plus fréquentes à la vérité que du temps de *Colbert*, mais qu'il feſait auſſi quelquefois acheter, conduite qu'un miniſtre même très-corrompu n'oſerait avouer de nos jours.

Tous deux n'encouragèrent de même les manufactures que par des dons et des priviléges. Ils ne ſongèrent ni l'un ni l'autre à rendre moins onéreuſes les lois fiſcales: ſi elles furent moins dures ſous *Sully*, il faut moins en faire honneur à ſon caractère qu'aux circonſtances, qui n'auraient point permis cet abus de l'autorité royale.

En un mot *Sully* fut un homme vertueux pour ſon ſiècle, parce qu'on n'eût à lui reprocher aucune action regardée dans ſon ſiècle comme vile ou criminelle; mais on ne peut dire qu'il fut un grand miniſtre, et encore moins le propoſer pour modèle. Un général, qui de nos jours ferait la guerre comme du *Gueſclin*, ferait vraiſemblablement battu.

Sully eut des défauts et des faibleſſes. Ami de *Henri IV*, il était trop jaloux de ſa faveur; fier avec les grands ſes égaux, il eut avec ſes inférieurs toutes les petiteſſes de la vanité; ſa probité était incorruptible; mais il aimait à s'enrichir, et ne négligea aucun des moyens regardés alors comme permis. Obligé de ſe retirer après la mort de *Henri IV*, il eut la faibleſſe de regretter ſa place, et de ſe conduire en quelques occaſions comme s'il eût déſiré d'avoir part

au gouvernement incertain et orageux de *Louis XIII*. Il est vrai que le mot célèbre cité par M. de *Voltaire* est une belle réparation de cette faiblesse, si pourtant elle est aussi réelle que l'ont prétendu ses ennemis.

Nangis, homme d'un grand mérite et d'une véritable vertu : il avait conseillé à *Henri III* de ne point faire assassiner le duc de *Guise*, mais d'avoir le courage de le juger selon les lois.

Crillon était surnommé le *brave*. Il offrit à *Henri IV* de se battre contre ce même duc de *Guise*. C'est à ce *Crillon* que *Henri le grand* écrivit : *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas...... Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers.*

(11) *Henri de la Tour d'Orliegues*, vicomte de *Turenne* maréchal de France. *Henri le grand* le maria à *Charlotte de la Marck*, princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

(12) La souveraineté de Sedan, acquise par *Henri de Turenne*, fut perdue par *Fréderic Maurice*, duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de *Cinq-Mars* contre *Louis XIII*, ou plutôt contre le cardinal de *Richelieu*, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut, en échange de sa souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses et moins de puissance.

(13) *Claude*, duc de *la Trimouille*, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage et une ambition démesurée, de grandes richesses, et était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

(14) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, et finit par être connétable sous *Louis XIII*.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse marquise de *Verneuil*, fut tué à la bataille d'Ivry ; *Feuquières* et de *Nesle*, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

(15) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit *Henri IV* à la journée d'Ivry : *Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire.*

La

(16) La baïonnete au bout du fusil ne fut en usage que long-temps après. Le nom de *baïonnette* vient de Baïonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

(17) *Duplessis-Mornay* eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

(18) Le duc de *Biron* fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Françaife que *Henri le grand* lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement qui, n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.

(19) Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que *Henri IV* fut blessé: il eut la bonté depuis de mettre dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de *Henri le grand*, dans un poëme où il faut observer l'unité d'action. Ce prince fut blessé à Aumale: il sauva la vie au maréchal de *Biron* à Fontaine-Françaife. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés: il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées, qu'il les rapporte à la même époque; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties; sans cela, il est absolument impossible de faire un poëme épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry, mais il courut un grand risque de la vie; il fut même enveloppé de trois cornettes Valonnes, et y aurait péri s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'*Aumont* et par le duc de *la Trimouille*. Les siens le crurent mort quelque temps, et jetèrent de grands cris de joie quand ils le virent revenir, l'épée à la main, tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du roi à Aumale, *Duplessis-Mornai* lui écrivit: SIRE, *Vous avez assez fait l'Alexandre, il est temps que vous fassiez le César; c'est à nous à mourir pour votre majesté, et ce vous est gloire, à vous,* SIRE, *de vivre pour nous, et j'ose vous dire que ce vous est devoir.*

Fin des Notes du Chant huitième.

VARIANTES

DU CHANT HUITIEME.

(*a*) VOICI le commencement de ce chant dans l'édition de 1723 :

Paris toujours injuſte et toujours furieux,
De la mort de ſon roi rendait grâces aux cieux.
Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de ſa vaine eſpérance ;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ſes Etats pour la première fois.
Il voyait des Bourbons les forces réunies ;
Du trône ſous leurs pas les routes applanies ;
Un chef infatigable et plein de fermeté,
Inſtruit par le travail et par l'adverſité ;
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France.
Il crut qu'il était temps d'envoyer un ſecours
Demandé ſi long-temps, et différé toujours.
Des rives de l'Eſcaut ſur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint ſe joindre à Mayenne.

(*b*) Il manque ces quatre vers-ci qui ſont dans l'édition de 1723 :

Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduiſit ſon armée,
Attirant ſur ſes pas Mayenne et ſes ligueurs,
Que leur aveuglement pouſſait à leurs malheurs.

L'auteur les a retranchés, afin que ces mots, *loin des remparts*, ne nuiſiſſent pas à l'unité de lieu.

(*c*) Après ce vers, on lit les ſuivans dans l'édition de 1723 :

Là, ſouvent les bergers, conduiſant leurs troupeaux,
Du ſon de leur muſette éveillaient les échos ;

Là les nymphes d'Anet, d'une courſe rapide,
Suivaient le daim léger et le chevreuil timide ;
Les tranquilles zéphyrs habitaient ſur ces bords ;
Cérès y répandait ſes utiles treſors.
C'eſt-là que le deſtin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées ;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ſes bienfaits naiſſans dans les ſillons.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Dans le fond des forêts les nymphes ſe cachèrent.
Le berger plein d'effroi, chaſſé de ces beaux lieux,
Du ſein de ſon foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux etc.

(*d*) Voyez la variante (*g*).

(*e*) On voit dans l'édition de 1723 ce qui ſuit :

Sancy, brave guerrier, miniſtre, magiſtrat,
Eſtimé dans l'armée, à la cour, au ſénat ;
La Trimouille, Clermont, Tournemine et d'Angennes,
Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
Mornay, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraiſſaient Givri, Noailles et Feuquières,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Leſdiguières.

Nicolas de Harlay de Sancy fut ſucceſſivement conſeiller au parlement, maître des requêtes, ambaſſadeur en Angleterre et en Allemagne, colonel-général des Suiſſes, premier maître-d'hôtel du roi, ſurintendant des finances, et réunit ainſi en ſa perſonne le miniſtère, la magiſtrature et le commandement des armées. Il était fils de *Robert de Harlay*, conſeiller au parlement, et de *Jacqueline Morvilliers* ; il naquit en 1546, et mourut en 1629.

N'étant encore que maître des requêtes, il ſe trouva dans le conſeil de *Henri III* lorſqu'on délibérait ſur les moyens de ſoutenir la guerre contre la ligue ; il propoſa de lever une armée de Suiſſes. Le conſeil, qui ſavait que le roi n'avait pas un ſou, ſe moqua de lui : *Meſſieurs*, dit *Sancy*, *puiſque*

de tous ceux qui ont reçu du roi tant de bienfaits il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir, je vous déclare que ce sera moi qui leverai cette armée. On lui donna sur le champ la commission et point d'argent, et il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière : d'abord il persuada aux Genevois et aux Suisses de faire la guerre au duc de Savoie, conjointement avec la France ; il leur promit de la cavalerie, qu'il ne leur donna point ; il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie, et les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au duc de Savoie ; ensuite il sut tellement gagner les Suisses, qu'il engagea l'armée à marcher au secours du roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes et de l'argent.

Sancy, dans cette négociation, dépensa une partie de ses biens ; il mit en gage ses pierreries, et entr'autres ce fameux diamant, nommé *le Sancy*, qui est à présent à la couronne.

Ce diamant, qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux roi de Portugal, dom *Antoine*, chassé de son pays par *Philippe II* : dom *Antoine* s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, et un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question, est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau et qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier ; il le mit en gage entre les mains de *Sancy*, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à *Sancy*, qui fut honteux d'avoir pour une somme si modique une pièce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au roi dom *Antoine*, et eût pu même en donner davantage.

Sancy, étant surintendant des finances sous *Henri IV*, fut disgracié, au rapport de M. de *Thou*, parce qu'il avait dit à la duchesse de *Beaufort* que ses enfans ne seraient jamais que des fils de p. Il y a plus d'apparence que le roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de *Rosni*, *Sancy* même ne fut point disgracié, puisque le roi, en 1604, le nomma chevalier de l'ordre.

Il s'était fait catholique quelque temps après *Henri IV*, disant qu'il fallait être de la religion de son prince. C'est sur cela que d'*Aubigné*, qui ne l'aimait pas, composa l'in-

génieuse et mordante satire intitulée : *La confession catholique de Sancy*, imprimée avec le journal de *Henri III.*

(*f*) Il y a dans l'édition de 1727 et les suivantes:

Il veille autour de lui, tel qu'un puissant génie ;
Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie ?
Ici près de ce bois Mayenne est arrêté ;
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte, etc.

(*g*) Cet épisode est bien moins orné et moins touchant dans les premières éditions. Le voici tel qu'il se trouvait dans le poëme de la ligue:

Du superbe d'Aumont la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée ;
D'Ailly portait par-tout l'horreur et le trépas,
Les ligueurs ébranlés fuyaient devant ses pas ;
Soudain de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans sa course l'arrête.
Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipités,
La victoire et la mort volent à leurs côtés ;
Ils s'attaquent cent fois et cent fois se repoussent ;
Leur courage s'augmente et leurs glaives s'émoussent,
Défendus par leur casque et par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier ;
Chacun d'eux étonné de tant de résistance,
Respecte son rival admire sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux ;
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière,
Son casque auprès de lui roule sur la poussière :
D'Ailly voit son visage ; ô désespoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embrasse ; hélas ! c'était son fils :
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes ;
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur ;

Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et se fuyant lui-même au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers:
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix fesait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Ciel, quels cris effrayans se font par-tout entendre!

(*h*) Dans l'édition de 1727 on lit:

Que vois-je? c'est ton roi qui vole à ton secours;
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours:
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite;
Il arrive, il paraît comme un dieu menaçant;
D'Aumale à son aspect recule en frémissant:
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie.

(*i*) Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723:

Egmont, courtisan lâche et soldat téméraire,
Esclave du tyran qui fit périr son père;
Malheureux, il n'osait sur un bord étranger
Chercher dans les combats la gloire et le danger;
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son père et sa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber soudain;
Le fer étincelant etc.

(*k*) Il y avait dans la première édition:

Sur son corps tout sanglant, le roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, et son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas.

Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie ;
La ligue en pâlissait, la guerre était finie :
Mais d'Aumale et Saint-Paul accourent à l'instant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ? au moment même une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
C'est ainsi qu'autrefois dans ces temps fabuleux,
Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux,
Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats sanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer sacrilége oser blesser les dieux.

Mais ce que l'auteur y a substitué est incomparablement mieux.

(*l*) Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723 :

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre et non pas vous détruire ;
C'est la seule vertu qui doit vous désarmer :
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, et dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion etc.

(*m*) Au lieu de ces quatre vers, on lit dans l'édition de 1740 :

C'est un Dieu bienfesant, qui laissant son tonnerre,
Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre,
Console les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompense, et gagne tous les cœurs.

Fin des Variantes du Chant huitième.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Defcription du temple de l'Amour : la Difcorde im fon pouvoir pour amollir le courage de Henri IV héros eft retenu quelque temps auprès de Mme d'Eft fi célèbre fous le nom de la belle Gabrielle. Mo l'arrache à fon amour, et le roi retourne à fon ar

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Afie,
S'élève un vieux palais (1) refpecté par les te
La nature en pofa les premiers fondemens ;
Et l'art, ornant depuis fa fimple architecture,
Par fes travaux hardis furpaffa la nature.
Là, tous les champs voifins, peuplés de myrtes ve
N'ont jamais reffenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les préfens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner fes moiffons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des faifons
L'homme y femble goûter, dans une paix profo
Tout ce que la nature, aux premiers jours du mo
De fa main bienfefante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et fereins,
Les douceurs, les plaifirs que promet l'abondan
Les biens du premier âge, hors la feule innoce
On entend pour tout bruit des concerts enchante
Dont la molle harmonie infpire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maître
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faible

Chaque

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les Grâces demi nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance;
Les plaisirs amoureux et les tendres désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!

Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,

Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre, (b)
Donne, avec un souris, ou la paix ou la guerre,
Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

La Discorde soudain, conduite par la Rage,
Ecarte les Plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang et les yeux enflammés:
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles?
Ah! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison,
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un roi victorieux écrase mes serpens;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire, et mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce héros va combattre, et vaincre et pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.

Que ſous ton joug, Amour, il gémiſſe, abattu;
Va dompter ſon courage au ſein de la vertu.
C'eſt toi, tu t'en ſouviens, toi dont la main fatale
Fit tomber ſans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les ſoins de l'univers,
Fuyant devant Auguſte et te ſuivant ſur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du monde?
Henri te reſte à vaincre après tant de guerriers;
Dans ſes ſuperbes mains va flétrir ſes lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre ſa tête altière;
Endors entre tes bras ſon audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours ſervir de ſoutien:
Viens, ma cauſe eſt la tienne, et ton règne eſt le mien.

Ainsi parlait ce monſtre, et la voûte tremblante
Répétait les accens de ſa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un ſouris fier et doux répond à ſes fureurs.
Il s'arme cependant de ſes flèches dorées;
Il fend des vaſtes cieux les voûtes azurées;
Et précédé des Jeux, des Grâces, des Plaiſirs,
Il vole aux champs français ſur l'aile des zéphyrs.

Dans ſa courſe d'abord il découvre avec joie
Le faible Ximoïs, et les champs où fut Troie. (e)
Il rit en contemplant dans ces lieux renommés
La cendre des palais par ſes mains conſumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis ſur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde;
Veniſe, dont Neptune admire le deſtin,
Et qui commande aux flots renfermés dans ſon ſein.

Il deſcend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inſpira Théocrite et Virgile,

Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse, (d)
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse, (2)
Asile encor plus doux, lieux où dans ses beaux jours
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (3) y sont encor tracés.
Sur sa tombe en passant les Plaisirs et les Grâces
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le roi prêt d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine,
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs;
Déjà les Aquilons, à ses ordres fidelles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour,
La Nature en gémit et reconnaît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide:

L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi, *dans* ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne et passagère
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la Fortune, en ces tristes climats,
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquille et solitaire;
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui, fidelle à ses rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée (4) était son nom; la main de la nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas (*e*)
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante et moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître, (5)
Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.

Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux.
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre;

Il paraît ſans flambeau, ſans flèches, ſans carquois;
Il prend d'un ſimple enfant la figure et la voix.
On a vu, lui dit-il, ſur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il gliſſait dans ſon cœur, en lui diſant ces mots,
Un déſir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudiſſait en la voyant ſi belle;
Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au devant du monarque il conduiſit ſes pas. (*f*)
L'art ſimple dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge et ſes tréſors naiſſans,
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche et triſte auſtérité,
Qui fait fuir les Amours, et même la beauté,
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les déſirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaiſirs.

Il fait plus; à l'Amour tout miracle eſt poſſible:
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage;
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,

Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé; tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.

Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pousse des soupirs;
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs;
Il demeure enchanté dans ses belles retraites,
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergère oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand, qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros et l'Amour.

Quelque temps de Henri la valeur immortelle,
Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle;
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, et son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée. (g)

Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés
Se demandent leur prince, et restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours: aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire:
On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.

Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence;

Il defcendit des cieux à la vòix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au fecours de fon fils.

Quand il fut defcendu vers ce trifte hémifphère,
Pour y trouver un fage, il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au filence, au jeûne confacrés:
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du foldat vainqueur s'emporte l'infolence,
L'ange heureux des Français fixa fon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreffe à Mornay; c'était pour nous inftruire,
Que fouvent la raifon fuffit à nous conduire,
Ainfi qu'elle guida chez des peuples païens,
Marc-Aurèle ou Platon, la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami que philofophe auftère,
Mornay fut l'art difcret de reprendre et de plaire:
Son exemple inftruifait bien mieux que fes difcours;
Les folides vertus furent fes feuls amours;
Avide de travaux, infenfible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et fon fouffle infecté,
N'altéra de fon cœur l'auftère pureté.
Belle Aréthufe, ainfi ton onde fortunée
Roule, au fein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un criftal toujours pur et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay, conduit par la Sageffe,
Part, et vole en ces lieux où la douce Molleffe
Retenait dans fes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrifait les deftins.
L'Amour à chaque inftant redoublant fa victoire,
Le rendaient plus heureux pour mieux flétrir fa gloire;

Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens et rempliſſaient ſes jours.

L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère
A côté de Mornay la Sageſſe ſévère;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur,
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur:
Mais Mornay mépriſait ſa colère et ſes charmes;
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, aſile du myſtère,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui font les plaiſirs des amans:
Ils ſentaient cette ivreſſe et ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmaient ce héros:
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ſes débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.

La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime en grondant ſa barbare alégreſſe;
Sa fière activité ménage ces inſtans.
Elle court de la ligue irriter les ſerpens:
Et tandis que Bourbon ſe repoſe et ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.

Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit et rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
Le sage en l'abordant garde un morne silence;
Mais ce silence même, et ses regards baissés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austère, où régnait la tristesse,
Henri lit aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin:
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin. (b)
Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère:
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné:
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons: bravons l'Amour dans les bras de la Gloire;
Et bientôt vers Paris, répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux Mornay connut son maître.
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous, de la France entière auguste défenseur;
Vous, vainqueur de vous-même et roi de votre cœur:
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Il dit: le roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ses adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs il en versait encore.

Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part: en ce moment d'Eſtrée évanouie
Reſte ſans mouvement, ſans couleur et ſans vie.
D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts;
L'amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs:
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras; et bientôt cette amante
Rouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon amant, le redemande en vain;
Le cherche encor des yeux, et les ferme ſoudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle:
D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.

MORNAY, toujours ſévère et toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La Force et la Vertu leur montrent le chemin,
La Gloire les conduit les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné, que le devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère et ſa honte.

Fin du neuvième Chant.

NOTES

DU CHANT NEUVIEME.

(1) CETTE defcription du temple de l'Amour, et la peinture de cette paffion perfonnifiée, font entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la fcène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les peuples de l'île de Chypre ont de tout temps paffés pour être très-abandonnes à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de *Vénus* et comme un dieu de la fable, mais comme une paffion repréfentée avec tous les plaifirs et tous les défordres qui l'accompagnent.

(2) *Vauclufe*, *Vallifclaufa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le féjour que fit *Pétrarque* dans les environs. L'on voit même encore près de fa fource une maifon, qu'on appelle la maifon de *Pétrarque*.

(3) *Anet* fut bâti par *Henri II* pour *Diane de Poitiers*, dont les chiffres font mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'eft pas loin de la plaine d'Ivry.

(4) *Gabrielle d'Eftrées*, d'une ancienne maifon de Picardie, fille et petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au feigneur de *Liancourt*, et depuis ducheffe de *Beaufort* etc.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il fe dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il fe déguifa en payfan, paffa au travers des gardes ennemies et arriva chez elle, non fans courir rifque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'hiftoire des amours du grand *Alcandre*, écrite par une princeffe de *Conti*.

(5) *Cléopâtre* allant à Tarfe, où *Antoine* l'avait mandée, fit ce voyage fur un vaiffeau brillant d'or et orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de foie. *Cléopâtre* était habillée comme on repréfentait alors la déeffe *Vénus*; fes femmes repréfentaient les Nymphes et les Grâces; la poupe et la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguifés en Amours.

Elle avançait dans cet équipage fur le fleuve Cydnus, au son de mille inftrumens de mufique. Tout le peuple de Tarfe la prit pour la déeffe. On quitta le tribunal d'*Antoine* pour courir au devant d'elle. Ce romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdument amoureux. (*Plutarque.*)

Fin des Notes du Chant neuvième.

VARIANTES

DU CHANT NEUVIEME.

(*a*) Au lieu des huit vers fuivans, on trouve dans l'édition de 1723 ceux que voici:

Dans ces climats charmans habite l'indolence.
Les peuples pareffeux, féduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appefantis qu'énerve le repos;
Dans un loifir profond, aux foins inacceffible,
La molleffe entretient un filence paifible;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les fons efféminés des plus tendres concerts,
La voix de mille amans etc.

(*b*) Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers:

Sans ceffe armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en fa faible main les deftins de la terre.

(*c*) L'édition de 1723 met ainfi ce vers:

La campagne où jadis on vit les murs de Troye.

(*d*) Dans l'édition de 1723 on lifait:

Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine
Dont fon pouvoir aimable éternifa la veine.
Quand le tendre Pétrarque, au printemps de fes jours,
Sur ces bords enchantés foupirait fes amours.

(*e*) Au lieu de ces vers, on lisait dans l'édition de 1723 :

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.
Elle entrait dans cet âge etc.

(*f*) On lisait dans l'édition de 1723 :

Au devant du monarque il conduisit ses pas :
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble et ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle.

(*g*) N'aime,ne voit,n'entend,ne connaît que d'Estrées.

Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723;

C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos,
Les folâtres Plaisirs désarmer ce héros;
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône et l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son absence en son camp répandait les alarmes;
Et ses chefs étonnés, ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence;
Il va trouver Sully d'un vol léger et prompt,
Et lui dit de son roi la faiblesse et l'affront.
Non moins prudent ami etc.

(*h*) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723:

Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère.
Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton prince etc.

Fin des Variantes du Chant neuvième.

CHANT X.

ARGUMENT.

Retour du roi à son armée : il recommence le siége. Combat singulier du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiége. Le ciel récompense enfin ses vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

CES momens dangereux, perdus dans la molleſſe, (a)
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait : Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendards :
Le héros reparut aux pieds de ſes remparts ;
De ces mêmes remparts où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'ange de la France, apaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, et ſuſpendit ſes coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les ligueurs cependant, d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés.
Là d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher ;

C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connais des Français la fougue impétueuſe;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu:
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles:
J'attends tout de nous ſeuls, et rien de nos murailles:
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
Peuples qui nous ſuivez, vos chefs ſont vos remparts.

Il ſe tut à ces mots; les ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte; et dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte et leur refus.
Hé bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.

De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte;
Il s'avance: un héraut, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix: Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire:
D'Aumale vous attend; ennemis, paraiſſez.

Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage.
Tous briguaient près du roi cet illuſtre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence;
Combats pour ton pays, pour ton prince et pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton roi.

Le

Le héros à ces mots lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux:
J'en atteſte ce fer, et j'en jure par vous.
Il dit; le roi l'embraſſe; et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent:
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte et de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage
Qui ſemblait apporter le tonnerre et l'orage;
Ses flancs noirs et brûlans, tout à coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des enfers,
Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche,
La ſombre Politique au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des cieux ouverts,
Un ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix déſirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,

Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive, interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel, teint du ſang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philiſtins,
Lorſque du Dieu des dieux, en ſon temple apportée
A ſes yeux éblouis l'arche fut préſentée.

PARIS, le roi, l'armée, et l'enfer et les cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'eſt point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne ſe cachent point ſous ces buſtes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil, qui rend
Et le combat plus long et le danger moins grand.
Leur arme eſt une épée; et ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un et l'autre s'avance.

O Dieu! dit Turenne, arbitre de mon roi,
Deſcends, juge ſa cauſe, et combats avec moi;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même et tout de ta juſtice.

D'AUMALE répondit: J'attends tout de mon bras;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême:
Tranquille au haut du ciel il me laiſſe à moi même;
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.

Il dit; et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux:
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne et l'évite:
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir.
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit et moins impétueux:
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors; il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.

D'Aumale est renversé dans les flots de son sang;

Il tombe; et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent:
" De la ligue à jamais le trône est renversé;
,, Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé."
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain;
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant;
Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats, dans les murs de Paris,(i)
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée et de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs:
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots et retienne leur plainte;
Tout se tait et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeans jusqu'au ciel s'élevèrent;
Les chefs et les soldats près du roi s'assemblèrent:
Ils demandent l'assaut; mais l'auguste Louis, (h)
Protecteur des Français, protecteur de son fils,

Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des élémens le moteur invisible
Contient les aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barrière où se brisent les mers :
Il fonde les cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des mortels sont dans ses mains divines.
Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie ;
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grâce !
Pouvant les emporter, il les fait investir ;
Il laisse à leurs fureurs le temps du repentir.
Il (2) crut que sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zèle, hélas ! qui ne saurait céder, (c)
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse ;
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur ;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour

Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort qui marchait après elle:
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce ſuperbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le ſoutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des tréſors.
Ce n'était plus ces jeux, ces feſtins et ces fêtes,
Où de myrte et de roſe ils couronnaient leurs têtes;
Où parmi des plaiſirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la Molleſſe,
De leur goût dédaigneux irritaient la Pareſſe.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périſſant de miſère au ſein de l'opulence,
Déteſter de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit ſon fils au berceau qui périt ſans ſecours.

Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin des malheureux, couchés ſur la pouſſière,
Se diſputaient encore, à leurs derniers momens,
Les reſtes odieux des plus vils alimens.
Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les oſſemens poudreux,
Ainſi qu'un pur froment, ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs pères.
Ce déteſtable mets (3) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres, cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels, (4)
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux;
Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appâts, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles;
Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds,
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques,
Les autres des rochers et des monts helvétiques,
Barbares, (5) dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.

De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiègent les maisons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés présentent mille morts;
Non pour leur arracher d'inutiles trésors;
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère;
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment;

Et d'un peu d'aliment la découverte heureuſe
Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice et d'horreur
Que pour en découvrir n'inventât leur fureur.

Une femme, (grand Dieu, faut-il à la mémoire (6)
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire!)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'aliment arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la Fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prêt à périr comme elle:
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, ſa voix, ſa miſère et ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte; et d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen et ſa fécondité:
Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie:
Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris,
Errant et malheureux pleurer ſur ſes débris?
Meurs avant de ſentir mes maux et ta miſère;
Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce en frémiſſant le parricide acier,
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,

Et

Et d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim, les farouches ſoldats,
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas.
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent ſur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe! ô terreur!
Près d'un corps tout ſanglant, à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, et de ſang dégouttante.

Oui, c'eſt mon propre fils; oui, monſtres inhumains!
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains:
Que la mère et le fils vous ſervent de pâture:
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur à mes yeux ſemble vous glacer tous!
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.

Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, et d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés.
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte;
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levait les mains au ciel et demandait la mort.

Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs:
O Dieu! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des ligueurs et de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains;
Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins;

Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère;
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le suis; c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même
Dussé-je en le sauvant perdre mon diadème,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis;
Et si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire
« Henri de ses sujets ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Il dit; (7) et dans l'instant il veut que son arm
Approche sans éclat de la ville affamée;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix;
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides et tremblans,
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes somb
Les mages à leur gré fesaient sortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les enfers et les manes errans.

Quel est de ces mourans l'étonnement extrême
Leur cruel ennemi vint les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.

Tous ces événemens leur femblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces inftrumens des cruautés du fort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreufe envie,
Au bout d'un fer fanglant leur apporter la vie.
Sont-ce-là, difaient-ils, ces monftres fi cruels?
Eft-ce-là ce tyran fi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu qu'on peint fi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'eft la brillante image;
C'eft un roi bienfefant, le modèle des rois;
Nous ne méritons pas de vivre fous fes lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenfe.
Puiffe tout notre fang cimenter fa puiffance!
Trop dignes du trépas dont il nous a fauvés,
Confacrons-lui ces jours qu'il nous a confervés.

De leurs cœurs attendris tel était le langage:
Mais qui peut s'affurer fur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains difcours,
Qui quelquefois s'élève, et retombe toujours!

Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui confumaient la France,
Vont fe montrer en pompe à ce peuple abattu.
« Combattans fans courage, et chrétiens fans vertu,
» A quel indigne appât vous laiffez-vous féduire?
» Ne connaiffez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne:
» Dans fa coupable fecte il veut nous réunir:
» De fes propres bienfaits fongeons à le punir.

„ Sauvons nos temples faints de fon culte hérétique."
C'eft ainfi qu'ils parlaient; et leur voix fanatique,
Maîtreffe du vil peuple, et redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri fefait taire la voix;
Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accufaient en fecret de lui devoir la vie. (d)
A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine
Veille fur les Bourbons, dont il eft l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis;
Et que le roi des rois adopterait fon fils.
Auffitôt de fon cœur il chaffa les alarmes;
La Foi vint effuyer fes yeux mouillés de larmes;
Et la douce Efpérance, et l'Amour paternel,
Conduifirent fes pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit avant les temps fon trône inébranlable.
Le ciel eft fous fes pieds; de mille aftres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puiffance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divifés, compofent fon effence.
Ses faints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaifirs enivrés à jamais,
Pénétrés de fa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi fa majefté fuprême.
Devant lui font ces dieux, ces brûlans féraphins, (e)
A qui de l'univers il commet les deftins.

Il parle; et de la terre ils vont changer la face;
Des puiffances du fiècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des confeils éternels accufent la hauteur.

Ce font eux dont la main frappant Rome afservie,
Aux fiers enfans du Nord ont livré l'Italie,
L'Efpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire eft tombé, tout peuple eut fes tyrans:
Mais cette impénétrable et jufte Providence
Ne laiffe pas toujours profpérer l'infolence;
Quelquefois fa bonté, favorable aux humains,
Met le fceptre des rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à fes yeux fe préfente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiffante:
Père de l'univers, fi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les rois,
Vois le peuple français à fon prince rebelle;
S'il viole tes lois, c'eft pour t'être fidèle.
Aveuglé par fon zèle, il te défobéit,
Et penfe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre;
Avec tant de vertu, n'as-tu formé fon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A fon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage?
Ah! fi du grand Henri ton culte eft ignoré,
Par qui le roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître;
Donne à l'Eglife un fils, donne à la France un maître:
Des ligueurs obftinés confonds les vains projets;
Rends les fujets au prince et le prince aux fujets;
Que tous les cœurs unis adorent ta juftice,
Et t'offrent dans Paris le même facrifice.

L'Eternel à fes vœux fe laiffa pénétrer,
Par un mot de fa bouche il daigna l'affurer.

A fa divine voix les aftres s'ébranlèrent;
La terre en treffaillit, les ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis fon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreffait pour lui.

Soudain la Vérité, fi long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais fouvent inconnue,
Dans les tentes du roi defcend du haut des cieux:
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux:
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent:
Bientôt elle fe montre à fes yeux fatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin fa lumière immortelle.
Il avoue avec foi que la religion (*f*)
Eft au-deffus de l'homme et confond la raifon.
Il reçonnaît l'Eglife, ici-bas combattue,
L'Eglife toujours une, et par-tout étendue;
Libre, mais fous un chef adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des faints, la grandeur de fon Dieu.
Le Chrift, de nos péchés victime renaiffante,
De fes élus chéris nourriture vivante,
Defcend fur les autels à fes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu fous un pain qui n'eft plus.
Son cœur obéiffant fe foumet, s'abandonne
A ces myftères faints, dont fon efprit s'étonne.

Louis dans ce moment qui comble fes fouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Defcend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à fa voix;
Il entre (8) au nom du Dieu qui fait régner les rois.

Les ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les prêtres sont muets; les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur et son père.

Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

Fin du dixième et dernier Chant.

NOTES

DU CHANT DIXIEME.

(1) Le chevalier d'*Aumale* fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la ligue. Son duel avec le vicomte de *Turenne* n'est qu'une fiction; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les chartreux, entre le sieur de *Marivaux*, qui tenait pour les royalistes, et le sieur *Claude de Marolles*, qui tenait pour les ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple et de l'armée, le jour même de l'assassinat de *Henri III*; mais ce fut *Marolles* qui fut vainqueur.

(2) *Henri IV* bloqua Paris en 1590 avec moins de vingt mille hommes.

(3) Ce fut l'ambassadeur d'Espagne auprès de la ligue qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts; conseil qui fut exécuté et qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. Ces assiégés n'auraient

pas osé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.

(4) On fit la visite, dit *Mézeray*, dans les logis des ecclésiastiques et dans les couvens, qui se trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

(5) Les suisses qui étaient dans Paris à la solde du duc de *Mayenne*, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du temps; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *barbares*, et non sur leur nation, pleine de bon sens et de droiture, et l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, et jamais à opprimer celle des autres.

(6) Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siége de la ville de Sancerre.

(7) *Henri IV* fut si bon qu'il permettait à ses officiers d'envoyer (comme le dit *Mézeray*) des rafraîchissemens à leurs anciens amis et aux dames. Les soldats en fesaient autant à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégeans nourrirent les assiégés.

(8) Ce blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590 et *Henri IV* n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594. Il s'était fait catholique en 1593; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événemens, parce qu'on écrivait un poëme et non une histoire.

Fin des Notes du Chant dixième.

VARIANTES

DU CHANT DIXIEME.

(*a*) CES momens dangereux, perdus dans la mollesse.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le temps vole, et sa perte est toujours dangereuse;
En vain du grand Bourbon la main victorieuse

Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu ;
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu ;
Ces jours, ces doux momens perdus dans la mollesse,
Rendaient aux ennemis l'audace et l'alégresse.
Déjà dans leur asile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

C'était après ces vers que M. de *Voltaire* plaçait les états de Paris et le discours de *d'Aubray*. Voyez les notes du sixième chant dans l'édition de 1727 ; la marche du poëme est la même que dans les dernières éditions, mais les détails du combat de *Turenne* ont été très-embellis depuis l'édition de 1727.

(*b*) Ils demandent l'assaut ; mais l'auguste Louis

Au lieu de ce vers et des treize qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

Mais d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retint ses traits déjà tournés sur eux ;
Il voulait les sauver de leur propre furie :
Haï de ses sujets, il aimait sa patrie ;
Armé pour les punir, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre etc.

Et depuis, jusque dans l'édition de 1740 :

Ils demandent l'assaut : le roi dans ce moment
Modéra leur courage et leur emportement ;
Il sentit qu'il aimait etc.

(*c*) Mais le faux zèle, hélas ! qui ne saurait céder etc.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux de l'édition de 1723 :

Mais il ne prévit pas en cette occasion
Ce que pouvaient les Seize et la religion.

(*d*) Après ce vers et les treize qui suivent, il y avait dans l'édition de 1723 :

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,

Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;
Le faint roi, qui du haut de la voûte divine
Veillait fur le héros dont il eft l'origine,
Touché de fa vertu, faifi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte fes douleurs.

(e) Au lieu de ces vers, on lifait dans l'édition de 1723:

Par des coups effrayans fouvent ce dieu jaloux
A fur les nations étendu fon courroux;
Mais toujours pour le jufte il eut des yeux propices.
Il le foutient lui-même au bord des précipices,
Epure fa vertu dans les adverfités,
Combat pour fa défenfe, et marche à fes côtés.
Le père des Bourbons etc.

(f) Il y avait dans l'édition de 1727:

Il abjure avec foi ces dogmes féducteurs,
Ingénieux enfans de cent nouveaux docteurs.
Il reconnaît l'Eglife etc.

Et dans celle de 1723 le poëme fe terminait par ces vers:

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin fa lumière immortelle;
Ces rayons défirés enflamment fes efprits:
Il avance avec elle aux remparts de Paris;
Il parle, et les remparts tombent en fa préfence;
Les ligueurs éperdus implorent fa clémence;
Les prêtres font muets; les Seize épouvantés,
En vain cherchent pour fuir des antres écartés;
Et le peuple à genoux, dans ce jour falutaire,
Reconnaît fon vrai roi, fon vainqueur et fon père.

Fin des Variantes du Chant dixième.

ESSAI
SUR LES GUERRES CIVILES DE FRANCE. (a)

Henri le grand naquit en 1553 à Pau, petite ville, capitale du Béarn. *Antoine de Bourbon*, duc de Vendôme, son père, était du sang royal de France et chef de la branche de *Bourbon*, (ce qui autrefois signifiait *bourbeux*) ainsi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de *Bourbon*.

La maison de *Bourbon*, depuis *Louis IX* jusqu'à *Henri IV*, avait presque toujours été négligée et réduite à un tel degré de pauvreté, qu'on a prétendu que le fameux prince de *Condé*, frère d'*Antoine de Navarre*, et oncle de *Henri le grand*, n'avait que six cents livres de rente de son patrimoine.

La mère de *Henri* était *Jeanne d'Albret*, fille de *Henri d'Albret* roi de Navarre, prince sans mérite, mais bon homme, plutôt indolent que paisible, qui soutint avec trop de résignation la perte de son royaume, enlevé à son père par une bulle du pape, appuyée des armes de l'Espagne. *Jeanne*, fille d'un prince si faible, eut encore un plus faible époux, auquel elle apporta en mariage la principauté de Béarn et le vain titre de roi de Navarre.

Ce prince, qui vivait dans un temps de fac-

(a) L'auteur avait écrit ce morceau en anglais, lorsqu'on imprima la Henriade à Londres.

tions et de guerres civiles, où la fermeté d'efprit eft fi néceffaire, ne fit voir qu'incertitude et irréfolution dans fa conduite. Il ne fut jamais de quel parti ni de quelle religion il était. Sans talent pour la cour, et fans capacité pour l'emploi de général d'armée, il paffa toute fa vie à favorifer fes ennemis et à ruiner fes ferviteurs; joué par *Catherine de Médicis*, amufé et accablé par les *Guifes*, et toujours dupe de lui-même. Il reçut une bleffure mortelle au fiége de Rouen, où il combattit pour la caufe de fes ennemis contre l'intérêt de fa propre maifon. Il fit voir en mourant le même efprit inquiet et flottant qui l'avait agité pendant fa vie.

Jeanne d'Albret était d'un caractère tout oppofé: pleine de courage et de réfolution, redoutée de la cour de France, chérie des proteftans, eftimée des deux partis. Elle avait toutes les qualités qui font les grands politiques, ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue et de la cabale. Une chofe remarquable eft qu'elle fe fit proteftante dans le même temps que fon époux redevint catholique, et fut auffi conftamment attachée à la nouvelle religion qu'*Antoine* était chancelant dans la fienne. Ce fut par-là qu'elle fe vit à la tête d'un parti, tandis que fon époux était le jouet de l'autre.

Jaloufe de l'éducation de fon fils, elle voulut feule en prendre le foin. *Henri* apporta en naiffant toutes les excellentes qualités de fa mère, et il les porta dans la fuite à un plus haut degré de perfection. Il n'avait hérité de fon père qu'une certaine facilité d'humeur, qui dans *Antoine*

dégénéra en incertitude et en faibleffe, mais qui dans *Henri* fut bienveillance et bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un prince, dans cet orgueil lâche et efféminé qui énerve le corps, affaiblit l'efprit et endurcit le cœur. Sa nourriture était groffière, et fes habits fimples et unis. Il alla toujours nue tête. On l'envoyait à l'école avec de jeunes gens de même âge ; il grimpait avec eux fur les rochers et fur le fommet des montagnes voifines, fuivant la coutume du pays et des temps.

Pendant qu'il était ainfi élevé au milieu de fes fujets, dans une forte d'égalité, fans laquelle il eft facile à un prince d'oublier qu'il eft né homme, la fortune ouvrit en France une fcène fanglante, et au travers des débris d'un royaume prefque détruit et fur les cendres de plufieurs princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un trône, qu'il ne put rétablir dans fon ancienne fplendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II roi de France, chef de la branche des *Valois*, fut tué à Paris dans un tournoi, qui fut en Europe le dernier de ces romanefques et périlleux divertiffémens.

Il laiffa quatre fils : *François II*, *Charles IX*, *Henri III* et le duc d'*Alençon*. Tous ces indignes defcendans de *François I* montèrent fucceffivement fur le trône, excepté le duc d'*Alençon*, et moururent heureufement à la fleur de leur âge et fans poftérité.

Le règne de *François II* fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percèrent ces factions

et que commencèrent ces calamités, qui pendant trente ans successivement ravagèrent le royaume de France.

Il épousa la célèbre et malheureuse *Marie Stuart*, reine d'Ecosse, que sa beauté et sa faiblesse conduisirent à de grandes fautes, à de plus grands malheurs, et enfin à une mort déplorable. Elle était maitresse absolue de son jeune époux, prince de dix-huit ans, sans vices et sans vertus, né avec un corps délicat et un esprit faible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle se livra sans réserve au duc de *Guise*, frère de sa mère. Il influait sur l'esprit du roi par son moyen, et jetait par-là les fondemens de la grandeur de sa propre maison. Ce fut dans ce temps que *Catherine de Médicis*, veuve du feu roi et mère du roi régnant, laissa échapper les premières étincelles de son ambition, qu'elle avait habilement étouffée pendant la vie de *Henri II*. Mais se voyant incapable de l'emporter sur l'esprit de son fils et sur une jeune princesse qu'il aimait passionnément, elle crut qu'il lui était plus avantageux d'être pendant quelque temps leur instrument, et de se servir de leur pouvoir pour établir son autorité, que de s'y opposer inutilement. Ainsi les *Guises* gouvernaient le roi et les deux reines. Maîtres de la cour, ils devinrent les maîtres de tout le royaume : l'un en France est toujours une suite nécessaire de l'autre.

La maison de *Bourbon* gémissait sous l'oppression de la maison de *Lorraine*. *Autoine*, roi de Navarre, souffrit patiemment plusieurs affronts d'une dangereuse conséquence. Le prince

de *Condé* son frère, encore plus indignement traité, tâcha de secouer le joug, et s'associa pour ce grand dessein à l'amiral de *Coligny*, chef de la maison de *Châtillon*. La cour n'avait point d'ennemi plus redoutable. *Condé* était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; *Coligny* était d'une humeur plus posée, plus mesuré dans sa conduite, plus capable d'être chef d'un parti; à la vérité aussi malheureux à la guerre que *Condé*, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des temps si orageux et l'esprit de faction pouvaient le permettre.

Les protestans commençaient alors à devenir nombreux: ils s'aperçurent bientôt de leurs forces.

La superstition, les secrètes fourberies des moines de ce temps-là, le pouvoir immense de Rome, la passion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de *Luther* et de *Calvin*, la politique de plusieurs princes, servirent à l'accroissement de cette secte, libre à la vérité de superstition, mais tendant aussi impétueusement à l'anarchie que la religion de Rome à la tyrannie.

Les protestans avaient essuyé en France les persécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire est de multiplier les prosélytes. Leur secte croissait au milieu des échafauds et des tortures. *Condé*, *Coligny*, les deux frères de *Coligny*, leurs partisans et tous ceux qui étaient tyrannisés par les *Guises*, embrassèrent en même temps la religion protestante. Ils unirent avec tant de concert

leurs plaintes, leur vengeance et leurs intérêts qu'il y eut en même temps une révolution dans la religion et dans l'Etat.

La première entreprife fut un complot pour arrêter les *Guifes* à Amboife et pour s'affurer de la perfonne du roi. Quoique ce complot eût été tramé avec hardieffe et conduit avec fecret, il fut découvert au moment où il allait être mis en exécution. Les *Guifes* punirent les confpirateurs de la manière la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis et les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de fept cents proteftans furent exécutés; *Condé* fut fait prifonnier et accufé de lèfe-majefté. On lui fit fon procès, et il fut condamné à mort.

Pendant le cours de fon procès, *Antoine*, roi de Navarre, fon frère, leva en Guienne, à la follicitation de fa femme et de *Coligny*, un grand nombre de gentilshommes, tant proteftans que catholiques, attachés à fa maifon. Il traverfa la Gafcogne avec fon armée; mais fur un fimple meffage qu'il reçut de la cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. *Il faut que j'obéiffe*, dit-il; *mais j'obtiendrai votre pardon du roi. Allez, et demandez pardon pour vous-même*, lui répondit un vieux capitaine: *notre fureté eft au bout de nos épées*. Là-deffus la nobleffe qui le fuivait s'en retourna avec mépris et indignation.

Antoine continua fa route et arriva à la cour. Il y follicita pour la vie de fon frère, n'étant pas fûr de la fienne. Il allait tous les jours chez le duc et chez le cardinal de *Guife*, qui le rece-

vaient

vaient assis et couverts pendant qu'il était debout et nue tête.

Tout était prêt alors pour la mort du prince de *Condé*, lorsque le roi tomba tout d'un coup malade et mourut. Les circonstances et la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des princes n'est point naturelle, donnèrent cours au bruit commun que *François II* avait été empoisonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le prince de *Condé* fut mis en liberté : son parti commença à respirer ; la religion protestante s'étendit de plus en plus ; l'autorité des *Guises* baissa, sans cependant être abattue ; *Antoine de Navarre* recouvra une ombre d'autorité dont il se contenta ; *Marie Stuart* fut renvoyée en Ecosse, et *Catherine de Médicis*, qui commença alors à jouer le premier rôle sur ce théâtre, fut déclarée régente du royaume pendant la minorité de *Charles IX* son second fils.

Elle se trouva elle-même embarrassée dans un labyrinthe de difficultés insurmontables, et partagée entre deux religions et différentes factions, qui étaient aux prises l'une avec l'autre et se disputaient le pouvoir souverain.

Cette princesse résolut de les détruire par leurs propres armes, s'il était possible. Elle nourrit la haine des *Condés* contre les *Guises* ; elle jeta la semence des guerres civiles ; indifférente et impartiale entre Rome et Genève, uniquement jalouse de sa propre autorité.

Les *Guises*, qui étaient zélés catholiques, parce

que *Condé* et *Coligny* étaient proteſtans, furent long-temps à la tête des troupes. Il y eut pluſieurs batailles livrées; le royaume fut ravagé en même temps par trois ou quatre armées.

Le connétable *Anne de Montmorency* fut tué à la journée de S[t] Denis, dans la ſoixante et quatorzième année de ſon âge. *François* duc de *Guiſe* fut aſſaſſiné par *Poltrot* au ſiége d'Orléans. *Henri III*, alors duc d'Anjou, grand prince dans ſa jeuneſſe, quoique roi de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna la bataille de Jarnac contre *Condé*, et celle de Moncontour contre *Coligny*.

La conduite de *Condé*, et ſa mort funeſte à la bataille de Jarnac ſont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avait été bleſſé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à ſon ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, ſur lequel était monté un de ſes officiers. Le prince, ſans marquer aucune douleur, dit à ceux qui étaient autour de lui: *Meſſieurs, apprenez par cet accident qu'un cheval fougueux eſt plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons*, pourſuivit-il, *le prince de Condé, avec une jambe caſſée et le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puiſque vous le ſuivez.* Le ſuccès ne répondit point à ſon courage: il perdit la bataille; toute ſon armée fut miſe en déroute. Son cheval ayant été tué ſous lui, il ſe tint tout ſeul le mieux qu'il put appuyé contre un arbre, à demi évanoui, à cauſe de la douleur que lui cauſait ſon mal, mais toujours intrépide et le viſage tourné du côté de l'ennemi. *Monteſquiou*.

capitaine des gardes de duc d'*Anjou*, passa par là quand ce prince infortuné était en cet état, et demanda qui il était. Comme on lui dit que c'était le prince de *Condé*, il le tua de sang froid.

Après la mort de *Condé*, *Coligny* eut sur les bras tout le fardeau du parti. *Jeanne d'Albret*, alors veuve, confia son fils à ses soins. Le jeune *Henri*, alors âgé de quatorze ans, alla avec lui à l'armée, et partagea les fatigues de la guerre. Le travail et les adversités furent ses guides et ses maîtres.

Sa mère et l'amiral n'avaient point d'autre vue que de rendre en France leur religion indépendante de l'Eglise de Rome, et d'assurer leur propre autorité contre le pouvoir de *Catherine de Médicis*.

Catherine était déjà débarrassée de plusieurs de ses rivaux. *François* duc de *Guise*, qui était le plus dangereux et le plus nuisible de tous, quoiqu'il fût du même parti, avait été assassiné devant Orléans. *Henri de Guise* son fils, qui joua depuis un si grand rôle dans le monde, était alors fort jeune.

Le prince de *Condé* était mort. *Charles IX* son fils avait pris le pli qu'elle voulait, étant aveuglément soumis à ses volontés. Le duc d'*Anjou*, qui fut depuis *Henri III*, était absolument dans ses intérêts; elle ne craignait d'autres ennemis que *Jeanne d'Albret*, *Coligny* et les protestans. Elle crut qu'un seul coup pouvait les détruire tous et rendre son pouvoir immuable.

Elle pressentit le roi et même le duc d'*Anjou* sur son dessein. Tout fut concerté, et les piéges étant préparés, une paix avantageuse fut proposée

aux proteftans. *Coligny*, fatigué de la guerre civile, l'accepta avec chaleur. *Charles*, pour ne laiffer aucun fujet de foupçon, donna fa fœur en mariage au jeune *Henri de Navarre*. *Jeanne d'Albret*, trompée par des apparences fi féduifantes, vint à la cour avec fon fils, *Coligny* et tous les chefs des proteftans. Le mariage fut célébré avec pompe ; toutes les manières obligeantes, toutes les affurances d'amitié, tous les fermens fi facrés parmi les hommes, furent prodigués par *Catherine* et par le roi. Le refte de la cour n'était occupé que de fêtes, de jeux et de mafcarades. Enfin une nuit, qui fut la veille de la S[t] Barthélemi, au mois d'août 1572, le fignal fut donné à minuit. Toutes les maifons des proteftans furent forcées et ouvertes en même temps. L'amiral de *Coligny*, alarmé du tumulte, fauta de fon lit. Une troupe d'affaffins entra dans fa chambre ; un certain *Bème*, lorrain, qui avait été élevé domeftique dans la maifon de *Guife*, était à leur tête ; il plongea fon épée dans le fein de l'amiral, et lui donna un coup de revers fur le vifage.

Le jeune *Henri* duc de *Guife*, qui forma enfuite la ligue catholique, et qui fut depuis affaffiné à Blois, était à la porte de la maifon de *Coligny*, attendant la fin de l'affaffinat, et cria tout haut : *Bème, cela eft-il fait ?* Immédiatement après, les affaffins jetèrent le corps par la fenêtre. *Coligny* tomba et expira aux pieds de *Guife*, qui lui marcha fur le corps ; non qu'il fût enivré de ce zèle catholique pour la perfécution, qui dans ce temps avait infecté la moitié de la France ; mais il y fut pouffé par l'efprit de vengeance, qui, bien qu'il

ne foit point en général fi cruel que le faux zèle pour la religion, mène fouvent à de plus grandes baffeffes.

Cependant tous les amis de *Coligny* étaient attaqués dans Paris : hommes, enfans, tout était maffacré fans diftinction : toutes les rues étaient jonchées de corps morts. Quelques prêtres, tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre, couraient à la tête des meurtriers, et les encourageaient au nom de DIEU de n'épargner ni parens ni amis.

Le maréchal de *Tavanes*, foldat ignorant et fuperftitieux, qui joignait la fureur de la religion à la rage du parti, courait à cheval dans Paris, criant aux foldats : *Du fang, du fang, la faignée eft auffi falutaire dans le mois d'août que dans le mois de mai.*

Le palais du roi fut un des principaux théâtres du carnage : car le prince de Navarre logeait au louvre, et tous fes domeftiques étaient proteftans. Quelques-uns d'entr'eux furent tués dans leur lit avec leurs femmes ; d'autres s'enfuyaient tout nus, et étaient pourfuivis par les foldats fur les efcaliers de tous les appartemens du palais, et même jufqu'à l'antichambre du roi. La jeune femme de *Henri de Navarre*, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour fon époux et pour elle-même, faifie d'horreur et à demi-morte, fauta brufquement de fon lit pour aller fe jeter aux pieds du roi fon frère. A peine eut-elle ouvert la porte de fa chambre que quelques-uns de fes domeftiques proteftans coururent s'y réfugier. Les foldats entrèrent après eux, et les pourfuivirent en

préfence de la princeffe. Un d'eux, qui s'était caché fous fon lit y fut tué ; deux autres furent percés à coups de hallebarde à fes pieds ; elle fut elle-même couverte de fang.

Il y avait un jeune gentilhomme qui était fort avant dans la faveur du roi, à caufe de fon air noble, de fa politeffe et d'un certain tour heureux qui régnait dans fa converfation. C'était le comte de *la Rochefoucauld*, bifaïeul du marquis de *Montendre*, qui eft venu en Angleterre pendant une perfécution moins cruelle, mais auffi injufte. *La Rochefoucauld* avait paffé la foirée avec le roi dans une douce familiarité, où il avait donné l'effor à fon imagination. Le roi fentit quelques remords, et fut touché d'une forte de compaffion pour lui. Il lui dit deux ou trois fois de ne point retourner chez lui, et de coucher dans fa chambre ; mais *la Rochefoucauld* répondit qu'il voulait aller trouver fa femme. Le roi ne l'en preffa pas davantage, et dit: *Qu'on le laiffe aller, je vois bien que* DIEU *a réfolu fa mort.* Ce jeune homme fut maffacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échappèrent de ce maffacre général. Parmi ceux-ci, la délivrance du jeune *la Force* eft un exemple illuftre de ce que les hommes appellent *deftinée*. C'était un enfant de dix ans. Son père, fon frère aîné et lui furent arrêtés en même temps par les foldats du duc d'*Anjou*. Ces meurtriers tombèrent fur tous les trois tumultuairement, et les frappèrent au hafard. Le père et les enfans, couverts de fang, tombèrent à la

renverſe les uns ſur les autres. Le plus jeune, qui n'avait reçu aucun coup, contrefit le mort, et le jour ſuivant il fut délivré de tout danger. Une vie ſi miraculeuſement conſervée dura quatre-vingt-cinq ans. Ce fut le célèbre maréchal de *la Force*, oncle de la ducheſſe de *la Force* qui eſt préſentement en Angleterre.

Cependant pluſieurs de ces infortunées victimes fuyaient du côté de la rivière. Quelques-uns la traverſaient à la nage, pour gagner le faubourg St Germain. Le roi les aperçut de ſa fenêtre, qui avait vue ſur la rivière : ce qui eſt preſque incroyable, quoique cela ne ſoit que trop vrai, il tira ſur eux avec une carabine. *Catherine de Médicis*, ſans trouble et avec un air ſerein et tranquille, au milieu de cette boucherie, regardait du haut d'un balcon qui avait vue ſur la ville, enhardiſſait les aſſaſſins, et riait d'entendre les ſoupirs des mourans et les cris de ceux qui étaient maſſacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la rue avec une curioſité effrontée, digne des abominations de ce ſiècle ; elles contemplèrent le corps nu d'un gentilhomme nommé *Soubiſe*, qui avait été ſoupçonné d'impuiſſance, et qui venait d'être aſſaſſiné ſous les fenêtres de la reine.

La cour, qui fumait encore du ſang de la nation, eſſaya quelques jours après de couvrir un forfait ſi énorme par les formalités des lois. Pour juſtifier ce maſſacre, ils imputèrent calomnieuſement à l'amiral une conſpiration qui ne fut crue de perſonne. On ordonna au parlement de procéder contre la mémoire de *Coligny*. Son corps fuſpendu

par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce ſpectacle horrible. Un de ſes courtiſans l'avertiſſant de ſe retirer, parce que le corps ſentait mauvais, le roi répondit: *Le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.*

Il eſt impoſſible de ſavoir s'il eſt vrai que l'on envoya la tête de l'amiral à Rome. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'il y a à Rome dans le vatican un tableau où eſt repréſenté le maſſacre de la Saint-Barthélemi, avec ces paroles: *Le pape approuve la mort de Coligny.*

Le jeune *Henri de Navarre* fut épargné plutôt par politique que par compaſſion de la part de *Catherine*, qui le retint priſonnier juſqu'à la mort du roi, pour être caution de la ſoumiſſion des proteſtans qui voudraient ſe révolter.

Jeanne d'Albret était morte ſubitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être ſa mort eût été naturelle, ce n'eſt pas toutefois une opinion ridicule de croire qu'elle avait été empoiſonnée.

L'exécution ne fut pas bornée à la ville de Paris. Les mêmes ordres de la cour furent envoyés à tous les gouverneurs des provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois gouverneurs qui refusèrent d'obéir aux ordres du roi. Un, entr'autres, appelé *Montmorin* gouverneur d'Auvergne, écrivit à ſa majeſté la lettre ſuivante, qui mérite d'être tranſmiſe à la poſtérité.

SIRE,

SIRE,

" J'ai reçu un ordre ; sous le sceau de votre
„ majesté, de faire mourir tous les protestans
„ qui sont dans ma province. Je respecte trop
„ votre majesté pour ne pas croire que ces let-
„ tres sont supposées ; et si, ce qu'à DIEU ne
„ plaise, l'ordre est véritablement émané d'elle,
„ je la respecte aussi trop pour lui obéir."

Ces massacres portèrent au cœur des protestans la rage et l'épouvante. Leur haine irréconciliable sembla prendre de nouvelles forces ; l'esprit de vengeance les rendit plus forts et plus redoutables.

Peu de temps après, le roi fut attaqué d'une étrange maladie qui l'emporta au bout de deux ans. Son sang coulait toujours et perçait au travers des pores de sa peau ; maladie incompréhensible, contre laquelle échoua l'art et l'habileté des médecins, et qui fut regardée comme un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de *Charles*, son frère le duc d'*Anjou* avait été élu roi de Pologne. Il devait son élévation à la réputation qu'il avait acquise étant général, et qu'il perdit en montant sur le trône.

Dès qu'il apprit la mort de son frère, il s'enfuit de Pologne, et se hâta de venir en France se mettre en possession du périlleux héritage d'un royaume déchiré par des factions fatales à ses souverains, et inondé du sang de ses habitans. Il ne trouva en arrivant que partis et troubles qui augmentèrent à l'infini.

Henri, alors roi de Navarre, se mit à la tête des protestans, et donna une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté, le jeune duc de *Guise* commençait à frapper les yeux de tout le monde par ses grandes et dangereuses qualités. Il avait un génie encore plus entreprenant que son père; il semblait d'ailleurs avoir une heureuse occasion d'atteindre à ce faîte de grandeur, dont son père lui avait frayé le chemin.

Le duc d'*Anjou*, alors *Henri III*, était regardé comme incapable d'avoir des enfans, à cause de ses infirmités qui étaient les suites des débauches de sa jeunesse. Le duc d'*Alençon* qui avait pris le nom de duc d'*Anjou*, était mort en 1584, et *Henri de Navarre* était légitime héritier de la couronne. *Guise* essaya de se l'assurer à lui-même, du moins après la mort de *Henri III*, et de l'enlever à la maison des *Capets*, comme les *Capets* l'avaient usurpée sur la maison de *Charlemagne*, et comme le père de *Charlemagne* l'avait ravie à son légitime souverain.

Jamais si hardi projet ne parut si bien et si heureusement concerté. *Henri de Navarre*, et toute la maison de *Bourbon* était protestante. *Guise* commença à se concilier la bienveillance de la nation, en affectant un grand zèle pour la religion catholique. Sa libéralité lui gagna le peuple; il avait tout le clergé à sa dévotion, des amis dans le parlement, des espions à la cour, des serviteurs dans tout le royaume. Sa première démarche politique fut une association sous le nom de *Ste Ligue*, contre les protestans, pour la sureté de la religion catholique.

La moitié du royaume entra avec empressement dans cette nouvelle confédération, Le pape *Sixte V* donna sa bénédiction à la ligue, et la protégea comme une nouvelle milice romaine. *Philippe II*, roi d'Espagne, selon la politique des souverains qui concourent toujours à la ruine de leurs voisins, encouragea la ligue de toutes ses forces, dans la vue de mettre la France en pièces et de s'enrichir de ses dépouilles.

Ainsi *Henri III*, toujours ennemi des protestans, fut trahi lui-même par des catholiques, assiégé d'ennemis secrets et déclarés, et inférieur en autorité à un sujet qui, soumis en apparence, était réellement plus roi que lui.

La seule ressource pour se tirer de cet embarras était peut-être de se joindre avec *Henri de Navarre*, dont la fidélité, le courage et l'esprit infatigable étaient l'unique barrière qu'on pouvait opposer à l'ambition de *Guise*, et qui pouvait retenir dans le parti du roi tous les protestans : ce qui eût mis un grand poids de plus dans sa balance.

Le roi, dominé par *Guise* dont il se défiait, mais qu'il n'osait offenser, intimidé par le pape, trahi par son conseil et par sa mauvaise politique, prit un parti tout opposé. Il se mit lui-même à la tête de la sainte ligue. Dans l'espérance de s'en rendre le maître, il s'unit avec *Guise* son sujet rebelle, contre son beau-frère, que la nature et la bonne politique lui désignaient pour son allié.

Henri de Navarre commandait alors en Gascogne une petite armée, tandis qu'un grand

corps de troupes accourait à son secours de la part des princes protestans d'Allemagne ; il était déjà sur les frontières de Lorraine.

Le roi s'imagina qu'il pourrait tout à la fois réduire le Navarrois et se débarasser de *Guise*. Dans ce dessein, il envoya le Lorrain avec une très-petite et très-faible armée contre les Allemands, par lesquels il faillit à être mis en déroute.

Il fit marcher en même temps *Joyeuse*, son favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la noblesse française, et avec la plus puissante armée qu'on eût vue depuis *François I*. Il échoua dans tous ces desseins. *Henri de Navarre* défit entièrement à Coutras cette armée si redoutable, et *Guise* remporta la victoire sur les Allemands.

Le Navarrois ne se servit de sa victoire que pour offrir une paix sûre au royaume et son secours au roi. Mais quoique vainqueur, il se vit refusé, le roi craignant plus ses propres sujets que ce prince.

Guise retourna victorieux à Paris, et y fut reçu comme le sauveur de la nation. Son parti devint plus audacieux, et le roi plus méprisé ; en sorte que *Guise* semblait plutôt avoir triomphé du roi que des Allemands.

Le roi sollicité de toutes parts sortit, mais trop tard, de sa profonde léthargie. Il essaya d'abattre la ligue ; il voulut s'assurer de quelques bourgeois les plus séditieux ; il osa défendre à *Guise* l'entrée de Paris ; mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. *Guise*, au mépris de ses ordres, vint à Paris, les bourgeois prirent les armes, les gardes du roi furent

arrêtés, et lui-même fut emprifonné dans fon palais.

Rarement les hommes font affez bons ou affez méchans. Si *Guife* avait entrepris dans ce jour fur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il le laiffa échapper après l'avoir affiégé, et en fit ainfi trop ou trop peu.

Henri III s'enfuit à Blois, où il convoqua les états-généraux du royaume. Ces états reffemblaient au parlement de la Grande-Bretagne, quant à leur convocation; mais leurs opérations étaient différentes. Comme ils étaient rarement affemblés, ils n'avaient point de règles pour fe conduire. C'était en général une affemblée de gens incapables, faute d'expérience, de favoir prendre de juftes mefures: ce qui formait une véritable confufion.

Guife, après avoir chaffé fon fouverain de fa capitale, ofa venir le braver à Blois, en préfence d'un corps qui repréfentait la nation. *Henri* et lui fe réconcilièrent folennellement; ils allèrent enfemble au même autel; ils y communièrent enfemble. L'un promit par ferment d'oublier toutes les injures paffées, l'autre d'être obéiffant et fidelle à l'avenir; mais dans le même temps le roi projetait de faire mourir *Guife*, et *Guife* de faire détrôner le roi.

Guife avait été fuffifamment averti de fe défier de *Henri*; mais il le méprifait trop pour le croire affez hardi d'entreprendre un affaffinat. Il fut la dupe de fa fécurité: le roi avait réfolu de fe

venger de lui et de son frère le cardinal de *Guise*, le compagnon de ses ambitieux desseins et le plus hardi promoteur de la ligue. Le roi fit lui-même provision de poignards, qu'il distribua à quelques gascons qui s'étaient offerts d'être les ministres de sa vengeance. Ils tuèrent *Guise* dans le cabinet du roi; mais ces mêmes hommes qui avaient tué le duc ne voulurent point tremper leurs mains dans le sang de son frère, parce qu'il était prêtre et cardinal; comme si la vie d'un homme qui porte une robe longue et un rabat était plus sacrée que celle d'un homme qui porte un habit court et une épée.

Le roi trouva quatre soldats qui, au rapport du jésuite *Maimbourg*, n'étant pas si scrupuleux que les gascons, tuèrent le cardinal pour cent écus chacun. Ce fut sous l'appartement de *Catherine de Médicis* que les deux frères furent tués; mais elle ignorait parfaitement le dessein de son fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun parti, et étant même abandonnée par le roi.

Si une telle vengeance eût été revétue des formalités de la loi, qui sont les instrumens naturels de la justice des rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la ligue en eût été épouvantée: mais manquant de cette forme solennelle, cette action fut regardée comme un affreux assassinat, et ne fit qu'irriter le parti. Le sang des *Guises* fortifia la ligue, comme la mort de *Coligny* avait fortifié les protestans. Plusieurs villes de France se révoltèrent ouvertement contre le roi.

Il vint d'abord à Paris; mais il en trouva les

ortes fermées, et tous les habitans fous les
rmes.

Le fameux duc de *Mayenne*, cadet du feu
uc de *Guife*, était alors dans Paris. Il avait été
clipfé par la gloire de *Guife* pendant fa vie;
nais après fa mort, le roi le trouva auffi dan-
ereux ennemi que fon frère. Il avait toutes fes
randes qualités, auxquelles il ne manqua que
éclat et le luftre.

Le parti des Lorrains était très-nombreux dans
'aris. Le grand nom de *Guife*, leur magnificence,
eur libéralité, leur zèle apparent pour la religion
atholique, les avait rendus les délices de la ville:
rêtres, bourgeois, femmes, magiftrats, tout
e ligua fortement avec *Mayenne* pour pourfuivre
ne vengeance qui leur paraiffait légitime.

La veuve du duc préfenta une requête au par-
ement contre les meurtriers de fon mari. Le pro-
ès commença fuivant le cours ordinaire de la
iftice; deux confeillers furent nommés pour
nformer les circonftances du crime: mais le par-
ement n'alla pas plus loin, les principaux étant
ngulièrement attachés aux intérêts du roi.

La forbonne ne fuivit point cet exemple de
nodération: foixante et dix docteurs publièrent
n écrit, par lequel ils déclarèrent *Henri de
Valois* déchu de fon droit à la couronne, et fes
ujets difpenfés du ferment de fidélité.

Mais l'autorité royale n'avait pas d'ennemis
lus dangereux que ces bourgeois de Paris, nom-
nés *les Seize*, non à caufe de leur nombre, puif-
u'ils étaient quarante, mais à caufe des feize

quartiers de Paris, dont ils s'étaient partagé le gouvernement. Le plus confidérable de tous ces bourgeois était un certain *le Clerc*, qui avait ufurpé le grand nom de *Buffi*. C'était un citoyen hardi et un méchant foldat, comme tous fes compagnons. Ces *Seize* avaient acquis une autorité abfolue, et devinrent dans la fuite auffi infupportables à *Mayenne* qu'ils avaient été terribles au roi.

D'ailleurs les prêtres, qui ont toujours été les trompettes de toutes les révolutions, tonnaient en chaire, et affuraient de la part de DIEU que celui qui tuerait le tyran entrerait infailliblement en paradis. Les noms facrés et dangereux de *Jéhu* et de *Judith*, et tous ces affaffinats confacrés par l'écriture fainte, frappaient par-tout les oreilles de la nation. Dans cette affreufe extrémité, le roi fut enfin forcé d'implorer le fecours de ce même Navarrois, qu'il avait autrefois refufé. Ce prince fut plus fenfible à la gloire de protéger fon beau-frère et fon roi qu'à la victoire qu'il avait remportée fur lui.

Il mena fon armée au roi; mais avant que fes troupes fuffent arrivées, il vint le trouver, accompagné d'un feul page. Le roi fut étonné de ce trait de générofité, dont il n'avait pas été lui-même capable. Les deux rois marchèrent vers Paris à la tête d'une puiffante armée. La ville n'était point en état de fe défendre. La ligue touchait au moment de fa ruine entière, lorfqu'un jeune religieux de l'ordre de St Dominique changea toute la face des affaires.

Son nom était *Jacques Clément*; il était né dans

un village de Bourgogne, appelé *Sorbonne*, et alors âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété et son esprit noir et mélancolique se laissèrent bientôt entraîner au fanatisme, par les importunes clameurs des prêtres. Il se chargea d'être le libérateur et le martyr de la sainte ligue. Il communiqua son projet à ses amis et à ses supérieurs : tous l'encouragèrent et le canonisèrent d'avance. *Clément* se prépara à son parricide par des jeûnes et par des prières continuelles pendant des nuits entières. Il se confessa, reçut les sacremens, puis acheta un bon couteau. Il alla à St Cloud, où était le quartier du roi, et demanda à être présenté à ce prince, sous prétexte de lui révéler un secret, dont il lui importait d'être promptement instruit. Ayant été conduit devant sa majesté, il se prosterna avec une modeste rougeur sur le front, et il lui remit une lettre qu'il disait être écrite par *Achille de Harlai*, premier président. Tandis que le roi lit, le moine le frappe dans le ventre, et laisse le couteau dans la playe. Ensuite, avec un regard assuré et les mains sur sa poitrine, il lève les yeux au ciel, attendant paisiblement les suites de son assassinat. Le roi se lève, arrache le couteau de son ventre et en frappe le meurtrier au front. Plusieurs courtisans accoururent au bruit. Leur devoir exigeait qu'ils arrêtassent le moine pour l'interroger et tâcher de découvrir ses complices ; mais ils le tuèrent sur le champ, avec une précipitation qui les fit soupçonner d'avoir été trop instruits de son dessein. *Henri de Navarre* fut alors roi de France par le droit de sa naissance,

reconnu d'une partie de l'armée et abandonné par l'autre.

Le duc d'*Epernon* et quelques autres quittèrent l'armée, alléguant qu'ils étaient trop bons catholiques pour prendre les armes en faveur d'un roi qui n'allait point à la meſſe. Ils eſpéraient ſecrétement que le renverſement du royaume, l'objet de leurs déſirs et de leur eſpérance, leur donnerait occaſion de ſe rendre ſouverains dans leur pays.

Cependant le meurtre de *Clément* fut approuvé à Rome et adoré à Paris. La ſainte ligue reconnut pour ſon roi le cardinal de *Bourbon*, vieux prêtre, oncle de *Henri IV*, pour faire voir au monde que ce n'était pas la maiſon de *Bourbon*, mais les hérétiques, que ſa haine pourſuivait.

Ainſi le duc de *Mayenne* fut aſſez ſage pour ne pas uſurper le titre de *roi*; et cependant il s'empara de toute l'autorité royale, pendant que le malheureux cardinal de *Bourbon*, appelé roi par la ligue, fut gardé priſonnier par *Henri IV* le reſte de ſa vie, qui dura encore deux ans. La ligue plus appuyée que jamais par le pape, ſecourue des Eſpagnols, et forte par elle-même, était parvenue au plus haut point de ſa grandeur, et feſait ſentir à *Henri IV* cette haine que le faux zèle inſpire, et ce mépris que font naître les heureux ſuccès.

Henri avait peu d'amis, peu de places importantes, point d'argent et une petite armée, mais ſon courage, ſon activité, ſa politique ſuppléaient à tout ce qui lui manquait. Il gagna pluſieurs batailles, et entr'autres, celle d'Ivry ſur le duc de *Mayenne*, une des plus remarquables qui aient

mais été données. Les deux généraux montrè-
nt dans ce jour toute leur capacité, et les soldats
ut leur courage. Il y eut peu de fautes commi-
s de part et d'autre. *Henri* fut enfin redeva-
le de la victoire à la supériorité de ses connaissan-
es et de sa valeur : mais il avoua que *Mayenne*
vait rempli tous les devoirs d'un grand général :
l n'a péché, dit-il, *que dans la cause qu'il*
utenait.

Il se montra, après la victoire, aussi modéré
'il avait été terrible dans le combat. Instruit que
: pouvoir diminue souvent quand on en fait un
sage trop étendu, et qu'il augmente en l'em-
loyant avec ménagement, il mit un frein à la
ireur du soldat armé contre l'ennemi ; il eut
in des blessés, et donna la liberté à plusieurs
ersonnes. Cependant tant de valeur et tant de
énérosité ne touchèrent point les ligueurs.

Les guerres civiles de France étaient devenues
 querelle de toute l'Europe. Le roi *Philippe II*
ait vivement engagé à défendre la ligue : la
ine *Elisabeth* donnait toutes sortes de secours
Henri, non parce qu'il était protestant, mais
arce qu'il était ennemi de *Philippe II*, dont il
ui était dangereux de laisser croître le pouvoir.
lle envoya à *Henri* cinq mille hommes, sous
: commandement du comte d'*Essex* son favori,
uquel elle fit depuis trancher la tête.

Le roi continua la guerre avec différens suc-
ès. Il prit d'assaut tous les fauxbourgs de Paris
ans un seul jour. Il eût peut-être pris de même la
ille, s'il n'eût pensé qu'à la conquérir ; mais il

craignit de donner ſa capitale en proie aux ſoldats, et de ruiner une ville qu'il avait envie de ſauver. Il aſſiégea Paris, il leva le ſiége; il le recommença; enfin il le bloqua, et coupa toutes les communications à la ville, dans l'eſpérance que les Pariſiens ſeraient forcés, par la diſette des vivres, à ſe rendre ſans effuſion de ſang.

Mais *Mayenne*, les prêtres et les Seize tournèrent les eſprits avec tant d'art, les envenimèrent ſi fort contre les hérétiques, et remplirent leur imagination de tant de fanatiſme, qu'ils aimèrent mieux mourir de faim que de ſe rendre et d'obéir.

Les moines et les religieux donnèrent un ſpectacle qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un reſſort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une eſpèce de revue militaire, marchant par rang et de file, et portant des armes rouillées par-deſſus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la vierge *Marie*, branlant des épées, et criant qu'ils étaient tout prêts à combattre et à mourir pour la défenſe de la foi; en ſorte que les bourgeois, voyant leurs confeſſeurs armés, croyaient effectivement ſoutenir la cauſe de DIEU.

Quoi qu'il en ſoit, la diſette dégénéra en famine univerſelle. Ce nombre prodigieux de citoyens n'avait d'autre nourriture que les ſermons des prêtres et que les miracles imaginaires des moines, qui par ce pieux artifice avaient dans leurs couvens toutes choſes en abondance, tandis que toute la ville etait ſur le point de mourir de faim. Les miſérables Pariſiens, trompés d'abord

l'espérance d'un prompt secours, chantaient dans les rues des ballades et des lampons contre *Henri*: folie qu'on ne pourrait attribuer à quelqu'autre nation avec vraisemblance, mais qui est assez conforme au génie des Français, même dans un état si affreux. Cette courte et déplorable joie fut bientôt entièrement étouffée par la misère la plus réelle et la plus étonnante. Trente mille hommes moururent de faim dans l'espace d'un mois. Les malheureux citoyens, pressés par la famine, essayèrent de faire une espèce de pain avec les os des morts, lesquels étant brisés et bouillis formaient une sorte de gelée. Mais cette nourriture si peu naturelle ne servait qu'à les faire mourir plus promptement. On conte, et cela est attesté par les témoignages les plus authentiques, qu'une femme tua et mangea son propre enfant. Au reste, l'inflexible opiniâtreté des Parisiens était égale à leur misère. *Henri* eut plus de compassion pour leur état qu'ils n'en avaient eux-mêmes: son bon naturel l'emporta sur son intérêt particulier.

Il souffrit que ses soldats vendissent en particulier toutes sortes de provisions à la ville. Ainsi on vit arriver ce qu'on n'avait pas encore vu, que les assiégés étaient nourris par les assiégeans. C'était un spectacle bien singulier, que de voir les soldats qui du fond de leurs tranchées envoyaient les vivres aux citoyens, qui leur jetaient de l'argent de leurs remparts. Plusieurs officiers, entraînés par la licence si ordinaire à la soldatesque, troquaient un aloyau pour une fille; en sorte qu'on ne voyait que femmes qui descendaient dans des

baquets, et des baquets qui remontaient pleins de provifions. Par-là une licence hors de faifon régna parmi les officiers ; les foldats amafsèrent beaucoup d'argent ; les affiégés furent foulagés ; et le roi perdit la ville ; car dans le même temps une armée d'Efpagnols vint des Pays-Bas. Le roi fut obligé de lever le fiége et d'aller à fa rencontre, au travers de tous les dangers et de tous les hafards de la guerre, jufqu'à ce qu'enfin les Efpagnols ayant été chaffés du royaume, il revint une troifième fois devant Paris, qui était toujours plus opiniâtrée à ne point le recevoir.

Sur ces entrefaites, le cardinal de *Bourbon*, ce fantôme de la royauté, mourut. On tint une affemblée à Paris, qui nomma les états-généraux du royaume pour procéder à l'élection d'un nouveau roi. L'Efpagne influait fortement fur ces Etats ; *Mayenne* avait un parti confidérable qui voulait le mettre fur le trône. Enfin *Henri*, ennuyé de la cruelle néceffité de faire éternellement la guerre à fes fujets, et fachant d'ailleurs que ce n'était pas fa perfonne, mais fa religion qu'ils haïffaient, réfolut de rentrer au giron de l'Eglife romaine. Peu de femaines après, Paris lui ouvrit fes portes. Ce qui avait été impoffible à fa valeur et à fa magnanimité, il l'obtint facilement en allant à la meffe, et en recevant l'abfolution du pape.

Tout le peuple, changé dans ce jour falutaire,
Reconnait fon vrai roi, fon vainqueur et fon père.
Dès-lors l'on admira ce règne fortuné,

: commencé trop tard et trop tôt terminé.
Autrichien trembla. Justement désarmée
ome adopta Bourbon; Rome s'en vit aimée.
ı Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
: soumettant enfin son cœur et ses provinces,
ıt le meilleur sujet du plus juste des princes.

HENRIADE, *fin du dernier chant.*

ISSERTATION SUR LA MORT DE HENRI IV.

: plus horrible accident qui soit jamais arrivé
:urope a produit les plus odieuses conjectu-
Presque tous les mémoires du temps de la
t de *Henri IV* jettent également des soup-
; sur les ennemis de ce bon roi, sur les courti-
, sur les jésuites, sur sa maîtresse, sur sa femme
ıe. Ces accusations durent encore, et on ne
e jamais de cet assassinat sans former un ju-
.ent téméraire. J'ai toujours été étonné de
e facilité malheureuse, avec laquelle les hom-
les plus incapables d'une méchante action
ənt à imputer les crimes les plus affreux aux
ımes d'Etat, aux hommes en place. On veut
enger de leur grandeur en les accusant; on
: se faire valoir en racontant des anecdotes
nges. Il en est de la conversation comme
ı spectacle, comme d'une tragédie, dans la-

quelle il faut attacher par de grandes passions et par de grands crimes.

Des voleurs assassinent *Vergier* dans la rue; tout Paris accuse de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlève des personnes considérables, il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut total de preuves, rien n'arrête; et la calomnie passant de bouche en bouche, et bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuve, dont les historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de *Henri IV* mourut d'une pleurésie; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, et qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de *Catherine de Médicis*. On ne s'avise guère de douter que le pape *Alexandre VI* ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le cardinal *Corneto* et pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. *Guicbardin*, auteur contemporain, auteur respecté, dit qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime et à ce châtiment du crime; il ne dit pas que le pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, et l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à *Guicbardin: L'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion.* Vous étiez l'ennemi du pape; vous avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il

avait,

avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis auſſi perfides et auſſi cruels que lui ; de-là vous concluez qu'un pape de ſoixante et douze ans n'eſt pas mort d'une façon naturelle ; vous prétendez, ſur des rapports vagues, qu'un vieux ſouverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoiſonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet ſi important ? Ces effets étaient preſque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes puſſent en ſaiſir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu haſarder, pour un auſſi petit gain, une action auſſi infame, une action qui demandait des complices, et qui tôt ou tard eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape plutôt qu'un bruit populaire ? ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre veſtige de cette accuſation intentée contre ſa mémoire. Son fils *Borgia* tomba malade dans le temps de la mort de ſon père ; voilà le ſeul fondement de l'hiſtoire du poiſon. Le père et le fils ſont malades en même temps, donc ils ſont empoiſonnés : ils ſont l'un et l'autre de grands politiques, des princes ſans ſcrupule, donc ils ſont atteints du poiſon même qu'ils deſtinaient à douze cardinaux. C'eſt ainſi que raiſonne l'animoſité ; c'eſt la logique d'un peuple qui déteſte ſon maître : mais ce ne doit pas être celle d'un hiſtorien. Il ſe porte pour juge, il prononce les

arrêts de la poſtérité : il ne doit déclarer perſonne coupable ſans des preuves évidentes.

Ce que je dis de *Guichardin*, je le dirai des mémoires de *Sulli* au ſujet de la mort de *Henri IV*. Ces mémoires furent compoſés par des ſecrétaires du duc de *Sulli*, alors diſgracié par *Marie de Médicis*; on y laiſſe échapper quelques ſoupçons ſur cette princeſſe, que la mort de *Henri IV* ſeſait maîtreſſe du royaume, et ſur le duc d'*Epernon* qui ſervit à la faire déclarer régente. *Mézeray*, plus hardi que judicieux, fortifie ces ſoupçons; et celui qui vient de faire imprimer le ſixième tome des mémoires de *Condé* fait ſes efforts pour donner au miſérable *Ravaillac* les complices les plus reſpectables. N'y a-t-il donc pas aſſez de crimes ſur la terre? faut il encore en chercher où il n'y en a point?

On accuſe à la fois le père *Alagona* jéſuite, oncle du duc de *Lerme*; tout le conſeil eſpagnol, la reine *Marie de Médicis*, la maîtreſſe de *Henri IV*, Mme de *Verneuil* et le duc d'*Epernon*. Choiſiſſez donc. Si la maîtreſſe eſt coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouſe le ſoit; ſi le conſeil d'Eſpagne a mis dans Naples le couteau à la main de *Ravaillac*, ce n'eſt donc pas le duc d'*Epernon* qui l'a ſéduit dans Paris, lui que *Ravaillac* appelait *catholique à gros grain*, comme il eſt prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuſes; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât *Ravaillac* à l'inſtant qu'on le reconnut tenant ſon couteau ſanglant, et qui voulait qu'on le réſervât à la queſtion et au ſupplice.

Il y a des preuves, dit *Mézeray*, que des prêtres avaient mené *Ravaillac* jufqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Confultez le procès criminel de ce monftre, vous y trouverez tout le contraire. Je fais que les dépofitions vagues d'un nommé *du Jardin* et d'une *Defcomans* ne font pas des allégations à oppofer aux aveux que fit *Ravaillac* dans les tortures. Rien n'eft plus fimple, plus ingénu, moins embarraffé, moins inconftant ; rien par conféquent de plus vrai que toutes fes réponfes. Quel intérét aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abufé ? Je conçois bien qu'un fcélérat affocié à d'autres fcélérats cèle d'abord fes complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle *honneur* jufque dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait féduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il ferait protégé, ne décélerait-il pas fes féducteurs ? comment dans l'horreur des tortures n'accuferait-il pas les impofteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? n'eft-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ?

Ravaillac perfifte toujours à dire dans fes interrogatoires : *J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape ; j'ai eu des vifions, des révélations ; j'ai cru fervir* DIEU : *je reconnais que je me fuis trompé et que je fuis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai été jamais excité par perfonne.* Voilà la fubftance de toutes fes réponfes. Il avoue que le jour de l'affaffinat il avait

été dévotement à la meſſe ; il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le deſſein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois, qu'il y a réſiſté, qu'il a quitté Paris pour ſe rendre le crime impoſſible, qu'il y eſt retourné vaincu par ſon fanatiſme. Il ſigne l'un de ſes interrogatoires *François Ravaillac*,

Que toujours dans mon cœur
Jéſus ſoit le vainqueur.

Qui ne reconnaît. qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna ſa ſignature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoiſonné de tous les venins de la ligue ?

Ses complices étaient la ſuperſtition et la fureur qui animèrent *Jean Châtel*, *Pierre Barrière*, *Jacques Clément*. C'était l'eſprit de *Poltrot* qui aſſaſſina le duc de *Guiſe*; c'étaient les maximes de *Balthaſar Gerard*, aſſaſſin du grand prince d'Orange. *Ravaillac* avait été feuillant; et il ſuffiſait alors d'avoir été moine, pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de la religion. On s'étonne qu'on ait attenté pluſieurs fois ſur la vie de *Henri IV* le meilleur des rois; on devrait s'étonner que les aſſaſſins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque ſuperſtitieux avait continuellement devant les yeux *Aod* aſſaſſinant le roi des Philiſtins ; *Judith* ſe proſtituant à *Holoferne* pour l'égorger dormant entre ſes bras ; *Samuel* coupant par morceaux un roi priſonnier de guerre , envers qui *Saül* n'oſait violer le droit des nations.

Rien n'avertiſſait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inſpirations, des ordres exprès qui ne tiraient point à conſéquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout conſacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé, par l'eſprit de ſuperſtition, de fureur et d'ignorance qui dominait, par la connaiſſance du cœur humain et par les interrogatoires de *Ravaillac*, qu'il n'eut aucun complice. Il faut ſur-tout s'en tenir à ces confeſſions faites à la mort devant des juges. Ces confeſſions prouvent expreſſément que *Jean Châtel* avait commis ſon parricide dans l'eſpérance d'être moins damné, et *Ravaillac* dans l'eſpérance d'être ſauvé.

Il le faut avouer, ces monſtres étaient fervens dans la foi. *Ravaillac* ſe recommande en pleurant à St *François* ſon patron et à tous les ſaints; il ſe confeſſe avant de recevoir la queſtion; il charge deux docteurs auxquels il s'eſt confeſſé d'aſſurer le greffier que jamais il n'a parlé à perſonne du deſſein de tuer le roi; il avoue ſeulement qu'il a parlé au père d'*Aubigni*, jéſuite, de quelques viſions qu'il a eues, et le père d'*Aubigni* dit très-prudemment qu'il ne s'en ſouvient; enfin le criminel jure juſqu'au dernier moment, ſur ſa damnation éternelle, qu'il eſt ſeul coupable, et il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raiſons? ſont-ce-là des preuves ſuffiſantes?

Cependant l'éditeur du ſixième tome des mémoires de *Condé* inſiſte encore; il recherche un paſſage des mémoires de *l'Etoile*, dans lequel on fait dire à *Ravaillac* dans la place de l'exécution:

On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer. Premièrement, ces paroles ne sont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution; secondement, il est vrai peut-être que *Ravaillac* dit ou voulut dire: *On m'a bien trompé quand on me disait, le roi est haï: on se réjouira de sa mort.* Il voyait le contraire, et les regrets du peuple; il se voyait l'objet de l'horreur publique, il pouvait bien dire *on m'a trompé*; En effet, s'il n'avait jamais entendu justifier dans les conversations le crime de *Jean Châtel*, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique sens de ses paroles. Mais les a-t-il prononcées? qui l'a dit à M. de *l'Etoile*? un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il sur un procès-verbal? Dois-je en croire ce *l'Etoile*, qui écrivait le soir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour? Défions-nous de tous ces journaux qui sont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes *in-folio* des mémoires du feu marquis de *Dangeau*: j'y trouvai ces propres paroles; " La reine
" d'Espagne, *Marie-Louise d'Orléans*, est morte
" empoisonnée par le marquis de *Mansfeld*;
" le poison avait été mis dans une tourte d'anguil-
" les: la comtesse de *Pernits*, qui mangea la
" desserte de la reine, en est morte aussi; trois
" caméristes en ont été malades; le roi l'a dit ce

foir à fon petit couvert. » Qui ne croirait un tel ait, circonftancié, appuyé du témoignage de *Louis XIV*, et rapporté par un courtifan de ce onarque, par un homme d'honneur qui avait oin de recueillir toutes les anecdotes? Cependant il eft très-faux que la comteffe de *Pernits* oit morte alors: il eft tout auffi faux qu'il y ait u trois camerifles malades. et non moins faux ue *Louis XIV* ait prononcé des paroles auffi indifcrètes. Ce n'était point M. de *Dangeau* qui éfait ces malheureux mémoires, c'était un vieux alet de chambre imbécille, qui fe mêlait de faire tort et à travers des gazettes manufcrites de outes les fottifes qu'il entendait dans les antichambres. Je fuppofe cependant que ces mémoies tombaffent dans cent ans entre les mains de uelque compilateur, que de calomnies alors ous preffe! que de menfonges répétés dans tous es journaux! Il faut tout lire avec défiance. *Ariflote* avait bien raifon, quand il difait que *e doute eft le commencement de la fageffe.* (*)

(*) Nous joindrons ici un extrait du Procès criminel de *Ravaillac*, qui peut fervir à ce qu'on vient de lire.

Extrait du procès criminel fait à François Ravaillac.

Du 19 mai 1610.

A dit qu'il n'a jamais reçu aucun outrage du roi, et que la cour a aſſez d'argumens ſuffiſans par les interrogatoires et réponſes au procès; qu'il n'y a nullemeut apparence qu'il y ait été induit par argent, ou ſuſcité par gens ambitieux du ſceptre de France; car ſi tant eſt qu'il eût été porté par argent ou autrement, il ſemble qu'il ne fût pas venu juſqu'à trois fois et à trois voyages exprès d'Angoulême à Paris, diſtans l'un de l'autre de cent lieues, pour donner conſeil au de ranger à l'Egliſe catholique et romaine c la prétendue réformée : gens du tout cont a à la volonté de DIEU et de ſon Egliſe, parce qui a volonté de tuer autrui par argent, dès qu'il ſe laiſſe malheureuſement corrompre pour aſſaſſiner ſon prince, ne va pas le faire avertir comme il a fait trois diverſes fois; ainſi que le ſieur de *la Force* a reconnu depuis l'homicide commis par l'accuſé, avoir été dans le louvre, et prié inſtamment de le faire parler au roi, à quoi ledit ſieur de *la Force* aurait répondu qu'il était un papaute et catholique à gros grain, lui diſant s'il connaiſſait M. d'*Epernon*, et l'accuſé lui répondit qu'oui, et que c'était un catholique à gros grain; et ayant dit au ſieur de *la Force* qu'étant catholique, apoſtolique et romain, et voulant tel vivre et mourir, il le ſupplie de vouloir le faire parler au roi, afin de déclarer à ſa majeſté l'intention

où

où il était depuis si long-temps de le tuer, n'osant le déclarer à aucun autre, parce que l'ayant dit à sa majesté, il se serait désisté tout-à.fait de cette vaise volonté.

Enquis si de lors qu'il fit ses voyages pour parler au roi et lui conseiller de faire la guerre à ceux de la religion prétendue réformée, il avait protesté à son curé que, si sa majesté ne voulait accorder ce dont l'accusé la suppliait, il ferait le malheureux acte qu'il a commis.

A dit que non, et que s'il l'avaît projeté, s'en était désisté, et avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer.

Remontré qu'il n'avaît changé sa mauvaise intention, parce que depuis le dernier voyage qu'il a fait à Angouléme, le jour de pâques, il n'a cherché les moyens de parler au roi, ce qui démontre assez qu'il était parti en cette résolution de faire ce qu'il a fait.

A dit qu'il est véritable.

Enquis si le jour de pâques et de son départ il fit la sainte communion; a dit que non, et l'avait faite le premier dimanche de carème; mais néanmoins, qu'il fit célébrer le sacrifice de la sainte messe à l'église St Paul d'Angoulême sa paroisse, comme se reconnaissant indigne d'approcher de ce très-saint et très-auguste sacrement, plein de mystère et d'incompréhensible vertu, parce qu'il se sentait encore vexé de cette tentation de tuer le roi; et en tel état ne voulait s'approcher de la sainte table.

. . . . Enquis s'il ne les a pas fait venir (les démons) dans la chambre où était couché ledit *Dubois* ?

A dit que non ; qu'il eſt bien vrai que lui accuſé étant couché dans un grenier au-deſſus de la chambre dudit *Dubois*, dans lequel grenier étaient auſſi couchées d'autres perſonnes : il entendit à l'heure de minuit ledit *Dubois* qui le priait de deſcendre dans ſa chambre, s'exclamant avec grands cris : *Ravaillac, mon ami, deſcends en bas, je ſuis mort* ; *mon Dieu* ; *ayez pitié de moi* ; alors l'accuſé voulut deſcendre ; mais il en fut empêché par ceux qui étaient avec lui pour la crainte qu'ils avaient ; de ſorte qu'il ne deſcendit point ; et le lendemain il demanda audit *Dubois* qui l'avait mû de crier ainſi ; à quoi il lui fit réponſe qu'il avait vu dans ſa chambre un chien d'une exceſſive groſſeur et fort effroyable, lequel s'était mis les deux pieds de devant ſur ſon lit ; de quoi il avait eu telle peur qu'il en avait penſé mourir, et avait appelé l'accuſé à ſon ſecours : à quoi l'accuſé fit réponſe que, pour renverſer ſes viſions, il devait avoir recours à la ſainte communion ou à la célébration de la meſſe, et furent à cet effet au couvent des cordeliers faire dire la meſſe, pour armer la grâce de DIEU contre les viſions de ſatan, ennemi commun des hommes.

Remontré qu'il y a apparence que c'était lui qui avait fait paraître ce chien.

A dit que non ; et de peur que nous n'ajoutions pas de foi à ſes réponſes, cette vérité ſerait atteſtée par ceux qui étaient dans la chambre où il était couché, qui l'empêchèrent de deſcendre,

qui étaient l'hôteſſe de la maiſon et une ſienne couſine qui le prièrent de n'y point aller, à cauſe qu'elles avaient entendu un grand bruit dans la chambre.

Remontré qu'il n'a pas eu volonté de changer ſon malheureux deſſein, voulant recevoir la communion le jour de pâques, parce que c'était le moyen de s'en divertir, duquel moyen n'ayant uſé, et s'étant ainſi éloigné de la ſainte communion, il a continué, en ſa méchante entrepriſe.

A dit que ce qui l'empêcha de communier fut qu'il avait pris cette réſolution le jour de pâques pour venir tuer le roi; mais aurait ouï la ſainte meſſe auparavant de partir, croyant que la communion réelle de ſa mère était ſuffiſante pour elle et pour lui.

Remontré, que lui ayant cette mauvaiſe intention, commettre cet acte, il était en péché et en danger de damnation, ne pouvant participer à la grâce de DIEU et communion des fidelles chrétiens pendant qu'il avait cette mauvaiſe volonté, dont ſe devait départir pour être en la grâce de DIEU.

A dit qu'il ne fait pas de difficulté de convenir qu'il n'ait été porté d'un propre mouvement et particulier, contraire à la volonté de DIEU, auteur de tout bien, et vérité, contraire au diable, père du menſonge; mais que maintenant, à la remontrance que lui feſons, il reconnaît qu'il n'a pu réſiſter à cette tentation, étant hors du pouvoir des hommes de s'empêcher du mal; et qu'à préſent il a déclaré la vérité entière ſans rien

retenir et cacher, il espérait que DIEU tout benin et miséricordieux lui ferait pardon et rémission de ses péchés, étant plus puissant pour dissoudre le péché, moyennant la confession et absolution sacerdotale, que les hommes pour l'offenser, priant la sacrée Vierge, *St Pierre*, *St Paul*, *St François*, (en pleurant) *St Bernard* et toute la cour céleste du paradis, requérir être ses avocats envers sa sacrée majesté, afin qu'elle impose sa croix entre sa mort et jugement de son ame et l'enfer; par ainsi requiert et espère être participant des mérites de la passion de notre Sauveur JESUS-CHRIST, le priant bien très-humblement lui faire la grâce d'être associé aux mérites de tous les trésors qu'il a infus en sa puissance apostolique, lorsqu'il a dit : *Tu es Petrus*.

Extrait du procès-verbal de la question.

du 27 mai.

ARRET de mort prononcé par le greffier, qui l'a prévenu que, pour révélation de ses complices, serait appliqué à la question, et le serment de lui pris, a été exhorté de prévenir le tourment, en s'en rédimer par la connaissance de la vérité qui l'avait induit, persuadé et fortifié au méchant acte, à qui il en avait conféré et communiqué ?

A dit que par la damnation de son ame, il n'y a eu homme, femme, ni autre que lui qui l'ait su, et persisté, etc.......

ESSAI

SUR

LA POESIE EPIQUE.

AVERTISSEMENT.

CET Essai avait d'abord été composé en anglais par l'auteur lorsqu'il était à Londres, en 1726; on le traduisit en français à Paris: cette traduction fut même imprimée à la suite de la Henriade; mais depuis, l'auteur refondit cet ouvrage en l'écrivant en français: il a été revu et augmenté en dernier lieu avec beaucoup de soin.

ESSAI
SUR
LA POESIE EPIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens goûts des peuples.

ON a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter: il y a cent poëtiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, et presque pas un orateur. Le monde est plein de critiques qui, à force de *commentaires*, de *définitions*, de *distinctions*, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires et les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares, que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas long-temps dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois par la lecture de quelques bons livres! La

voie par laquelle on a ſi long-temps enſeigné l'art de penſer eſt aſſurément bien oppoſée au don de penſer.

Mais c'eſt ſur-tout en fait de poéſie que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieuſement écrit des volumes ſur quelques lignes que l'imagination des poëtes a créées en ſe jouant. Ce ſont des tyrans qui ont voulu aſſervir à leurs lois une nation libre, dont ils ne connaiſſent point le caractère ; auſſi ces prétendus législateurs n'ont fait ſouvent qu'embrouiller tout dans les Etats qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont diſcouru avec peſanteur de ce qu'il fallait ſentir avec tranſport ; et quand même leurs règles ſeraient juſtes, combien peu ſeraient-elles utiles ? *Homère*, *Virgile*, *le Taſſe*, *Milton* n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne ſerviraient qu'à embarraſſer les grands-hommes dans leur marche, et feraient d'un faible ſecours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, et non pas s'y traîner avec des béquilles. Preſque tous les critiques ont cherché dans *Homère* des règles qui n'y ſont aſſurément point. Mais comme ce poëte grec a compoſé deux poëmes d'une nature abſolument différente, ils ont été bien en peine pour concilier *Homère* avec lui-même. *Virgile* venant enſuite, qui réunit dans ſon ouvrage le plan de l'Iliade et celui de l'Odyſſée, il fallut qu'ils cherchaſſent encore de nouveaux expédiens pour ajuſter leurs règles à l'Enéide. Ils ont fait à peu-près comme les aſtronomes, qui inventaient tous les jours des cercles

imaginaires, et créaient ou anéantiſſaient un ciel ou deux de cryſtal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme ſavans, et qui ſe croient tels, venait vous dire: *Le poëme épique eſt une longue fable inventée pour enſeigner une vérité morale, et dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le ſecours des Dieux dans l'eſpace d'une année*; il faudrait lui répondre: Votre définition eſt très-fauſſe; car, ſans examiner ſi l'Iliade d'*Homère* eſt d'accord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique, dont le héros, loin de venir à bout d'une grande entrepriſe par le ſecours céleſte en une année, eſt trompé par le diable et par ſa femme en un jour, et eſt chaſſé du paradis terreſtre pour avoir déſobéi à DIEU. Ce poëme cependant eſt mis par les Anglais au niveau de l'Iliade; et beaucoup de perſonnes le préfèrent à *Homère*, avec quelque apparence de raiſon.

Mais, me direz-vous, le poëme épique ne ſera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuſe? non: cette définition ſerait auſſi fauſſe que l'autre. L'Oedipe de *Sophocle*, le Cinna de *Corneille*, l'Athalie de *Racine*, le Céſar de *Shakeſpeare*, le Caton d'*Addiſſon*, la Mèrope du marquis *Scipion Maffei*, le Roland de *Quinault*, ſont toutes de belles tragédies, et j'oſe dire, toutes d'une nature différente. On aurait beſoin en quelque ſorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts ſe donner bien de garde de ces définitions trompeuſes, par leſquelles nous oſons exclure toutes les beautés qui nous ſont

inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en eſt point des arts, et ſur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les élémens, les animaux, parce que leur nature eſt toujours la même ; mais preſque tous les ouvrages des hommes changent ainſi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voiſins diffèrent. Que dis-je, la même nation n'eſt plus reconnaiſſable au bout de trois ou quatre ſiècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les Etats ; ils changent en mille manières tandis qu'on cherche à les fixer.

La muſique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'eſt plus celle de *Luigi* et de *Cariſſimi* : des airs perſans ne plairaient pas aſſurément à des oreilles européennes. Mais ſans aller ſi loin, un français accoutumé à nos opéra ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie : autant en fait un italien à l'opéra de Paris ; et tous deux ont également tort, ne conſidérant point que le récitatif n'eſt autre choſe qu'une déclamation notée, que le caractère des deux langues eſt très-différent, que ni l'accent ni le ton ne ſont les mêmes ; que cette différence eſt ſenſible dans la converſation, plus encore ſur le théâtre tragique, et doit par conſéquent l'être beaucoup dans la muſique. Nous ſuivons à peu-près les règles d'architecture de *Vitruve* ; cepen-

dant les maiſons bâties en Italie par *Palladio*, et en France par nos architectes, ne reſſemblent pas plus à celles de *Pline* et de *Cicéron* que nos habillemens ne reſſemblent aux leurs.

Mais, pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre ſujet, qu'était la tragédie chez les Grecs ? un chœur, qui demeurait preſque toujours ſur le théâtre, point de diviſion d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigues. Chez les Français, c'eſt pour l'ordinaire une ſuite de converſations en cinq actes, avec une intrigue amoureuſe. En Angleterre, la tragédie eſt véritablement une action; et ſi les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces un ſtyle naturel, avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteraient bientôt ſur les Grecs et ſur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle ſera donc l'idée que nous devons nous former de la poéſie épique ? le mot *épique* vient du grec Επος, qui ſignifie *diſcours* : l'uſage a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'aventures héroïques; comme le mot d'*oratio* chez les Romains, qui ſignifiait auſſi *diſcours*, ne ſervit dans la ſuite que pour les diſcours d'appareil; et comme le titre d'*Imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut enſuite conféré aux ſeuls ſouverains de Rome.

Le poëme épique, regardé en lui-même, eſt donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que

l'action ſoit ſimple ou complexe ; qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus long-temps ; que la ſcène ſoit fixée dans un ſeul endroit, comme dans l'Iliade ; que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'Odyſſée ; qu'il ſoit heureux ou infortuné, furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée* ; qu'il y ait un principal perſonnage ou pluſieurs ; que l'action ſe paſſe ſur la terre ou ſur la mer, ſur le rivage d'Afrique comme dans la Louiſiade, dans l'Amérique comme dans l'Araucana ; dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans le Paradis de *Milton* ; il n'importe : le poëme ſera toujours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à ſon mérite. Si vous vous faites ſcrupule, diſait le célèbre M. *Addiſſon*, de donner le titre de poëme épique au Paradis perdu de *Milton*, appelez-le, ſi vous voulez, un poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous confeſſiez que c'eſt un ouvrage auſſi admirable en ſon genre que l'Iliade.

Ne diſputons jamais ſur les noms. Irais-je refuſer le nom de comédies aux pièces de M. *Congrève* ou à celles de *Calderon*, parce qu'elles ne ſont pas dans nos mœurs ? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne penſe. Un homme qui n'a lu que les auteurs claſſiques mépriſe tout ce qui eſt écrit dans les langues vivantes ; et celui qui ne ſait que la langue de ſon pays eſt comme ceux qui n'étant jamais ſortis de la cour de France, prétendent que le reſte du monde eſt peu de choſe, et que qui a vu Verſailles a tout vu.

Mais le point de la queftion et de la difficulté eft de favoir fur quoi les nations polies fe réuniffent et fur quoi elles diffèrent. Un poëme épique doit par-tout être fondé fur le jugement et embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon fens appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action, *une et fimple*, qui fe développe aifément et par degrés, et qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monftrueufes. On fouhaite généralement que cette unité fi fage foit ornée d'une variété d'épifodes, qui foient comme les membres d'un corps robufte et proportionné. Plus l'action fera *grande*, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faibleffe eft d'être féduits par tout ce qui eft au-delà de la vie commune. Il faudra fur-tout que cette action foit *intéreffante* ; car tous les cœurs veulent être remués ; et un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, ferait infipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être *entière*, parce qu'il n'y a point d'homme qui puiffe être fatisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'eft promis d'avoir.

Telles font à peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres ; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir célefte, la nature des épifodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet inftinct qu'on nomme *goût* ; voilà fur quoi il y a mille opinions et point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les nations? il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, *Homère*, *Démosthène*, *Virgile*, *Cicéron* ont en quelque manière réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres; mais au milieu de cet accord général les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique; leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit des goûts, des couleurs et des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol à son style, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manières. La douceur et la mollesse de la langue italienne s'est insinuée dans le génie des auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un style majestueux sont, ce me semble, généralement parlant, le caractère des écrivains espagnols. La force, l'énergie, la hardiesse sont plus particulières aux Anglais; ils sont sur-tout amoureux des allégories et des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance: ils hasardent peu, ils n'ont ni la force anglaise, qui leur paraîtrait une force gigantesque et monstrueuse, ni la douceur italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naiſſent ce dégoût et ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ſes jours cette différence qui ſe trouve entre les goûts des peuples voiſins, conſidérons maintenant leur ſtyle.

On approuve avec raiſon en Italie ces vers imités de *Lucrèce* dans la troiſième ſtance du premier chant de la Jéruſalem :

Coſi all' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor gli orli del vaſo :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno ſuo vita riceve.

Cette comparaiſon du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vaſe bordé de miel, ne ſerait pas ſoufferte dans un poëme épique français. Nous liſons avec plaiſir dans *Montagne* qu'il faut *emmieller la viande ſalubre à l'enfant.* Mais cette image, qui nous plaît dans ſon ſtyle familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majeſté de l'épopée.

Voici un autre endroit univerſellement approuvé et qui mérite de l'être. C'eſt dans le chant ſeizième de la Jéruſalem, lorſqu'*Armide* commence à ſoupçonner la fuite de ſon amant :

Volea gridar : dove, o crudel, me ſola
Laſci ? ma il varco al ſuon chiuſe il dolore :
Si, che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar ſu'l core.

Ces quatre vers italiens ſont très-touchans et très-naturels ; mais ſi on les traduit exactement, ce ſera un *galimatias* en français. " Elle voulait

„ crier, Cruel, pourquoi me laiſſes-tu ſeule? mais
„ la douleur ferma le chemin à ſa voix, et ces pa-
„ roles douloureuſes recu'èrent avec plus d'amer-
„ tume, et retentirent ſur ſon cœur."

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus ſublimes endroits du poëme ſingulier de *Milton*, dont j'ai déjà parlé; c'eſt au premier livre, dans la deſcription de Satan et des enfers:

——— Round he throws his baleful eyes,
That witneſs'd huge affliction and diſmay
Mix'd with obdurate pride and ſtedfaſt hate:
At once, as far as angels ken, he views
The diſmal ſituation waſte and wild;
A dungeon horrible on all ſides round
As one great furnace flam'd, yet from thoſe flames
No light, but rather darkneſs viſible
Serv'd only to diſcover, ſights of woe,
Regions of ſorrow, doleful shades, where peace
And reſt can never dwell, hope never comes
That comes to all; &c.

"Il promène de tous côtés ſes triſtes yeux,
„ dans leſquels ſont peints le déſeſpoir et l'hor-
„ reur, avec l'orgueil et l'irréconciliable haine.
„ Il voit d'un coup d'œil, auſſi loin que les regards
„ des chérubins peuvent percer, ce ſéjour épou-
„ vantable, ces déſerts déſolés, ce donjon im-
„ menſe, enflammé comme une fournaiſe énorme.
„ Mais de ces *flammes il ne ſortait point de lu-
„ mières, ce ſont des ténèbres viſibles*, qui ſervent
„ ſeulement à découvrir des ſpectacles de déſola-
„ tion, des régions de douleur, dont jamais n'ap-
„ prochent

„ prochent le repos ni la paix, où l'on ne con-
„ naît point l'espérance connue par-tout ailleurs."

Antonio de Solis, dans son excellente histoire de la conquête du Mexique, après avoir dit que l'endroit où *Montezume* consultait ses dieux était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumière, ajoute : *O permitian solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad :* "Ou laissaient entrer seule-
„ ment autant de jour qu'il en fallait pour voir
„ l'obscurité." Ces ténèbres visibles de *Milton* ne sont point condamnées en Angleterre, et les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans *Solis*. Il est très-certain que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions ; l'exactitude française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le père *Bourdaloue* prêche devant une assemblée de la communion anglicane, et qu'animant par un geste noble un discours pathétique, il s'écrie : "Oui, Chrétiens, vous étiez
„ bien disposés, mais le sang de cette veuve que
„ vous avez abandonnée, mais le sang de ce pau-
„ vre que vous avez laissé opprimer, mais le sang
„ de ces misérables dont vous n'avez pas pris en
„ main la cause, ce sang retombera sur vous, et
„ vos bonnes dispositions ne serviront qu'à rendre

„ sa voix plus forte pour demander à DIEU ven-
„ geance de votre infidélité. Ah! mes chers Au-
„ diteurs, etc." Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, et accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire anglais: car autant qu'ils aiment sur le théâtre les expressions ampoulées et les mouvemens forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation, scrupuleusement divisée en trois points et récitée avec enthousiasme. En Angleterre un sermon est une dissertation solide, et quelquefois sèche, qu'un homme lit au peuple sans geste et sans aucun éclat de voix. En Italie c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien grande est la différence entre les goûts des nations.

Je sais qu'il y a plusieurs personnes qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent que la raison et les passions sont par-tout les mêmes; cela est vrai, mais elles s'expriment par-tout diversement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux et une bouche: cependant l'assemblage des traits, qui fait la beauté en France, ne réussira pas en Turquie, ni une beauté turque à la Chine: et ce qu'il y a de plus aimable en Asie et en Europe serait regardé comme un monstre dans le pays de la Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même, comment veut-on asservir à des lois générales des arts sur lesquels la coutume, c'est-à-dire l'inconstance, a tant d'empire? Si donc nous voulons avoir une connais-

ſance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne ſuffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu *Virgile* et *Homère* ; comme ce n'eſt point aſſez, en fait de tragédie, d'avoir lu *Sophocle* et *Euripide*.

Nous devons admirer ce qui eſt univerſellement *beau* chez les anciens ; nous devons nous prêter à ce qui était *beau* dans leur langue et dans leurs mœurs ; mais ce ferait s'égarer étrangement, que de les vouloir ſuivre en tout à la piſte. Nous ne parlons point la même langue ; la religion, qui eſt preſque toujours le fondement de la poéſie épique, eſt parmi nous l'oppoſé de leur mythologie. Nos coutumes ſont plus différentes de celles des héros du ſiége de Troie que de celles des Américains. Nos combats, nos ſiéges, nos flottes n'ont pas la moindre reſſemblance ; notre philoſophie eſt en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la bouſſole, de l'imprimerie, tant d'autres arts, qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choſes.

Qu'*Homère* nous repréſente ſes dieux s'enivrans de nectar, et rians ſans fin de la mauvaiſe grâce dont *Vulcain* leur ſert à boire, cela était bon de ſon temps, où les Dieux étaient ce que les fées ſont dans le nôtre : mais aſſurément perſonne ne s'aviſera aujourd'hui de repréſenter dans un poëme une troupe d'anges et de ſaints buvans

et rians à table. Que dirait-on d'un auteur qui irait après *Virgile* introduire des harpies enlevant le dîner de ſon héros, et qui changerait de vieux vaiſſeaux en belles nymphes? En un mot, admirons les anciens; mais que notre admiration ne ſoit pas une ſuperſtition aveugle: et ne feſons pas cette injuſtice à la nature humaine et à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder et n'aimer que ſes anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de ſureté.

Il n'y a point de monumens en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la Jéruſalem du *Taſſe*. *Milton* fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand *Newton*. *Camouens* eſt en Portugal ce que *Milton* eſt en Angleterre. Ce ſerait ſans doute un grand plaiſir, et même un grand avantage pour un homme qui penſe d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des ſiècles et dans des pays éloignés les uns des autres. Il me ſemble qu'il y a une ſatisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illuſtres perſonnages, grecs, romains, italiens, anglais; tous habillés, ſi je l'oſe dire, à la manière de leurs pays.

C'eſt une entrepriſe au-delà de mes forces, que de prétendre les peindre; j'eſſayerai ſeulement de crayonner une eſquiſſe de leurs principaux traits: c'eſt au lecteur à ſuppléer aux défauts de ce deſſin; je ne ferai que propoſer; il doit juger; et ſon jugement ſera juſte, s'il lit avec impartialité, et s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a

'eçus dans l'école, ni cet amour-propre mal-
ɜntendu qui nous fait méprifer tout ce qui n'eft
ɔas dans nos mœurs. Il verra la naiffance, le
ɔrogrès, la décadence de l'art; il le verra enfuite
ortir comme de fes ruines; il le fuivra dans tous
les changemens: il diftinguera ce qui eft *beauté*
dans tous les temps et chez toutes les nations,
d'avec ces *beautés locales* qu'on admire dans un
ɔays et qu'on méprife dans un autre. Il n'ira
ɔoint demander à *Ariftote* ce qu'il doit penfer
d'un auteur anglais ou portugais, ni à M. *Perrault*
comment il doit juger de l'Iliade; il ne fe laiffera
ɔoint tyrannifer par *Scaliger* ni par *le Boffu*; mais
l tirera fes règles de la nature et des exemples
qu'il aura devant les yeux, et il jugera entre les
Dieux d'*Homère* et le Dieu de *Milton*, entre
Calypfo et *Didon*, entre *Armide* et *Eve*.

Si les nations de l'Europe, au lieu de fe
méprifer injuftement les unes les autres, vou-
laient faire une attention moins fuperficielle aux
ouvrages et aux manières de leurs voifins, non
ɔas pour en rire, mais pour en profiter, peut-
être de ce commerce mutuel d'obfervations naî-
trait ce goût général qu'on cherche fi inutile-
ment.

CHAPITRE II.

HOMERE.

HOMERE vivait probablement environ huit cents cinquante années avant l'ère chrétienne: il était certainement contemporain d'*Héſiode*. Or *Héſiode* nous apprend qu'il écrivait dans l'*âge* qui ſuivait celui de la guerre de Troie, et que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui exiſtait alors. Il eſt donc certain qu'*Homère* fleuriſſait deux générations après la guerre de Troie; ainſi il pouvait avoir vu dans ſon enfance quelques vieillards qui avaient été à ce ſiége, et il devait avoir parlé ſouvent à des Grecs d'Europe et d'Aſie qui avaient vu *Ulyſſe*, *Ménélas* et *Achille*.

Quand il compoſa l'Iliade, (ſuppoſé qu'il ſoit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'hiſtoire et des fables de ſon temps. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour hiſtoriens et pour théologiens; ce ne fut même que quatre cents ans après *Héſiode* et *Homère* qu'on ſe réduiſit à écrire l'hiſtoire en proſe. Cet uſage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raiſonnable. Un livre dans ces temps-là était une choſe auſſi rare qu'un bon livre l'eſt aujourd'hui: loin de donner au public l'hiſtoire *in-folio* de chaque village, comme on fait à préſent, on ne tranſmettait à la poſtérité que les grands événemens qui devaient l'intéreſſer. Le culte des Dieux et l'hiſtoire des grands-hommes étaient les ſeuls ſujets de ce petit nombre

l'écrits. On les composa long-temps en vers chez es Egyptiens et chez les Grecs, parce qu'ils étaient lestinés à être retenus par cœur et à être chantés : elle était la coutume de ces peuples si différens le nous. Il n'y eut jusqu'à *Hérodote* d'autre loire parmi eux qu'en vers, et ils n'eurent en aucun temps de poésie sans musique.

A l'égard d'*Homère*, autant ces ouvrages ont connus, autant est-on dans l'ignorance sur a personne Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que long-temps après sa mort on lui a érigé des tatues et élevé des temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître; mais la commune opinion est que de son vivant il mendiait dans ces sept villes, et que celui dont la postérité a fait un dieu a vécu méprisé et misérable; deux choses compatibles.

L'Iliade, qui est le grand ouvrage d'*Homère*, est plein de dieux et de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes; ils aiment ce qui leur paraît terrible; ls sont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge, et il n'y a point le nation qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui remplissent l'Iliade naissent les deux grands reproches que l'on fait à *Homère :* on lui mpute l'extravagance de ses dieux et la grossièreté le ses héros. C'est reprocher à un peintre d'avoir lonné à ses figures les habillemens de son temps. *Homère* a peint les Dieux tels qu'on les croyait, t les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un

grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie païenne ; mais il faudrait être bien dé pourvu de goût pour ne pas aimer certaines bles d'*Homère*. Si l'idée des trois Grâces qui vent toujours accompagner la Déesse de la be si la ceinture de Vénus sont de son inventi quelles louanges ne lui doit-on pas pour a ainsi orné cette religion que nous lui reprocl Et si ces fables étaient déjà reçues avant peut-on mépriser un siècle qui avait trou allégories si justes et si charmantes.

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'*Homère*, on peut rire tant qu'on voudra de voir *Patrocle*, au neuvième livre de l'Iliade, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec *Achille* ; *Achille* et *Patrocle* n'en sont pas moins éclatans. *Charles XII* roi de Suède a fait six mois sa cuisine à *Demir-Tocca*, sans perdre rien de son héroïsme : et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros qui fesaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse *Nausica* qui, suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes et celles du roi et de la reine. On peut trouver ridicule que les filles d'*Auguste* aient filé les habits de leur père, lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers. Cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse et l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que

Que si l'on reproche à *Homère* d'avoir tant loué a force de ses héros, c'est qu'avant l'invention de poudre, la force du corps décidait de tout s les batailles; c'est que cette force est l'ori- ne de tout pouvoir chez les hommes; c'est que r cette supériorité seule les nations du Nord ont onquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au nont Atlas. Les anciens se fesaient une gloire l'être robustes: leurs plaisirs étaient des exer- ices violens: ils ne passaient point leurs jours à e faire traîner dans des chars, à couvert des nfluences de l'air, pour aller porter languissam- nent d'une maison dans une autre leur ennui et eur inutilité. En un mot, *Homère* avait à repré- enter un *Ajax* et un *Hector*, non un courtisan le Versailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des ooëmes d'*Homère*, ce serait ici le lieu d'exa- niner la manière dont il les a traités, et d'oser uger du prix de ses ouvrages: mais tant de plu- nes savantes ont épuisé cette matière que je me oornerai à une seule réflexion, dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si *Homère* a eu des temples, il s'est trouvé bien les infidelles qui se sont moqués de sa divinité. Il y a eu dans tous les siècles des savans, des *raisonneurs* qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poésie est depuis quelque temps un grand sujet de dispute en France. *Perrault* commença la querelle contre *Despréaux*; mais il

apporta à ce combat des armes trop inégales : il compofa fon livre du parallèle des anciens et des modernes, où l'on voit un efprit très-fuperficiel, nulle méthode et beaucoup de méprifes. Le redoutable *Defpréaux* accabla fon adverfaire en s'attachant uniquement à relever fes bévues ; de forte que la difpute fut terminée par rire aux dépens de *Perrault*, fans qu'on entamât feulement le fond de la queftion. *Houdart de la Motte* a depuis renouvelé la querelle : il ne favait pas la langue grecque ; mais l'efprit a fuppléé en lui, autant qu'il eft poffible, à cette connaiffance. Peu d'ouvrages font écrits avec autant d'art, de difcrétion et de fineffe que fes differtations fur *Homère*. Mme *Dacier*, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, foutint la caufe d'*Homère* avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. de *la Motte* était d'une femme d'efprit, et celui de Mme *Dacier* d'un homme favant. L'un par fon ignorance de la langue grecque ne pouvait fentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait ; l'autre, toute remplie de la fuperftition des commentateurs, était incapable d'apercevoir les défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorfque je lus *Homère* et que je vis ces fautes groffières qui juftifient les critiques, et ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût compofé tous les chants de l'Iliade. En effet nous ne connaiffons, parmi les Latins ni parmi nous, aucun auteur qui foit tombé fi bas, après s'être élevé fi haut. Le grand *Corneille*, génie pour le

moins égal à *Homère*, a fait à la vérité Pertharite, Suréna, Agésilas, après avoir donné Cinna et Polyeucte; mais Suréna et Pertharite sont des sujets encore plus mal choisis que mal traités. Ces tragédies sont très-faibles, mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions et de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais, et le paradoxe de la réputation d'*Homère* m'a été développé. *Shakespéare*, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'Andromaque de *Racine*, toute bien traduite qu'elle est par *Philips*, ou au Caton d'*Addisson*, qu'aux anciennes pièces de *Shakespéare*. Ces pièces sont des monstres en tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années; on y baptise au premier acte le héros, qui meurt de vieillesse au cinquième; on y voit des sorciers, des paysans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs qui creusent une fosse et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin, imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux et de plus absurde, vous le trouverez dans *Shakespéare*. Quand je commençais à apprendre la langue anglaise, je ne pouvais comprendre comment une nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant: mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment et ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient

comme moi les fautes grossières de leur auteur favori ; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singulières que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'auteur de Caton, et ses talens qui en ont fait un secrétaire d'Etat, n'ont pu le placer à côté de *Shakespéare*. Tel est le privilége du génie d'invention ; il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide, sans art, sans règle ; il s'égare dans sa carrière ; mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude. Tel à peu près était *Homère* : il a créé son art et l'a laissé imparfait : c'est un chaos encore ; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le Clovis de *Desmarets*, la Pucelle de *Chapelain*, ces poëmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'Iliade, comme le Pirame de *Pradon* est plus exact que le Cid de *Corneille*. Il y a peu de petites *nouvelles* où les événemens ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans *Homère*. Cependant douze beaux vers de l'Iiade sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'*Homère* est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de

beaucoup à *Virgile* dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, *c'est un feu dévorant qui, poussé par les vents, consume la terre devant lui.* Si c'est un Dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, il *fait trois pas, et au quatrième il arrive au bout de la terre.* Quand il décrit la ceinture de *Vénus*, il n'y a point de tableau de l'*Albane* qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'*Achille*, il personnifie les prières, *elles sont filles du maître des Dieux*; *elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempées de larmes, et ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans; elles suivent de loin l'Injure altière qui court sur la terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse.* C'est ici sans doute qu'on ne peut sur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu *la Motte Houdart* de l'académie française, qui dans sa traduction d'*Homère* étrangle tout ce beau passage, et le raccourcit ainsi en deux vers :

On appaise les Dieux; mais par des sacrifices
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit, s'il a empêché M. de *la Motte* de sentir ces grandes beautés d'imagination, et si cet académicien si ingénieux a cru que quelques antithèses, quelques tours délicats pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence! *La Motte* a ôté beaucoup de défauts à *Homère*; mais il n'a conservé aucune de ses beautés : il a fait un petit squelette d'un corps démesuré et trop plein d'embonpoint.

En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à *la Motte;* en vain avec tout l'art poſſible, et ſoutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti conſidérable; ſon parti, ſes éloges, ſa traduction, tout a diſparu, et *Homère* eſt reſté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'*Homère* en faveur de ſes beautés, ſont la plupart des eſprits trop philoſophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout ſentiment. On trouve dans les penſées de M. *Paſcal* qu'il n'y a point de beauté poëtique, et *que*, *faute d'elle*, *on a inventé de grands mots*, *comme* fatal laurier, bel aſtre, *et que c'eſt cela qu'on appelle beauté poëtique.* Que prouve un tel paſſage, ſinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des poëtes il faut ſavoir ſentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme pour décider ſur la muſique ce n'eſt pas aſſez, ce n'eſt rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille et de l'ame.

Qu'on ne croie point encore connaître les poëtes par les traductions; ce ſerait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une eſtampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Mme *Dacier* n'a point lu *Homère*; c'eſt dans le grec ſeul qu'on peut voir le ſtyle du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin on verra *Homère* lui-même, qu'on trouvera comme

héros tout plein de défauts, mais sublime. heur à qui l'imiterait dans l'économie de son me ! heureux qui peindrait les détails comme et c'est précisément par ces détails que la sie charme les hommes.

CHAPITRE III.

VIRGILE.

ne faut avoir aucun égard à la vie de *Virgile*, on trouve à la téte de plusieurs éditions des rages de ce grand-homme. Elle est pleine de rilités et de contes ridicules. On y représente *gile* comme une espèce de maquignon et de ur de prédictions, qui devine qu'un poulain n avait envoyé à *Auguste* était né d'une ju-t malade; et qui, étant interrogé sur le secret a naissance de l'empereur, répond qu'*Auguste* t fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été ue-là récompensé de l'empereur qu'en rations ain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire grands-hommes est presque toujours défigurée des contes insipides. Tenons-nous-en à ce nous savons certainement de *Virgile*. Il na-l'an 684 de la fondation de Rome, dans le ge d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous remier consulat du grand *Pompée* et de *sus*. Les ides d'octobre, qui étaient le quinze ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa ance: *octobris Maro consecravit idus*, dit *tial.* Il ne vécut que cinquante-deux ans, ourut à Brindes comme il allait en Gréce

pour mettre dans la retraite la dernière main à ſon Enéide, qu'il avait été onze ans à compoſer.

Il eſt le ſeul de tous les poëtes épiques qui ait joui de ſa réputation pendant ſa vie. Les ſuffrages et l'amitié d'*Auguſte*, de *Mécène*, de *Tucca*, de *Pollion*, d'*Horace*, de *Gallus* ne ſervirent pas peu, ſans doute, à diriger les jugemens de ſes contemporains, qui peut-être ſans cela ne lui auraient pas rendu ſi tôt juſtice. Quoi qu'il en ſoit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome qu'un jour comme il vint paraître au théâtre, après qu'on y eut récité quelques-uns de ſes vers, tout le peuple ſe leva avec des acclamations; honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modeſte et même timide. Il ſe dérobait très-ſouvent en rougiſſant à la multitude, qui accourait pour le voir. Il était embarraſſé de ſa gloire; ſes mœurs étaient ſimples; il négligeait ſa perſonne et ſes habillemens: mais cette négligence était aimable. Il fesait les délices de ſes amis par cette ſimplicité, qui s'accorde ſi bien avec le génie, et qui ſemble être donnée aux véritables grands-hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens ſont bornés, et qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorſqu'il écrivait en proſe. *Sénèque* le philoſophe nous apprend que *Virgile* n'avait pas mieux réuſſi en proſe que *Cicéron* ne paſſait pour avoir réuſſi en vers. Cependant il nous reſte de très-beaux vers de *Cicéron*. Pourquoi *Virgile* n'aurait-il pu deſcendre

à la profe, puifque *Cicéron* s'éleva quelquefois à la poéfie ?

Horace et lui furent comblés de biens par *Augufte*. Cet heureux tyran favait bien qu'un jour fa réputation dépendrait d'eux : auffi eft-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'*Augufte* a effacé l'horreur de fes profcriptions; ils nous font aimer fa mémoire ; ils ont fait, fi j'ofe le dire, illufion à toute la terre. *Virgile* mourut affez riche pour laiffer des fommes confidérables à *Tucca*, à *Varius*, à *Mécénas* et à l'empereur même. On fait qu'il ordonna par fon teftament, que l'on brûlât fon Enéide, dont il n'était point fatisfait ; mais on fe donna bien de garde d'obéir à fa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'*Augufte* compofa au fujet de cet ordre que *Virgile* avait donné en mourant ; ils font beaux et femblent partir du cœur.

Ergone fupremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas ? ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur mufa Maronis ? etc.

Cet ouvrage, que l'auteur avait condamné aux flammes, eft encore avec fes défauts le plus beau monument qui nous refte de toute l'antiquité *Virgile* tira le fujet de fon poëme des traditions fabuleufes, que la fuperftition populaire avait tranfmifes jufqu'à lui, à peu près comme *Homère* avait fondé fon Iliade fur la tradition du fiége de Troye; car en vérité il n'eft pas croyable qu'*Homère* et *Virgile* fe foient foumis par hafard à cette règle bizarre que le père *le Boffu* a prétendu établir, c'eft de choifir fon fujet avant fes perfonnages, et de difpofer toutes

les actions qui se passent dans le poëme avant de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle, ou dans un roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'histoire ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, sont obligés de choisir un héros connu, dont le nom seul puisse imposer au lecteur, et un point d'histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout poëte épique qui suivra la règle de *le Bossu* sera sûr de n'être jamais lu; mais heureusement il est impossible de la suivre; car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, et que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan: il faudra de nécessité que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre; et y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire?

Virgile rassembla donc dans son poëme tous ces différens matériaux qui étaient épars dans plusieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans *Denys d'Halicarnasse*. Cet historien trace exactement le cours de la navigation d'*Enée*; il n'oublie ni la fable des harpies, ni les prédictions de *Celeno*, ni le petit *Ascagne* qui s'écrie que les *Troyens ont mangé leurs assiettes*, *etc.* Pour la métamorphose des

vaiſſeaux d'*Enée* en nymphes, *Denys d'Halicarnaſſe* n'en parle point; mais *Virgile* lui-même prend ſoin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition : *Priſca fides facto, ſed fama perennis.* Il ſemble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, et qu'il ait voulu ſe l'excuſer à lui-même en ſe rappelant la croyance publique. Si on conſidérait dans cette vue pluſieurs endroits de *Virgile*, qui choquent au premier coup d'œil, on ſerait moins prompt à le condamner.

N'eſt-il pas vrai que nous permettrions à un auteur français, qui prendrait *Clovis* pour ſon héros, de parler de la ſainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Rheims pour oindre le roi, et qui ſe conſerve encore avec foi dans cette ville ? Un anglais qui chanterait le roi *Arthur* n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur *Merlin* ? Tel eſt le ſort de toutes ces anciennes fables, où ſe perd l'origine de chaque peuple, qu'on reſpecte leur antiquité en riant de leur abſurdité. Après tout, quelqu'excuſable qu'on ſoit de mettre en œuvre de pareils contes, je penſe qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entièrement : un ſeul lecteur ſenſé, que ces faits rebutent, mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la conſtruction de la fable, *Virgile* eſt blâmé par quelques critiques et loué par d'autres de s'être aſſervi à imiter *Homère*. Pour moi, ſi j'oſe haſarder mon ſentiment, je penſe qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. Il ne

pouvait éviter de mettre fur la fcène les dieux d'*Homère*, qui étaient auffi les fiens et qui, felon la tradition, avaient eux-mêmes guidé *Enée* en Italie. Mais affurément il les fait agir avec plus de jugement que le poëte grec. Il parle comme lui du fiége de Troye ; mais j'ofe dire qu'il y a plus d'art et des beautés plus touchantes dans la defcription que fait *Virgile* de la prife de cette ville, que dans toute l'iliade d'*Homère*. On nous crie que l'épifode de *Didon* eft d'après celui de *Circé* et de *Calypfo*; qu'*Enée* ne defcend aux enfers qu'à l'imitation d'*Ulyffe* Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original fuppofé, il y trouvera une prodigieufe différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on; fi cela eft, c'eft fans doute fon plus bel ouvrage.

Il eft bien vrai que *Virgile* a emprunté du grec quelques comparaifons, quelques defcriptions, dans lefquelles même pour l'ordinaire il eft au-deffous de l'original. Quand *Virgile* eft grand, il eft lui-même; s'il bronche quelquefois, c'eft lorfqu'il fe plie à fuivre la marche d'un autre.

J'ai entendu fouvent reprocher à *Virgile* de la ftérilité dans l'invention. On le compare à ces peintres qui ne favent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profufion de caractères *Homère* a jeté dans fon Iliade: au lieu que dans l'Enéide, le fort *Cloanthe*, le brave *Gias* et le fidelle *Achate* font des perfonnages infipides, des domeftiques d'*Enée*, et rien de plus, dont les noms ne fervent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me parait jufte; mais j'ofe dire qu'elle tourne

à l'avantage de *Virgile.* Il chante les actions d'*Enée* et *Homère* l'oisiveté d'*Achille.* Le poëte grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros, et comme son talent était de faire des tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie, en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatans, mais qui ne touchent point. *Virgile* au contraire sentait qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage et le perdre dans la foule. C'est au seul *Enée* qu'il a voulu et qu'il a dû nous attacher; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté son poëme.

Saint-Evremond dit qu'*Enée* est plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il est vrai qu'*Enée* passe auprès de bien des gens plutôt pour un dévot que pour un guerrier, mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'*Achille*, ou des exploits gigantesques des héros de roman. Si *Virgile* avait été moins sage, si au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent il avait peint la témérité emportée d'*Ajax* et de *Diomède*, qui combattent contre des dieux, il aurait plu davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre l'Enéide. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers.

Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux fur ce défaut; je fuis perfuadé qu'il le fentait lui même, et que c'était la vraie raifon pour laquelle il avait eu deffein de brûler fon ouvrage. Il n'avait voulu réciter à *Augufte* que le premier, le fecond, le quatrième et le fixième livre, qui font effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'eft point donné aux hommes d'être parfaits. *Virgile* a épuifé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la defcente d'*Enée* aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de *Didon.* La terreur et la compaffion ne peuvent aller plus loin que dans la defcription de la ruine de Troye. De cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de fon vol, il ne pouvait guère que defcendre. Le projet du mariage d'*Enée* avec une *Lavinie* qu'il n'a jamais vue, ne faurait nous intéreffer après les amours de *Didon.* La guerre contre les Latins, commencée à l'occafion d'un cerf bleffé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troye. Il eft bien difficile de s'élever quand le fujet baiffe. Cependant il ne faut pas croire que les fix derniers chants de l'Enéide foient fans beautés: il n'y en a aucun où vous ne reconnaiffiez *Virgile.* Ce que la force de fon art a tiré de ce terrain ingrat eft prefque incroyable. Vous voyez par-tout la main d'un homme fage qui lutte contre les difficultés: il difpofe avec choix tout ce que la brillante imagination d'*Homère* avait répandu avec une profufion fans règle.

Pour moi, s'il m'eft permis de dire ce qui me bleffe davantage dans les fix derniers livres de

l'Enéide, c'eſt qu'on eſt tenté en les liſant de prendre le parti de *Turnus* contre *Enée*. Je vois en la perſonne de *Turnus* un jeune prince paſſionnément amoureux, prêt à épouſer une princeſſe qui n'a point pour lui de répugnance; il eſt favoriſé dans ſa paſſion par la mère de *Lavinie*, qui l'aime comme ſon fils. Les Latins et les Rutules déſirent également ce mariage, qui ſemble devoir aſſurer la tranquillité publique, le bonheur de *Turnus*, celui d'*Amate* et même de *Lavinie*. Au milieu de ces douces eſpérances, lorſqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambaſſade au roi latin pour obtenir un aſile; le bon vieux roi commence par lui offrir ſa fille, qu'*Enée* ne lui demandait pas; de-là ſuit une guerre cruelle; encore ne commence-t-elle que par haſard et par une aventure commune et petite. *Turnus* en combattant pour ſa maîtreſſe eſt tué impitoyablement par *Enée*; la mère de *Lavinie* au déſeſpoir ſe donne la mort; et le faible roi latin, pendant tout le tumulte, ne ſait ni refuſer ni accepter *Turnus* pour ſon gendre, ni faire la guerre ni la paix. Il ſe retire au fond de ſon palais, laiſſant *Turnus* et *Enée* ſe battre pour ſa fille, ſûr d'avoir un gendre, quoiqu'il arrive.

Il eût été aiſé, ce me ſemble, de remédier à ce grand défaut: il fallait peut-être qu'*Enée* eût à délivrer *Lavinie* d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant qui avait tant de droits ſur elle, et qu'il ſecourût le vieux roi *Latinus* au lieu de ravager ſon pays. Il a trop l'air du

raviſſeur de *Lavinie*. J'aimerais qu'il en fût le vengeur, je voudrais qu'il eût un rival que je puſſe haïr, afin de m'intéreſſer davantage au héros. Une telle diſpoſition eût été une ſource de beautés nouvelles. Le père et la mère de *Lavinie*, cette jeune princeſſe même, euſſent eu des perſonnages plus convenables à jouer. Mais ma préſomption va trop loin; ce n'eſt point à un jeune peintre à oſer reprendre les défauts d'un *Raphaël*, et je ne puis pas dire comme *le Corrège: Son Pittor anche io.*

CHAPITRE IV.

LUCAIN.

Après avoir levé nos yeux vers *Homère* et *Virgile*, il eſt inutile de les arrêter ſur leurs copiſtes. Je paſſerai ſous ſilence *Statius* et *Silius Italicus*, l'un faible, l'autre monſtrueux imitateur de l'Iliade et de l'Enéide; mais il ne faut pas omettre *Lucain*, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité, il ne doit à perſonne ni ſes beautés ni ſes défauts, et mérite par cela ſeul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maiſon de l'ordre des chevaliers; il naquit à Cordoue en Eſpagne, ſous l'empereur *Caligula*. Il n'avait encore que huit mois lorſqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maiſon de *Sénèque* ſon oncle. Ce fait ſuffit pour impoſer ſilence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de ſon langage.

Ils

Ils ont pris *Lucain* pour un Efpagnol qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans fon ftyle des barbarifmes qui n'y font point, et qui, fuppofé qu'ils y fuffent, ne peuvent affurément pas être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de *Néron*, jufqu'à ce qu'il eût la noble imprudence de difputer contre lui le prix de la poéfie et le dangereux honneur de le remporter. Le fujet qu'ils traitaient tous deux était *Orphée*. La hardieffe qu'eurent les juges de déclarer *Lucain* vainqueur eft une preuve bien forte de la liberté dont on jouiffait dans les premières années de ce règne.

Tandis que *Néron* fit les délices des Romains, *Lucain* crut devoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie, et en cela feul il a imité *Virgile*, qui avait eu la faibleffe de donner à *Augufte* un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme tel qu'il foit. *Néron* démentit bientôt les louanges outrées dont *Lucain* l'avait comblé. Il força *Sénèque* à confpirer contre lui; *Lucain* entra dans cette fameufe conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents romains du premier rang. Etant condamné à la mort, il fe fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut en récitant des vers de fa Pharfale, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choifit une hiftoire récente pour le fujet d'un poëme épique. *Varius*, contemporain, ami et rival de *Virgile*, mais dont les ouvrages ont été perdus, avaient exécuté avec fuccès cette dangereufe entreprife. La proximité

des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le fiècle éclairé, politique et peu fuperftitieux où vivaient *Céfar* et *Lucain*, la folidité de fon fujet, ôtaient à fon génie toute liberté d'invention fabuleufe. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre d'après nature était une nouvelle difficulté. Les Romains du temps de *Céfar* étaient des perfonnages bien autrement importans que *Sarpedon*, *Diomède*, *Mezence* et *Turnus*. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaifon des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines, et les plus puiffans hommes qui aient jamais été, difputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a ofé s'écarter de l'hiftoire : par-là il a rendu fon poëme fec et aride. Il a voulu fuppléer au défaut d'invention par la grandeur des fentimens ; mais il a caché trop fouvent fa féchereffe fous de l'enflure. Ainfi il eft arrivé qu'*Achille* et *Enée*, qui étaient peu importans par eux-mêmes, font devenus grands dans *Homère* et dans *Virgile*, et que *Céfar* et *Pompée* font petits quelquefois dans *Lucain*. Il n'y a dans fon poëme aucune defcription brillante comme dans *Homère*. Il n'a point connu comme *Virgile* l'art de narrer et de ne rien dire de trop ; il n'a ni fon élégance ni fon harmonie. Mais auffi vous trouvez dans la Pharfale des beautés qui ne font ni dans l'Iliade ni dans l'Enéide. Au milieu de fes déclamations ampoulées, il y a de ces penfées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont *Corneille* eft rempli ; quelques-uns de fes difcours ont la majefté de

ceux de *Tite-Live* et la force de *Tacite*. Il peint comme *Sallufte* ; en un mot, il eft grand par-tout où il ne veut point être poëte. Une feule ligne telle que celle-ci en parlant de *César*, *Nil actum reputans*, *fi quid fupereffet agendum*, vaut bien affurément une defcription poétique.

Virgile et *Homère* avaient fort bien fait d'amener les divinités fur la fcène. *Lucain* a fait tout auffi-bien de s'en paffer. *Jupiter*, *Junon*, *Mars*, *Vénus* étaient des embelliffemens néceffaires aux actions d'*Enée* et d'*Agamemnon*. On favait peu de chofe de ces héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que *Pindare* chantait, dont il n'avait prefque rien à dire. Il fallait qu'il fe jetât fur les louanges de *Caftor*, de *Pollux* et d'*Hercule*. Les faibles commençemens de l'empire romain avaient befoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais *César*, *Pompée*, *Caton*, *Labiénus* vivaient dans un autre fiècle qu'*Enée* : les guerres civiles de Rome étaient trop férieufes pour ces jeux d'imagination. Quel rôle *César* jouerait-il dans la plaine de Pharfale, fi *Iris* venait lui apporter fon épée, ou fi *Vénus* defcendait dans un nuage d'or à fon fecours ?

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même, font perfuadés qu'un poëme ne faurait fubfifter fans divinités, parce que l'Iliade en eft pleine ; mais ces divinités font fi peu effentielles au poëme que le plus bel endroit qui foit dans *Lucain*, et peut-être dans aucun poëte, eft le difcours de *Caton*, dans lequel ce ftoïque ennemi des fables dédaigne d'aller voir

le temple de *Jupiter Hammon*. Je me fers de la traduction de *Brebeuf*, malgré fes défauts.

Laiffons, laiffons, dit-il, un fecours fi honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie eft à plaindre,
Que c'eft un long combat dont l'iffue eft à craindre,
Qu'une mort glorieufe eft préférable aux fers,
Je ne confulte point les Dieux ni les enfers;
Alors que du néant nous paffons jufqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître;
Nous trouvons DIEU par-tout; par-tout il parle à nous.
Nous favons ce qui fait ou détruit fon courroux;
Et chacun porte en foi ce confeil falutaire,
Si le charme des fens ne le force à fe taire.
Penfez-vous qu'à ce temple un Dieu foit limité?
Qu'il ait dans ces déferts caché la vérité?
Faut-il d'autre féjour à ce monarque augufte,
Que les cieux, que la terre, et que le cœur du jufte?
C'eft lui qui nous foutient, c'eft lui qui nous conduit;
C'eft fa main qui nous guide, et fon feu qui nous luit,
Tout ce que nous voyons eft cet être fuprême, etc.

C'eft bien affez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans notre ame au point que nous naiffons.
Si nous n'y favons pas lire nos aventures,
Percer avant le temps dans les chofes futures,
Loin d'appliquer en vain nos foins à les chercher,
Ignorons fans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'eft donc point pour n'avoir pas fait ufage du miniftère des Dieux, mais pour avoir ignoré

l'art de bien conduire les affaires des hommes, que *Lucain* est si inférieur à *Virgile*. Faut-il qu'après avoir peint *César*, *Pompée*, *Caton*, avec des traits si forts, il soit si faible quand il les fait agir? Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations; il me semble que je vois un portique hardi et immense qui me conduit à des ruines.

CHAPITRE V.

LE TRISSIN.

APRÈS que l'empire romain eut été détruit par les barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du latin, comme plusieurs royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie et leur ignorance. Tous les arts périrent; et lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent Goths et Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture et de la sculpture de ces temps-là est un composé bizarre de grossièreté et de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conservèrent la langue latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards mêlèrent à ce latin corrompu leur jargon irrégulier et stérile. Enfin la langue italienne, comme la fille aînée de la latine, se polit la première, ensuite l'espagnole, puis la française et l'anglaise se perfectionnèrent.

La poésie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. *Dante* et *Pétrarque* écrivirent dans un

temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable; chose étrange que presque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains. *Homère* fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de *Moïse* sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes qui ignoraient tous les arts. Les barbares des côtes de la mer baltique avaient leurs fameuses rimes *runiques*, dans les temps qu'ils ne savaient pas lire; ce qui prouve en passant que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, *le Tasse* était encore au berceau lorsque *le Trissin*, auteur de la fameuse Sophonisbe, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit pour son sujet l'*Italie délivrée des Goths par Bélisaire sous l'empire de Justinien.* Son plan est sage et régulier: mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle fut absorbée dans le grand jour qu'apporta *le Tasse.*

Le Trissin était un homme d'un savoir très-étendu et d'une grande capacité. *Léon X* l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de *Charles-Quint*; mais enfin il sacrifia son ambition et la prétendue solidité des affaires à son goût pour les lettres; bien différent en cela de quelques hommes célèbres que nous avons vu quitter, et même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était

avec raiſon charmé des beautés qui ſont dans *Homère*, et cependant ſa grande faute eſt de l'avoir imité; il en a tout pris hors le génie. Il s'appuie ſur *Homère* pour marcher et tombe en voulant le ſuivre: il cueille les fleurs du poëte grec, mais elles ſe flétriſſent dans les mains de l'imitateur. *Le Triſſin*, par exemple, a copié ce bel endroit d'*Homère* où *Junon*, parée de la ceinture de *Vénus*, dérobe à *Jupiter* des careſſes qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur *Juſtinien* a les mêmes vues ſur ſon époux dans l'*Italia liberata*. " Elle commence
„ par ſe baigner dans ſa belle chambre; elle met
„ une chemiſe blanche; et après une longue énu-
„ mération de tous les affiquets d'une toilette,
„ elle va trouver l'empereur qui eſt aſſis ſur un
„ gazon dans un petit jardin; elle lui fait une
„ menterie avec beaucoup d'agaceries, et enfin
„ *Juſtinien le diede un baſcio.*"

Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella ſtette; e ſorridendo diſſe:
Signor mio dolce, or che volete fare?
Che ſe veniſſe alcuno in queſto luogo,
E ci vedeſſe, avrei tanta vergogna,
Che più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle noſtre uſate ſtanze,
Chiudamo gli uſci, e ſopra il voſtro letto
Poniam ci, e fate poi quel, che vi piace.
L'imperator riſpoſe: Alma mia vita,
Non dubitate de la viſta altrui;
Che qui non può venir perſona umana

Se non per la mia ſtanza, et io la chiuſi
Come qui venni, et hò la chiave a canto;
E penſo, che ancor voi chiudeſte l'uſcio,
Che vien in eſſo dalle ſtanze voſtre;
Perchè giamai non lo laſciaſte aperto.
E detto queſto, ſubito abbracciolla;
Poi ſi colcar ne la minuta erbetta
La quale allegra gli fioria d'intorno; etc.

" L'empereur lui donna un doux baiſer e
„ jeta les bras au cou. Elle s'arrêta et lui di
„ ſouriant: Mon doux ſeigneur, que voulez-
„ faire? Si quelqu'un entrait ici et nous dé
„ vrait, je ſerais ſi honteuſe que je n'oſerais
„ lever les yeux. Allons dans notre appartem
„ fermons les portes, mettons-nous ſur le lit
„ puis faites ce que vous voudrez. L'empereu
„ répondit: Ma chère ame, ne craignez p
„ d'être aperçue. Perſonne ne peut entrer ici
„ par ma chambre; je l'ai fermée et j'en ai la
„ dans ma poche. Je préſume que vous avez
„ fermé la porte de votre appartement qui e
„ dans le mien: car vous ne le laiſſez jamais ou
„ Après avoir ainſi parlé, il l'embraſſe et la jet
„ l'herbe tendre, qui ſemble partager leurs
„ ſirs et qui ſe couronne de fleurs." Ainſi ce
eſt décrit noblement dans *Homère* devient auſſi
et auſſi dégoûtant dans *le Triſſin*, que les car
d'un mari et d'une femme devant le monde.

Le Triſſin ſemble n'avoir copié *Homère*
dans le détail des deſcriptions: il eſt très-exa
peindre les habillemens et les meubles de ſes h

ma

mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui pour remarquer feulement fes fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite, d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un poëme épique régulier et fenfé, quoique faible, et qui ait ofé fecouer le joug de la rime. De plus, il eft le feul des poëtes italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots ni pointes, et celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs et de héros enchantés dans fes ouvrages, ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAPITRE VI.

LE CAMOUENS.

TANDIS que *le Triffin* en Italie fuivait d'un pas timide et faible les traces des anciens, *le Camouens* en Portugal ouvrait une carrière toute nouvelle, et s'acquérait une réputation qui dure encore parmi fes compatriotes, qui l'appellent le *Virgile portugais.*

Camouens, d'une ancienne famille portugaife, naquit en Efpagne dans les dernières années du règne célèbre de *Ferdinand* et d'*Ifabelle*, tandis que *Jean II* régnait en Portugal. Après la mort de *Jean* il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'*Emmanuel le grand*, héritier du trône et des grands deffeins du roi *Jean.* C'étaient alors les beaux jours du Portugal, et le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à fuivre le projet qui

avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir en 1497 *Vasco de Gama* avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire et impraticable, parce qu'elle était nouvelle. *Gama* et ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui passèrent pour des insensés qui se sacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation et avec larmes ces aventuriers, et les pleura comme morts. Cependant l'entreprise réussit, et fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camouens n'accompagna point *Vasco de Gama* dans son expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-temps après. Un désir vague de voyager et de faire fortune, l'éclat que fesaient à Lisbonne ses galanteries indiscrètes, ses mécontentemens de la cour, et sur-tout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à sa patrie. Il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, et il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un vice-roi dans les indes. *Camouens* étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un des malheurs singuliers que la destinée réservait à *Camouens*. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, et où ils

commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il composa son poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula Lusiade ; titre qui a peu de rapport au sujet, et qui, à proprement parler, signifie la Portugade.

Il obtint un petit emploi à Macao même, et de là retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les côtes de la Chine, et se sauva, dit-on, en nageant d'une main et tenant de l'autre son poëme, seul bien qui lui restait. De retour à Goa, il fut mis en prison ; il n'en sortit que pour essuyer un plus grand malheur, celui de suivre en Afrique un petit gouverneur arrogant et avare : il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec son poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ huit cents livres de notre monnaie d'aujourd'hui ; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite et d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie et qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, et de le mettre au rang des grands-hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort d'*Homère*. Il voyagea comme lui ; il vécut et mourut pauvre, et n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune et qu'on vit heureux.

Le sujet de la Lusiade, traité par un esprit aussi

vif que *le Camonens*, ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fond de son poëme n'est ni une guerre ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme ; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : " Je chante ces hom-
„ mes au-dessus du vulgaire, qui des rives occi-
„ dentales de la Lusitanie, portés sur des mers qui
„ n'avaient point encore vu de vaisseaux, allèrent
„ étonner la Taprobane de leur audace : eux dont
„ le courage patient à souffrir des travaux au-delà
„ des forces humaines, établit un nouvel empire
„ sous un ciel inconnu et sous d'autres étoiles.
„ Qu'on ne vante plus les voyages du fameux
„ troyen qui porta ses dieux en Italie ; ni ceux
„ du sage grec qui revit Ithaque après vingt ans
„ d'absence ; ni ceux d'*Alexandre*, cet impétueux
„ conquérant. Disparaissez, drapeaux que *Trajan*
„ déployait sur les frontières de l'Inde : voici un
„ homme à qui *Neptune* a abandonné son trident :
„ voici des travaux qui surpassent tous les vôtres.

„ Et vous, Nymphes du Tage, si jamais vous
„ m'avez inspiré des sons doux et touchans, si j'ai
„ chanté les rives de votre aimable fleuve ; don-
„ nez-moi aujourd'hui des accens fiers et hardis ;
„ qu'ils aient la force et la clarté de votre cours ;
„ qu'ils soient purs comme vos ondes, et que dés-
„ ormais le Dieu des vers préfère vos eaux à cel-
„ les de la fontaine sacrée."

Le poëte conduit la flotte portugaise à l'embouchure du Gange ; il décrit en passant les côtes occidentales, le midi et l'orient de l'Afrique, et les différens peuples qui vivent sur cette côte ;

il entre-mêle avec art l'hiſtoire du Portugal. On voit dans le troiſième chant la mort de la célèbre *Inès de Caſtro*, épouſe du roi dom *Pedro*, dont l'aventure déguiſée a été jouée depuis peu ſur le théâtre de Paris. C'eſt à mon gré le plus beau morceau du *Camouens*; il y a peu d'endroits dans *Virgile* plus attendriſſans et mieux écrits. La ſimplicité du poëme eſt rehauſſée par des fictions auſſi neuves que le ſujet. En voici une qui, je l'oſe dire, doit réuſſir dans tous les temps et chez toutes les nations.

Lorſque la flotte eſt prête à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance, appelé alors le promontoire des tempêtes, on aperçoit tout à coup un formidable objet. C'eſt un fantôme qui s'élève du fond de la mer; ſa tête touche aux nues; les tempêtes, les vents, les tonnerres ſont autour de lui; ſes bras s'étendent au loin ſur la ſurface des eaux: ce monſtre, ou ce dieu, eſt le gardien de cet Océan dont aucun vaiſſeau n'avait encore fendu les flots; il menace la flotte, il ſe plaint de l'audace des Portugais qui viennent lui diſputer l'empire de ces mers; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent eſſuyer dans leur entrepriſe. Cela eſt grand en tout pays ſans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, et qui me paraît conforme au génie italien; c'eſt une île enchantée, qui ſort de la mer pour le rafraichiſſement de *Gama* et de ſa flotte. Cette île a ſervi, dit-on, de modèle à l'île d'*Armide*, décrite quelques années après par *le Taſſe*. C'eſt là que *Vénus*, aidée des conſeils du Père éternel, et ſecondée en même temps des flè-

ches de *Cupidon*, rend les néréides amoureuſes des Portugais. Les plaiſirs les plus laſcifs y ſont peints ſans ménagement; chaque Portugais embraſſe une néréide; *Thétis* obtint *Vaſco de Gama* pour ſon partage. Cette déeſſe le tranſporte ſur une haute montagne, qui eſt l'endroit le plus délicieux de l'île, et de là lui montre tous les royaumes de la terre et lui prédit les deſtinées du Portugal.

Camouens, après s'être abandonné ſans réſerve à la deſcription voluptueuſe de cette île, et des plaiſirs où les Portugais ſont plongés, s'aviſe d'informer le lecteur que toute cette fiction ne ſignifie autre choſe que le plaiſir qu'un honnête homme ſent à faire ſon devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont *Vénus* eſt la déeſſe, et où des nymphes careſſent des matelots après un voyage de long cours, reſſemble plus à un *Muſico* d'Amſterdam qu'à quelque choſe d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du *Camouens* prétend que dans ce poëme *Vénus* ſignifie la *Ste Vierge*, et que *Mars* eſt évidemment JESUS-CHRIST. A la bonne heure; je ne m'y oppoſe pas; mais j'avoue que je ne m'en ſerais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raiſon de tout; on ne ſera plus tant ſurpris que *Gama* dans une tempête adreſſe ſes prières à JESUS-CHRIST, et que ce ſoit *Vénus* qui vienne à ſon ſecours. *Bacchus* et la Vierge *Marie* ſe trouveront tout naturellement enſemble.

Le principal but des Portugais, après l'établiſſement de leur commerce, eſt la propagation de la foi, et *Vénus* ſe charge du ſuccès de l'entrepriſe. A parler ſérieuſement, un merveilleux ſi abſurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs

fensés. Il femble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme ; mais la poésie du ftyle et l'imagination dans l'expreffion l'ont foutenu; de même que les beautés de l'exécution ont placé *Paul Veronèfe* parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères bénédictins et des foldats fuiffes dans des fujets de l'ancien teftament.

Le Camouens tombe prefque toujours dans de telles difparates. Je me fouviens que *Vafco*, après avoir raconté fes aventures au roi de Melinde, lui dit : *O Roi, jugez fi Ulyffe et Enée ont voyagé auffi loin que moi et couru autant de périls:* comme fi un barbare africain des côtes de Zanguebar favait fon *Homère* et fon *Virgile.* Mais de tous les défauts de ce poëme, le plus grand eft le peu de liaifon qui règne dans toutes fes parties ; il reffemble au voyage dont il eft le fujet. Les aventures fe fuccèdent les unes aux autres, et le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails : mais cet art feul, par le plaifir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage eft plein de grandes beautés, puifque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation fpirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAPITRE VII.

LE TASSE.

TORQUATO TASSO commença fa *Gierufalemme liberata* dans le temps que la Lufiade du *Camouens* commençait à paraître. Il entendait

aſſez le portugais pour lire ce poëme et pour en être jaloux ; il diſait que *le Camouens* était le ſeul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, ſi elle était ſincère, était très-mal fondée ; *le Taſſe* était autant au-deſſus de *Camouens* que le Portugais était ſupérieur à ſes compatriotes. *Le Taſſe* eût eu plus de raiſon d'avouer qu'il était jaloux de l'*Arioſte*, par qui ſa réputation fut ſi long-temps balancée, et qui lui eſt encore préféré par bien des italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'*Arioſte* parmi les poëtes épiques. Il eſt vrai que l'*Arioſte* a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres enſemble ; et ſi on lit *Homère* par une eſpèce de devoir, on lit et on relit l'*Arioſte* pour ſon plaiſir. Mais il ne faut pas confondre les eſpèces. Je ne parlerais point des comédies de l'Avare et du Joueur en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioſo* eſt d'un autre genre que l'Iliade et l'Enéide. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, eſt cependant très-inférieur au véritable poëme épique. Il en eſt des écrits comme des hommes. Les caractères ſérieux ſont les plus eſtimés, et celui qui domine ſon imagination eſt ſupérieur à celui qui s'y abandonne. Il eſt plus aiſé de peindre des ogres et des géans que des héros, et d'outrer la nature que de la ſuivre. (*)

Le Taſſe naquit à Sorrento en 1544 le 11 mars, de *Bernardo Taſſo* et de *Portia de Roſſi*. La maiſon dont il ſortait était une des plus illuſtres d'Ita-

(* Voyez l'article EPOPÉE dans le *Dictionnaire philoſophique*.)

lie, et avait été long-temps une des plus puissantes. Sa grand'mère était une *Cornaro* : on sait assez qu'une noble vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre : mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de sa maison, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa principauté par *Charles-Quint*. De plus, *Bernardo* était poëte lui-même ; avec ce talent, et le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre et malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la seule richesse qu'il avait reçue de son père, se manifesta dès son enfance. Il fesait des vers à l'âge de sept ans. *Bernardo*, banni de Naples avec les partisans du prince de Salerne, et qui connaissait par une dure expérience le danger de la poésie et d'être attaché aux grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune *Tasse* y réussit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en philosophie et en théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant un homme qui savait par cœur la logique d'*Aristote*, et ce bel art de disputer pour et contre en termes inintelligibles sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de son goût, composa à l'âge de dix-sept ans son poëme de Renaud.

qui fut comme le précurſeur de ſa Jéruſalem. La réputation que ce premier ouvrage lui attira, le détermina dans ſon penchant pour la poéſie. Il fut reçu dans l'académie des *Ætherei* de Padoue ſous le nom de *Pentito*, du repentant, pour marquer qu'il ſe repentait du temps qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit et dans les autres, où ſon inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la Jéruſalem à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la deſtinée que ſon père avait voulu lui faire éviter, il alla ſe mettre ſous la protection du duc de Ferrare, et crut qu'être logé et nourri chez un prince pour lequel il feſait des vers, était un établiſſement aſſuré. A l'âge de vingt-ſept ans il alla en France à la ſuite du cardinal d'*Eſte*. *Il fut reçu du roi Charles IX*, diſent les hiſtoriens italiens, *avec des diſtinctions dues à ſon mérite, et revint à Ferrare comblé d'honneurs et de biens.* Mais ces biens et ces honneurs tant vantés ſe réduiſaient à quelques louanges ; c'eſt la fortune des poëtes. On prétend qu'il fut amoureux à la cour de Ferrare de la ſœur du duc, et que cette paſſion, jointe aux mauvais-traitemens qu'il reçut dans cette cour, fut la ſource de cette humeur mélancolique qui le conſuma vingt années, et qui fit paſſer pour fou un homme qui avait mis tant de raiſon dans ſes ouvrages.

Quelques chants de ſon poëme avaient déjà paru ſous le nom de *Godefroi*; il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, ſous le titre plus judicieux de la *Jéruſalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand-homme de l'antiquité : J'ai

vécu affez pour le bonheur et pour la gloire. Le refte de fa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le banniffement de fon père, fans patrie, fans bien, fans famille, perfécuté par les ennemis que lui fufcitaient fes talens, plaint, mais négligé par ceux qu'il appelait fes amis, il fouffrit l'exil, la prifon, la plus extrême pauvreté, la faim même; et ce qui devait ajouter un poids infupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prifon : il alla à pied couvert de haillons, depuis Ferrare jufqu'à Sorrento dans le royaume de Naples, trouver une fœur qu'il y avait et dont il efpérait quelque fecours, mais dont probablement il n'en reçut point, puifqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrarre, où il fut emprifonné encore. Le défefpoir altéra fa conftitution robufte, et le rejeta dans des maladies violentes et longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'ufage de la raifon. Il prétendit un jour avoir été guéri par le fecours de la *Ste Vierge* et de *Ste Scholaftique*, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis *Manfo di Villa* rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'eft que *le Taffe* avait la fièvre.

Sa gloire poétique, cette confolation imaginaire des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de fes ennemis éclipfa pour un temps fa réputation. Il fut prefque regardé comme un mauvais poëte. Enfin, après vingt années l'envie

fut laſſe de l'opprimer ; ſon mérite ſurmonta tout. On lui offrit des honneurs et de la fortune, mais ce ne fut que lorſque ſon eſprit, fatigué d'une ſuite de malheurs ſi longue, était devenu inſenſible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le pape *Clément VII*, qui dans une congrégation de cardinaux avait réſolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe ; cérémonie bizarre qui paraît ridicule aujourd'hui, ſur-tout en Frances, et qui était alors très-férieuſe et très-honorable en Italie. *Le Taſſe* fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduiſit à l'audience du pape ; *Je déſire*, lui dit le pontife, *que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré juſqu'ici tous ceux qui l'ont portée.* Les deux cardinaux *Aldobrandins*, neveux du pape, qui aimaient et admiraient *le Taſſe*, ſe chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait ſe faire au capitole ; choſe aſſez ſingulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient déſolé par leurs conquêtes. *Le Taſſe* tomba malade dans le temps de ces préparatifs, et comme ſi la fortune avait voulu le tromper juſqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour deſtiné à la cérémonie.

Le temps, qui ſape la réputation des ouvrages médiocres, a aſſuré celle du *Taſſe*. La Jéruſalem délivrée eſt aujourd'hui chantée en pluſieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'*Homère* l'étaient en Gréce ; et on ne fait nulle difficulté

de le mettre à côté de *Virgile* et d'*Homère*, malgré ses fautes et malgré la critique de *Despréaux*.

La Jérusalem paraît à quelques égards être d'après l'Iliade : mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troye ; si *Renaud* est une copie d'*Achille* et *Godefroi* d'*Agamemnon*, j'ose dire que *le Tasse* a été bien au-delà de son modèle. Il a autant de feu qu'*Homère* dans ses batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'Iliade ; mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits et mieux soutenus, car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poëte grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'italien.

Il a peint ce qu'*Homere* crayonnait ; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs et de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices et de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi *Godefroi* est prudent et modéré ; l'inquiet *Aladin* a une politique cruelle ; la généreuse valeur de *Tancrède* est opposée à la fureur d'*Argant* ; l'amour dans *Armide* est un mélange de coquetterie et d'emportement ; dans *Herminie* c'est une tendresse douce et aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'ermite *Pierre* qui ne fasse un personnage dans le tableau et un beau contraste avec l'enchanteur *Ismeno* ; et ces deux figures sont assurément au-dessus de *Calcas* et de *Taltibius*. *Renaud* est une imitation d'*Achille* ; mais ses fautes sont plus excusables ; son caractère est plus aimable ; son loisir est mieux employé. *Achille* éblouit et *Renaud* intéresse.

Je ne fais si *Homère* a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour *Priam* l'ennemi des Grecs ; mais c'est sans doute un coup de l'art d'avoir rendu *Aladin* odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur se serait intéressé pour les mahométans contre les chrétiens ; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit, et massacrer de sang-froid un vénérable monarque âgé de quatre-vingts ans, et tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des croisades. Les moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des princes quittaient leurs Etats, les épuisaient d'hommes et d'argent, et les laissaient exposés au premier occupant pour aller se battre en Syrie. Tous les gentilshommes vendaient leurs biens et partaient pour la Terre sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croisés mêlaient les débauches les plus scandaleuses et la fureur la plus barbare, avec des sentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe ni d'âge : mais quand ils arrivèrent au saint Sépulcre, ces monstres ornés de croix blanches, encore toutes dégoûtantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent

la terre et se frappèrent la poitrine ; tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir, comme il le doit, les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros qui, sous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidelles une terre consacrée par la naissance et la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jérusalem, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. *Le Tasse* l'a traité dignement : il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit ; presque tout y est lié avec art ; il amène adroitement les aventures ; il distribue sagement les lumières et les ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est presque par-tout clair et élégant ; et lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, et se change en majesté et en force.

On trouve, il est vrai, dans la Jérusalem environ deux cents vers où l'auteur se livre à des jeux de mots et à des *concetti* puérils : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut que son génie payait au mauvais goût de son siècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens sont entièrement désabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire par-tout, il y a aussi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, et quelques-uns qui ne

doivent plaire nulle part. Il me femble que c'eft une faute par tout pays d'avoir débuté par un épifode qui ne tient en rien au refte du poëme. Je parle de l'étrange et inutile talifman que fait le forcier *Ifmeno* avec une image de la Vierge *Marie*, et de l'hiftoire d'*Olindo* et de *Sophronia*. Encore fi cette image de la Vierge fervait à quelque prédiction; fi *Olindo* et *Sophronia*, prêts à être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut et difaient un mot de ce qui doit arriver; mais ils font entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce font les principaux perfonnages du poëme; mais le poëte ne s'eft épuifé à décrire leur aventure avec tous les embelliffemens de fon art, et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le refte de l'ouvrage. *Sophronie* et *Olinde* font auffi inutiles aux affaires des chrétiens que l'image de la Vierge l'eft aux mahométans.

Il y a dans l'épifode d'*Armide*, qui d'ailleurs eft un chef-d'œuvre, des excès d'imagination, qui affurément ne feraient point admis en France ni en Angleterre. Dix princes chrétiens métamorphofés en poiffons, et un perroquet chantant des chanfons de fa propre compofition, font des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur fenfé, accoutumé à n'approuver que ce qui eft naturel. Les enchantemens ne réuffiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais; mais du temps du *Taffe* ils étaient reçus dans toute l'Europe, et regardés prefque comme un point de foi par le peuple fuperftitieux d'Italie. Sans doute un homme

qui vient de lire *Locke* ou *Addiſſon*, ſera étrangement révolté de trouver dans la Jéruſalem un ſorcier chrétien qui tire *Renaud* des mains des ſorciers mahométans. Quelle fantaiſie d'envoyer *Ubalde* et ſon compagnon à un vieux et ſaint magicien, qui les conduit juſqu'au centre de la terre! Les deux chevaliers ſe promènent là ſur le bord d'un ruiſſeau rempli de pierres précieuſes de tout genre. De ce lieu on les envoie à Aſcalon, vers une vieille, qui les tranſporte auſſitôt dans un petit bateau aux îles canaries. Ils y arrivent ſous la protection de DIEU, tenant dans leurs mains une baguette magique: ils s'aquittent de leur ambaſſade, et ramenent au camp des chrétiens le brave *Renaud*, dont toute l'armée avait grand beſoin. Encore ces imaginations dignes des contes de fées n'appartiennent-elles pas au *Taſſe*; elles ſont copiées de l'*Arioſte*, ainſi que ſon *Armide* eſt une copie d'*Alcine*. C'eſt-là ſur-tout ce qui fait que tant de littérateurs italiens ont mis l'*Arioſte* beaucoup au-deſſus du *Taſſe*.

Mais quel était ce grand exploit qui était réſervé à *Renaud*? Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténérife juſqu'à Jéruſalem, la Providence l'avait deſtiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt eſt le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants DIEU ordonne à l'archange *Michel* de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes et qui tournaient ſon tonnerre contre les chrétiens en faveur des mahométans. *Michel* leur défend abſolument de ſe mêler déſormais des

affaires des chrétiens. Ils obéiſſent auſſitôt et ſe plongent dans l'abyme : mais bientôt après le magicien *Iſmeno* les en fait ſortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de DIEU, et ſous le prétexte de quelques diſtinctions ſophiſtiques, ils prennent poſſeſſion de la forêt, où les chrétiens ſe préparaient à couper le bois néceſſaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. *Tancréde* trouve ſa *Clorinde* enfermée dans un pin, et bleſſée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. *Armide* s'y préſente à travers l'écorce d'un myrte, tandis qu'elle eſt à pluſieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'ermite *Pierre* et le mérite de la contrition de *Renaud* rompent l'enchantement.

Je crois qu'il eſt à propos de faire voir comment *Lucain* a traité différemment dans ſa Pharſale un ſujet preſque ſemblable. *Céſar* ordonne à ſes troupes de couper quelques arbres dans la forêt ſacrée de Marſeille, pour en faire des inſtrumens et des machines de guerre. Je mets ſous les yeux du lecteur les vers de *Lucain* et la traduction de *Brebeuf*, qui, comme toutes les autres traductions, eſt au-deſſous de l'original.

Lucus erat longo nunquam violatus ab ævo,
Obſcurum cingens connexis aëra ramis,
Et gelidas altè ſummotis ſolibus umbras.
Hunc non ruricolæ panes, nemorumque potentes
Sylvani, nymphæque tenent; ſed barbara ritu
Sacra Deûm, ſtructæ diris feralibus aræ,
Omnis et humanis luſtrata cruoribus arbos.

Si qua fidem meruit superos mirata vetustas,
Illis et volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ: nec ventus in illas
Incubuit sylvas, excussaque nubibus atris
Fulgura: non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis;
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos: non vulgatis sacrata figuris,
Numina sic metuunt: tantùm terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia sylvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones:
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hunc jubet immisso sylvam procumbere ferro:
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, et aëriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro:
Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere sylvam,
Credite me fecisse nefas. Tunc paruit omnis

Imperiis non ſublato ſecura pavore
Turba; ſed expenſâ Superorum et Cæſaris irâ
Procumbunt orni, nodoſa impellitur ilex,
Sylvaque Dodones, et fluctibus altior alnus,
Et non plebeios luctus teſtata cupreſſus.
Tum primum poſuere comas, et fronde carentes
Admiſere diem, propulſaque robore denſo
Suſtinuit ſe ſylva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi: muris ſed clauſa juventus
Exultat. Quis enim læſos impunè putaret
Eſſe Deos?

Voici la traduction de *Brebeuf*; on ſait qu'il était plus ampoulé encore que *Lucain*; il gâte ſouvent ſon original en voulant le ſurpaſſer: mais il y a toujours dans *Brebeuf* quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt ſacrée,
Formidable aux humains, et des Dieux révérée,
Dont le feuillage ſombre et les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaiſſeur des ormes et des hêtres,
Les faunes, les ſylvains et les nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leur voix
Le ſon des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre, deſtinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du ſoleil ſes cruels ſacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux
Offenſent la nature, en révérant les Dieux.
Là du ſang des humains on voit ſuer les marbres;
On voit fumer la terre; on voit rougir les arbres;
Tout y reſſent l'horreur; et même les oiſeaux
Ne ſe perchent jamais ſur ces triſtes rameaux.
Les ſangliers, les lions, les bêtes les plus fières,

N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable, et n'y tombe jamais.
Là de cent Dieux divers les grossières images
Impriment l'épouvante et forcent les hommages;
La mousse et la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects et les vœux:
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte;
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer.
Là d'une obscure source il coule une onde obscure,
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture;
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour:
Souvent du triste éclat d'une flamme ensoufrée
La forêt est couverte et n'est pas dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De cérastes hideux et de dragons ailés.
Les voisins de ce bois si sauvage et si sombre
Laissent à ces démons son horreur et son ombre;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore et d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacriléges;
Les Dieux, même les Dieux n'ont point de priviléges:
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés;
Et de tous les soldats les ames étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs coignées;
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main, porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise;

Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise;
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prends sur moi tout le courroux des Dieux.
A ces mots tous les siens, cédant à leur contrainte,
Dépouillent le respect, sans dépouiller la crainte:
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais quand Jule commande, ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire
Des chênes et des ifs aussi vieux que leur mère,
Des pins et des cyprès, dont les feuillages verds
Conservent le printemps au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent;
A ce fier attentat tous les prêtres gémissent.
Marseille seulement, qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit que les Dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer César et terminer la guerre.

J'avoue que toute la Pharsale n'est pas comparable à la Jérusalem délivrée; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel est au-dessus de celle d'un héros imaginaire, et combien les pensées fortes et solides surpassent ces inventions, qu'on appelle des beautés poétiques, et que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides, propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, et il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules et bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie mais encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la poésie épique. Pour se justifier, il publia une préface, dans laquelle il avança que tout son poëme était allégorique. L'armée des

princes chrétiens, dit-il, repréfente le corps et l'ame. Jérufalem eft la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail et avec beaucoup de difficulté. *Godefroi* eft l'ame, *Tancrède*, *Renaud* etc. en font les facultés. Le commun des foldats font les membres du corps. Les diables font à la fois figures et figurés, *figura e figurato*. *Armide* et *Ifmeno* font les tentations qui afliègent nos ames; les charmes, les illufions de la forêt enchantée repréfentent les faux raifonnemens, *falfi fillogifmi*, dans lefquels nos paffions nous entraînent.

Telle eft la clef que *le Taffe* ofe donner de fon poëme. Il en ufe en quelque forte avec lui-même comme les commentateurs ont fait avec *Homère* et avec *Virgile*. Il fe fuppofe des vues et des deffeins qu'il n'avait pas probablement quand il fit fon poëme; ou fi par malheur il les a eus, il eft bien incompréhenfible comment il a pu faire un fi bel ouvrage avec des idées fi alambiquées.

Si le diable joue dans fon poëme le rôle d'un miférable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y eft expofé avec majefté, et fi je l'ofe dire, dans l'efprit de la religion. Les proceffions, les litanies, et quelques autres détails des pratiques religieufes font repréfentés dans la Jérufalem délivrée fous une forme refpectable. Telle eft la force de la poéfie, qui fait ennoblir tout et étendre la fphère des moindres chofes.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais efprits les noms de *Pluton* et d'*Alecton*, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il eft étrange que la plupart des poëtes

modernes soient tombés dans cette faute. On dirait que nos diables et notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas et de ridicule, qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que *Pluton*, *Proserpine*, *Rhadamanthe*, *Tisiphone*, sont des noms plus agréables que *Belzébut* et *Astaroth*; nous rions du mot de *diable*, nous respectons celui de *furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne.

CHAPITRE VIII.

DOM ALONZO D'ERCILLA.

SUR la fin du seizième siècle l'Espagne produisit un poëme épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi-bien que par la singularité du sujet; mais encore plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Dom *Alonzo d'Ercilla y Cuniga*, gentilhomme de la chambre de l'empereur *Maximilien II*, fut élevé dans la maison de *Philippe II*, et combattit à la bataille de Saint-Quentin où les Français furent défaits. *Philippe*, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au dehors que d'établir ses affaires au dedans, retourna en Espagne. Le jeune *Alonzo*, entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir, c'est-à-dire, de connaître les hommes et de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et séjourna long-temps en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit

dire

dire que quelques provinces du Pérou et de Chily avaient pris les armes contre les Eſpagnols leurs conquérans. Je dirai en paſſant que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté eſt traitée de rébellion par les auteurs eſpagnols. La paſſion qu'il avait pour la gloire, et le déſir de voir et d'entreprendre des choſes ſingulières, l'entraînèrent dans ce pays du nouveau monde. Il alla au Chily à la tête de quelques troupes, et il y reſta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontières du Chily, du côté du Sud, eſt une petite contrée montagneuſe, nommée *Araucana*, habitée par une race d'hommes plus robuſtes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défenſe de leur liberté avec plus de courage et plus long-temps que les autres Américains ; et ils furent les derniers que les Eſpagnols ſoumirent. *Alonzo* ſoutint contre eux une pénible et longue guerre. Il courut des dangers extrêmes : il vit et fit les actions les plus étonnantes, dont la ſeule récompenſe fut l'honneur de conquérir des rochers, et de réduire quelques contrées incultes ſous l'obéiſſance du roi d'Eſpagne.

Pendant le cours de cette guerre, *Alonzo* conçut le deſſein d'immortaliſer ſes ennemis en s'immortaliſant lui-même. Il fut en même temps le conquérant et le poëte ; il employa les intervalles de loiſir que la guerre lui laiſſait à en chanter les événemens ; et faute de papier il écrivit la première partie de ſon poëme ſur de petits morceaux de cuir, qu'il eut enſuite bien de la peine

à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une defcription géographique du Chily, et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitans. Ce commencement, qui ferait infupportable dans tout autre poëme, eft ici néceffaire, et ne déplaît pas dans un fujet où la fcène eft par-delà l'autre tropique, et où les héros font des fauvages, qui nous auraient été toujours inconnus s'il ne les avait pas conquis et célébrés. Le fujet, qui était neuf, a fait naître des penfées neuves. J'en préfenterai une au lecteur pour échantillon. comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

"Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés „ de voir des créatures pareilles à des hommes, „ portant du feu dans leurs mains et montés fur „ des monftres, qui combattaient fous eux; ils „ les prirent d'abord pour des Dieux defcendus „ du ciel, armés du tonnerre et fuivis de la def„ truction, et alors ils fe foumirent, quoiqu'avec „ peine. Mais dans la fuite s'étant familiarifés „ avec leurs conquérans, ils connurent leurs paf„ fions et leurs vices, et jugèrent que c'étaient „ des hommes. Alors honteux d'avoir fuccombé „ fous des mortels femblables à eux, ils jurèrent „ de laver leur erreur dans le fang de ceux qui „ l'avaient produite, et d'exercer fur eux une „ vengeance exemplaire, terrible et mémorable."

Il eft à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant, dont le fujet reffemble beaucoup au commencement de l'Iliade, et qui, ayant

été traité d'une manière différente, mérite d'être mis ſous les yeux des lecteurs qui jugent ſans partialité. La première action de l'Araucana eſt une querelle qui naît entre les chefs des barbares, comme dans *Homère* entre *Achille* et *Agamemnon*. La diſpute n'arrive pas au ſujet d'une captive; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux ſauvages vante ſon mérite et ſes exploits; enfin la diſpute s'échauffe tellement qu'ils ſont prêts d'en venir aux mains. Alors un des caciques nommé *Colocolo*, auſſi vieux que *Neſtor*, mais moins favorablement prévenu en ſa faveur que le héros grec, fait la harangue ſuivante.

" Caciques, illuſtres défenſeurs de la patrie, le
„ déſir ambitieux de commander n'eſt point ce
„ qui m'engage à vous parler. Je ne me plains
„ pas que vous diſputiez avec tant de chaleur un
„ honneur qui peut-être ſerait dû à ma vieilleſſe
„ et qui ornerait mon déclin. C'eſt ma tendreſſe
„ pour vous, c'eſt l'amour que je dois à ma patrie
„ qui me ſollicite à vous demander attention pour
„ ma faible voix. Hélas! comment pouvons-nous
„ avoir aſſez bonne opinion de nous-mêmes pour
„ prétendre à quelque grandeur, et pour ambi-
„ tionner des titres faſtueux, nous qui avons été
„ les malheureux ſujets et les eſclaves des Eſpa-
„ gnols? Votre colère, Caciques, votre fureur ne
„ devraient-elles pas s'exercer plutôt contre vos
„ tyrans? Pourquoi tournez-vous contre vous-
„ mêmes ces armes, qui pourraient exterminer
„ vos ennemis et venger notre patrie? Ah! ſi
„ vous voulez périr, cherchez une mort qui vous

„ procure de la gloire. D'une main brifez un joug „ honteux et de l'autre attaquez les Efpagnols, et „ ne répandez pas dans une querelle ftérile les „ précieux reftes d'un fang que les Dieux vous ont „ laiffé pour vous venger. J'applaudis, je l'avoue, „ à la fière émulation de vos courages : ce méme „ orgueil que je condamne augmente l'efpoir que „ je conçois Mais que votre valeur aveugle ne „ combatte pas contre elle-même, et ne fe ferve „ pas de fes propres forces pour détruire le pays „ qu'elle doit defendre. Si vous étes réfolus de „ ne point ceffer vos querelles, trompez vos glai- „ ves dans mon fang glacé. J'ai vécu trop long- „ temps : heureux qui meurt fans voir fes compa- „ triotes malheureux, et malheureux par leur „ faute ! Ecoutez donc ce que j'ofe vous propofer. „ Votre valeur, ô Cacique, eft égale ; vous étes „ tous également illuftres par votre naiffance, par „ votre pouvoir, par vos richeffes, par vos éxploits: „ vos ames font également dignes de commander, „ également capables de fubjuguer l'univers. Ce „ font ces préfens céleftes qui caufent vos querel- „ les. Vous manquez de chef, et chacun de vous „ mérite de l'être ; ainfi puifqu'il n'y a aucune „ différence entre vos courages, que la force du „ corps décide ce que l'égalité de vos vertus n'au- „ rait jamais décidé, etc. " Le vieillard propofe alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une groffe poutre et de déférer à qui en foutiendrait le poids plus long-temps l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner

notre goût eſt de comparer enſemble des choſes de même nature, oppoſez le diſcours de *Neſtor* à celui de *Colocolo*, et renonçant à cette adoration que nos eſprits juſtement préoccupés rendent au grand nom d'*Homère*, peſez les deux harangues dans la balance de l'équité et de la raiſon.

Après qu'*Achille*, inſtruit et inſpiré par *Minerve* déeſſe de la ſageſſe, a donné à *Agamemnon* les noms d'*ivrogne* et de *chien*; le ſage *Neſtor* ſe lève pour adoucir les eſprits irrités de ces deux héros et parle ainſi: " Quelle ſatisfaction ſera-ce „ aux Troyens lorſqu'ils entendront parler de vos „ diſcordes? Votre jeuneſſe doit reſpecter mes „ années et ſe ſoumettre à mes conſeils. J'ai vu „ autrefois des héros ſupérieurs à vous. Non, „ mes yeux ne verront jamais des hommes ſem„ blables à l'invincible *Pyrithoüs*, au brave *Cineus*, „ au divin *Théſée*, etc.... J'ai été à la guerre avec „ eux, et quoique je fuſſe jeune, mon éloquence „ perſuaſive avait du pouvoir ſur leurs eſprits. „ Ils écoutaient *Neſtor*; jeunes guerriers, écou„ tez donc les avis que vous donne ma vieilleſſe. „ *Atride*, vous ne devez pas garder l'eſclave d'*A*„ *chille*: fils de *Thétis*, vous ne devez pas traiter „ avec hauteur le chef de l'armée. *Achille* eſt le „ plus grand, le plus courageux des guerriers: „ *Agamemnon* eſt le plus grand des rois, etc." Sa harangue fut infructueuſe; *Agamemnon* loua ſon éloquence et mépriſa ſon conſeil.

Conſidérez d'un côté l'adreſſe avec laquelle le barbare *Colocolo* s'inſinue dans l'eſprit des Caciques, la douceur reſpectable avec laquelle il calme leur animoſité, la tendreſſe majeſtueuſe de ſes

paroles; combien l'amour du pays l'anime, combien les fentimens de la vraie gloire pénètrent fon cœur, avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur, avec quel art il ne donne la fupériorité à aucun. C'eft un cenfeur, un panégyrifte adroit. Auffi tous fe foumettent à fes raifons, confeffant la force de fon éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéiffance. Qu'on juge d'un autre côté fi *Neftor* eft fi fage de parler tant de fa fageffe, fi c'eft un moyen fûr de s'attirer de l'attention des princes grecs, que de les rabaiffer et de les mettre au-deffus de leurs aïeux; fi toute l'affemblée peut entendre dire avec plaifir à *Neftor* qu'*Achille* eft le plus courageux des chefs qui font là préfens. Après avoir comparé le babil préfomptueux et impoli de *Neftor* avec le difcours modefte et mefuré de *Colocolo*, l'odieufe différence qu'il met entre le rang d'*Agamemnon* et le mérite d'*Achille*, avec cette portion égale de grandeur et de courage attribuée avec art à tous les Caciques; que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui fouffre volontiers qu'on lui préfère fon inférieur pour le courage; s'il y a une affemblée qui puiffe fupporter fans s'émouvoir un harangueur, qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédéceffeurs à leurs dépens, alors *Homère* pourra être préféré à *Alonzo* dans ce cas particulier.

Il eft vrai que fi *Alonzo* eft dans un feul endroit fupérieur à *Homère*, il eft dans tout le refte au-deffous du moindre des poëtes. On eft étonné de le voir tomber fi bas, après avoir pris un vol fi

haut. Il y a ſans doute beaucoup de feu dans ſes batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les deſcriptions, point d'unité dans le deſſein. Ce poëme eſt plus ſauvage que les nations qui en font le ſujet. Vers la fin de l'ouvrage l'auteur, qui eſt un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue et ennuyeuſe marche, ſuivi de quelques ſoldats ; et pour paſſer le temps, il fait naître entr'eux une diſpute au ſujet de *Virgile*, et principalement ſur l'épiſode de *Didon*. *Alonzo* ſaiſit cette occaſion pour entretenir ſes ſoldats de la mort de *Didon*, telle qu'elle eſt rapportée par les anciens hiſtoriens ; et afin de mieux donner le démenti à *Virgile*, et de reſtituer à la reine de Carthage ſa réputation, il s'amuſe à en diſcourir pendant deux chants entiers.

Ce n'eſt pas d'ailleurs un défaut médiocre de ſon poëme d'être compoſé de trente-ſix chants très-longs. On peut ſuppoſer avec raiſon qu'un auteur, qui ne ſait ou qui ne peut s'arrêter, n'eſt pas propre à fournir une telle carrière.

Un ſi grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre *Michel Cervantes* de dire que l'Araucana peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a ſans doute dicté ce faux jugement à l'auteur eſpagnol. Le véritable et ſolide amour de la patrie conſiſte à lui faire du bien, et à contribuer à ſa liberté autant qu'il nous eſt poſſible : mais diſputer ſeulement ſur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voiſins, c'eſt plutôt ſot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

CHAPITRE IX.

MILTON.

ON trouvera ici touchant *Milton* quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au-devant de la traduction française de son Paradis perdu. Il n'est pas étonnant qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand-homme, j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à Milan une comédie intitulée *Adam ou le péché originel*, écrite par un certain *Andreino*, et dédiée à *Marie de Médicis* reine de France. Le sujet de cette comédie était la chute de l'homme. Les acteurs étaient DIEU le père, les diables, les anges, *Adam*, *Eve*, le serpent, la mort et les sept péchés mortels. Ce sujet, digne du génie absurde du théâtre de ce temps-là, était écrit d'une manière qui répondait au dessein.

La scène s'ouvre par un chœur d'anges, et *Michel* parle ainsi au nom de ses confrères : " Que „ l'arc-en-ciel soit l'archet du violon du firmament ; „ que les sept planètes soient les sept notes de notre „ musique ; que le temps batte exactement la me- „ sure ; que les vents jouent de l'orgue ; etc." Toute la pièce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français, qui en riront, que notre théâtre ne valait guère mieux alors ; que la Mort de S[t] Jean-Baptiste et cent autres pièces sont écrites dans ce style ; mais que nous n'avions ni *Pastor fido* ni *Aminte*.

Milton, qui affifta à cette repréfentation, découvrit à travers l'abfurdité de l'ouvrage la fublimité cachée du fujet. Il y a fouvent dans des chofes où tout paraît ridicule au vulgaire un coin de grandeur qui ne fe fait apercevoir qu'aux hommes de génie. *Les fept péchés mortels danfant avec le diable* font affurément le comble de l'extravagance et de la fottife ; mais *l'univers rendu malheureux par la faibleffe d'un homme*, *les bontés et les vengeances du créateur*, *la fource de nos malheurs et de nos crimes*, font des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a fur-tout dans ce fujet, je ne fais quelle horreur ténebreufe, un fublime fombre et trifte qui ne convient pas mal à l'imagination anglaife. *Milton* conçut le deffein de faire une tragédie de la farce d'*Andreino* : il en compofa même un acte et demi. Ce fait m'a été affuré par des gens de lettres, qui le tenaient de fa fille, laquelle eft morte lorfque j'étais à Londres.

La tragédie de *Milton* commençait par ce monologue de *Satan*, qu'on voit dans le quatrième chant de fon poëme épique. C'eft lorfque cet Efprit de révolte, s'échappant du fond des enfers, découvre le foleil qui fortait des mains du créateur.

„ Toi, fur qui mon tyran prodigue fes bienfaits,
„ Soleil, aftre de feu, jour heureux que je hais,
„ Jour qui fais mon fupplice et dont mes yeux s'étonnent,
„ Toi qui fembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
„ Devant qui tout éclat difparaît et s'enfuit,
„ Qui fais pâlir le front des aftres de la nuit ;
„ Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
„ Hélas ! j'euffe autrefois éclipfé ta lumière.
„ Sur la voûte des cieux, élevé plus que toi,

„ Le trône où tu t'affieds s'abaiffait devant moi;
„ Je fuis tombé; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme."

Dans le temps qu'il travaillait à cette tragédie, la fphère de fes idées s'élargiffait à mefure qu'il penfait. Son plan devint immenfe fous fa plume; et enfin au lieu d'une tragédie, qui après tout n'eût été que bizarre et non intéreffante, il imagina un poëme épique, efpèce d'ouvrage dans lequel les hommes font convenus d'approuver fouvent le bizarre fous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtemps à *Milton* le loifir néceffaire pour l'exécution d'un fi grand deffein. Il était né avec une paffion extrême pour la liberté. Ce fentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des fectes qui avaient la fureur de dominer dans fa patrie. Il ne voulut fléchir fous le joug d'aucune opinion humaine. et il n'y eut point d'églife qui pût fe vanter de compter *Milton* pour un de fes membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi et du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné roi *Charles I.* Il entra même affez avant dans la faveur de *Cromwell* et par une fatalité qui n'eft que trop commune, ce zélé républicain fut le ferviteur d'un tyran. Il fut fecrétaire d'*Olivier Cromwell*, de *Richard Cromwell*, et du parlement qui dura jufqu'au temps de la reftauration. Les Anglais employèrent fa plume pour juftifier la mort de leur roi, et pour répondre au livre que *Charles II* avait fait écrire par *Saumaife* au fujet de cet événement tragique. Jamais caufe ne fut plus belle et ne fut fi

mal plaidée de part et d'autre. *Saumaife* défendit en pédant le parti d'un roi mort fur l'échafaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, et de tous les rois même de l'Europe, intéreffés dans cette querelle. *Milton* foutint en mauvais déclamateur la caufe d'un peuple victorieux, qui fe vantait d'avoir jugé fon prince felon les lois. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, et les livres de *Saumaife* et de *Milton* font déjà enfevelis dans l'oubli. *Milton*, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très-mauvais écrivain en profe.

Il avait cinquante-deux ans lorfque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amniftie que *Charles II* donna aux ennemis de fon père; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amniftie, incapable de poffèder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença fon poëme épique, à l'âge où *Virgile* avait fini le fien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage qu'il fut privé de la vue. Il fe trouva pauvre, abandonné et aveugle, et ne fut point découragé. Il employa neuf années à compofer le Paradis perdu. Il avait alors très-peu de réputation; les beaux-efprits de la cour de *Charles II* ou ne le connaiffaient pas, ou n'avaient pour lui nulle eftime. Il n'eft pas étonnant qu'un ancien fecrétaire de *Cromwell*, vieilli dans la retraite, aveugle et fans bien, fût ignoré ou méprifé dans une cour qui avait fait fuccéder à l'auftérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la cour de *Louis XIV*, et dans laquelle on ne goûtait que les poéfies efféminées, la molleffe de *Waller*, les fatires du comte de *Rochefter* et l'efprit de *Cowley*.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'eſt qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulut imprimer ſon Paradis perdu. Le titre ſeul révoltait, et tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin *Tompſon* lui donna trente piſtoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce *Tompſon*. Encore ce libraire avait-il ſi peur de faire un mauvais marché, qu'il ſtipula que la moitié de ces trente piſtoles ne ſerait payable qu'en cas qu'on fît une ſeconde édition du poëme: édition que *Milton* n'eut jamais la conſolation de voir. Il reſta pauvre et ſans gloire: ſon nom doit augmenter la liſte des grands génies perſécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres, et *Milton* mourut ſans ſe douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord *Somers* et le docteur *Atterbury*, depuis évêque de Rocheſter, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de *Tompſon* à faire une belle édition du Paradis perdu. Leur ſuffrage en entraîna pluſieurs. Depuis, le célèbre M. *Addiſſon* écrivit en forme, pour prouver que ce poëme égalait ceux de *Virgile et* d'*Homère:* les Anglais commencèrent à ſe le perſuader, et la réputation de *Milton* fut fixée.

Il peut avoir imité pluſieurs morceaux du grand nombre de poëmes latins faits de tout temps ſur ce ſujet, l'*Adamus exul* de *Grotius*, un nommé *Mazen* ou *Mazenius*, et beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre

dans *le Taſſe* la deſcription de l'enfer, le caractère de *Satan*, le conſeil des démons. Imiter ainſi, ce n'eſt point être plagiaire, c'eſt lutter, comme dit *Boileau*, contre ſon original; c'eſt enrichir ſa langue des beautés des langues étrangères; c'eſt nourrir ſon génie et l'accroître du génie des autres, c'eſt reſſembler à *Virgile* qui imita *Homère.* Sans doute *Milton* a joûté contre *le Taſſe* avec des armes inégales; la langue anglaiſe ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens.

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne
Il rauco ſuon della tartarea tromba;
Treman le ſpazioſe atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba, etc....

Cependant *Milton* a trouvé l'art d'imiter heureuſement tous ces beaux morceaux. Il eſt vrai que ce qui n'eſt qu'un épiſode dans *le Taſſe* eſt le ſujet même dans *Milton.* Il eſt encore vrai que ſans la peinture des amours d'*Adam* et d'*Eve*, comme ſans l'amour de *Renaud* et d'*Armide*, les diables de *Milton* et du *Taſſe* n'auraient pas eu un grand ſuccès. Le judicieux *Deſpréaux*, qui a preſque toujours eu raiſon, excepté contre *Quinault*, a dit à tous les poëtes:

Eh, quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux cauſes du ſuccès que le Paradis perdu aura toujours: la première, c'eſt l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées qu'un être puiſſant et jaloux rend par ſa ſéduction coupables et malheureuſes; la ſeconde eſt la beauté des détails.

Les Français riaient encore quand on leur disait que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le sujet était le Diable combattant contre DIEU, et un serpent qui persuade à une femme de manger une pomme: ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de *Milton* et de *Shakespeare*. M. *du Pré de St Maur* donna une traduction en prose française de ce poëme singulier. On fut étonné de trouver dans un sujet qui paraît si stérile une si grande fertilite d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre DIEU, et le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Eden et des amours innocens d'*Adam* et d'*Eve*. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres poëmes l'amour est regardé comme une faiblesse; dans *Milton* seul il est une vertu. Le poëte a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion; il transporte le lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont *Adam* et *Eve* sont remplis: il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue; et comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France est pleine, se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent et trop long-temps de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes,

ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, et que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle *Satan* fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout aussi-bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands Diables, qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en pygmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, *Satan* l'apprête à sortir de l'abyme; il trouve la Mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monste féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. *Arrête, ô mon père*, dit-il au Diable; *arrête, ô mon fils*, dit-il à la Mort. *Et qui es-tu donc*, répond le Diable, *toi qui m'appelles ton père?* *Je suis le Péché*, replique ce monstre; *tu accouchas de moi dans le ciel; je sortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchâmes ensemble; j'entraînai beaucoup de chérubins dans la révolte; j'étais grosse quand la bataille se donna dans le ciel; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer, et ce fut ce monstre que tu vois dont je fus père; il est ton fils et le mien. A peine fût-il né qu'il viola sa mère et qu'il me fit tous ces enfans que tu vois, qui sortent à tous momens de mes entrailles, qui y rentrent et qui les déchirent.*

Après cette dégoûtante et abominable hiſtoire, le Péché ouvre à *Satan* les portes de l'enfer ; il laiſſe les Diables ſur le bord du Phlégéton, du Styx et du Léthé : les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague ; quelques-uns diſputent ſur la grâce et ſur la prédeſtination. Cependant *Satan* voyage dans les eſpaces imaginaires ; il tombe dans le vide, et il tomberait encore ſi une nuée ne l'avait repouſſé en haut. Il arrive dans le pays du chaos ; il traverſe le paradis des fous, *the paradiſe of fools*, (c'eſt l'un des endroits qui ne ſont point traduits en français.) Il trouve dans ce paradis les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons et les ſcapulaires des moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur ſenſé a été révolté : et il faut que le poëme ſoit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit cauſer cet amas de folies déſagréables.

La guerre entre les bons et les mauvais anges a paru auſſi aux connaiſſeurs un épiſode où le ſublime eſt trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être ſage ; il faut qu'il conſerve un air de vraiſemblance et qu'il ſoit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraiſemblance, ni raiſon. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend *Milton* de peindre le caractère de *Raphaël*, de *Michel*, d'*Abdiel*, d'*Uriel*, de *Moloc*, de *Niſroth*, d'*Aſtaroth*, tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut ſe former aucune idée, et auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. *Homère*,

en

en parlant de ſes dieux, les caractériſait par leurs attributs qu'on connaiſſait ; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond *Niſroth*, *Moloc* et *Abdiel.* On a reproché à *Homère* de longues et inutiles harangues, et ſur-tout les plaiſanteries de ſes héros. Comment ſouffrir dans *Milton* les harangues et les railleries des anges et des diables pendant la bataille qui ſe donne dans le ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé que *Milton* péchait contre le vraiſemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de *Satan*, et d'avoir armé d'épées tous ces eſprits qui ne pouvaient ſe bleſſer ; car il arrive que, lorſque je ne ſais quel ange a coupé en deux je ne ſais quel diable, les deux parties du diable ſe réuniſſent dans le moment.

Ils ont trouvé que *Milton* choquait évidemment la raiſon par une contradiction inexcuſable, lorſque DIEU le père envoie ſes fidelles anges combattre, réduire et punir les rebelles. " Allez, „ dit DIEU à *Michel* et à *Gabriel*, pourſuivez mes „ ennemis juſqu'aux extrémités du ciel ; précipitez-les loin de DIEU et de leur bonheur dans „ le Tartare, qui ouvre déjà ſon brûlant chaos pour les engloutir. " Comment ſe peut-il qu'après un ordre ſi poſitif la victoire reſte indéciſe ? Et pourquoi DIEU donne-t-il un ordre inutile ? Il parle, et n'eſt point obéi : il veut vaincre, et on lui réſiſte : il manque à la fois de prévoyance et de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ſes anges de faire ce que ſon fils unique ſeul devait faire.

C'eſt ce grand nombre de fautes groſſières qui fit ſans doute dire à *Dryden*, dans ſa préface ſur l'Enéide, que *Milton* ne vaut guère mieux que notre *Chapelain* et notre *le Moine*. Mais auſſi ce ſont les beautés admirables de *Milton* qui ont fait dire à ce même *Dryden*, que la nature l'avait formé de l'ame d'*Homère* et de celle de *Virgile*. Ce n'eſt pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugemens contradictoires. Quand on arrive à Verſailles du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écraſé, avec ſept croiſées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immenſe, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorſque j'étais à Londres, j'oſai compoſer en anglais un petit Eſſai (*) ſur la poéſie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons juges français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler Ce que j'avais prévu eſt arrivé, et la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire ſur une traduction, que le Paradis perdu eſt un ouvrage plus ſingulier que naturel, plus plein d'imagination que de grâces, et de hardieſſe que de choix, dont le ſujet eſt tout idéal, et qui ſemble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poëme épique en France, et je ne ſais même ſi nous en avons aujourd'hui. La Henriade, à la vérité, a été imprimée ſouvent : mais il y aurait trop de préſomption à re-

(*) C'eſt en pattie celui-ci même, pui en pluſieurs endoits eſt une traduction littérale de l'ouvrage anglais.

garder ce poëme comme un ouvrage qui doit paſſer à la poſtérité, et effacer la honte qu'on a reprochée ſi long-temps à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'eſt au temps ſeul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artiſtes ne ſont bien jugés que quand ils ne ſont plus.

Il eſt honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers ſe vantent d'avoir des poëmes épiques, et que nous qui avons réuſſi en tant de genres, nous ſoyons forcés d'avouer ſur ce point notre ſtérilité et notre faibleſſe. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée: mais il y a un peu d'injuſtice à juger la France ſur les *Chapelain*, les *le Moine*, les *Deſmarets*, les *Caſſaigne* et les *Scudéri*. Si un écrivain célèbre d'ailleurs avait échoué dans cette entrepriſe; ſi un *Corneille*, un *Deſpréaux*, un *Racine* avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raiſon de croire l'eſprit français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands-hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient oſé porter ce fardeau, et ils ont ſuccombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui ſoit connu par quelque autre écrit un peu eſtimé. La comédie des Viſionnaires de *Deſmarets* eſt le ſeul ouvrage d'un poëte épique, qui ait eu en ſon temps quelque réputation; mais c'était avant que *Molière* eût fait goûter la bonne comédie. Les Viſionnaires de *Deſmarets* étaient réellement une très-mauvaiſe pièce, auſſi-bien que la Mariamne de *Triſtan* et l'Amour tyrannique de

Scudéri, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette en donnant au Télémaque le titre de poëme épique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas. On confond toutes les idées, on transpose les limites des arts quand on donne le nom de poëme à la prose. Le Télémaque est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire *Homere* en prose: mais l'illustre auteur du Télémaque avait trop de goût, était trop savant et trop juste pour appeler son roman du nom de poëme. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poésie, et que de longs discours politiques et économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation sentira qu'il ferait ridicule d'exprimer en vers, (*) *Qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes; habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau et une médaille; habiller la seconde de bleu avec un anneau et point de médaille, la troisième de verd avec une médaille sans anneau et sans frange, etc. et enfin donner aux esclaves des habits gris-bruns* Il ne conviendrait pas davantage de dire, *qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés, que l'ordre et la propreté s'y*

(*) Livre XII.

conservent, que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable ait un sallon et un petit périſtile, avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot, tous les détails dans leſquels *Mentor* daigne entrer, feraient auſſi indignes d'un poëme épique qu'ils le ſont d'un miniſtre d'Etat.

On a encore accuſé long-temps notre langue de n'être pas aſſez ſublime pour la poéſie épique. Il eſt vrai que chaque langue a ſon génie, formé en partie par le génie même du peuple qui le parle, et en partie par la conſtruction de ſes phraſes, par la longueur ou la briéveté de ſes mots etc. Il eſt vrai que le latin et le grec étaient des langues plus poétiques et plus harmonieuſes que celles de l'Europe moderne; mais ſans entrer dans un plus long détail, il eſt aiſé de finir cette diſpute en deux mots. Il eſt certain que notre langue eſt plus forte que l'italienne et plus douce que l'anglaiſe. Les Anglais et les Italiens ont des poëmes épiques; il eſt donc clair que ſi nous n'en avions pas, ce ne ferait pas la faute de la langue françaiſe.

On s'en eſt auſſi pris à la gêne de la rime, et avec encore moins de raiſon. La Jéruſalem et le Roland furieux ſont rimés, ſont beaucoup plus longs que l'Enéide, et ont de plus l'uniformité des ſtances; et non-ſeulement tous les vers, mais preſque tous les mots finiſſent par une de ces voyelles, a, e, i, o; cependant on lit ces poëmes ſans dégoût, et le plaiſir qu'ils font empêche qu'on ne ſente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il eſt plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poëme épique; mais

ce n'eſt ni à cauſe de la rime ni à cauſe de la ſéchereſſe de notre langue. Oſerai-je le dire? c'eſt que de toutes les nations polies la nôtre eſt la moins *poëtique*. Les ouvrages en vers, qui ſont le plus à la mode en France, ſont les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un ſtyle naturel, qui approche aſſez de celui de la converſation. *Deſpréaux* n'a jamais traité que des ſujets didactiques, qui demandent de la ſimplicité. On ſait que l'exactitude et l'élégance ſont le mérite de ſes vers, comme de ceux de *Racine*; et lorſque *Deſpréaux* a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été *Deſpréaux*.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poéſie françaiſe à une marche trop uniforme; l'eſprit géométrique, qui de nos jours s'eſt emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la poéſie. Notre nation, regardée comme ſi légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maitres, eſt de toutes les nations la plus ſage, la plume à la main. La méthode eſt la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout, on préfère l'hiſtoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélies* et les *Aſtrées* ne ſont aujourd'hui lus de perſonne. Si quelques romans nouveaux paraiſſent encore, et s'ils ſont pour un temps l'amuſement de la jeuneſſe frivole, les vrais gens de lettres les mépriſent. Inſenſiblement il s'eſt formé un goût général, qui donne aſſez l'excluſion aux imaginations de l'épopée; on ſe moquerait également d'un auteur qui emploierait les Dieux du paganiſme et de celui qui ſe ſervirait de

nos ſaints : *Vénus* et *Junon* doivent reſter dans les anciens poëmes grecs et latins : *Ste Geneviève*, *St Denis*, *St Roch* et *St Chriſtophe* ne doivent ſe trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes et les queues des diables ne ſont tout au plus que des ſujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaiſanter.

Les Italiens s'accommodent aſſez des ſaints, et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable ; mais bien des idées qui ſeraient ſublimes pour eux ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me ſouviens que lorſque je conſultai il y a plus plus de douze ans ſur ma Henriade feu M. *Malezieux*, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immenſe, il me dit : " Vous entreprenez un ouvrage qui n'eſt „ pas fait pour notre nation ; *les Français* „ *n'ont pas la tête épique.*" Ce furent ſes propres paroles ; et il ajouta : " Quand vous écririez „ auſſi bien que meſſieurs *Racine* et *Deſpréaux*, „ ce ſera beaucoup ſi on vous lit."

C'eſt pour me conformer à ce génie ſage et exact, qui règne dans le ſiècle où je vis, que j'ai choiſi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux, que j'ai décrit des guerres réelles et non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne ſoit une image ſenſible de la vérité. Quelque choſe que je diſe de plus ſur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques eclairés ne ſachent ; c'eſt à la Henriade ſeule à parler en ſa défenſe, et au temps ſeul à déſarmer l'envie.

Fin de la Henriade.

TABLE

DES PIECES CONTENUES

DANS LE VOLUME DE LA HENRIADE.

d'Aumale

Fin de la Table de la Henriade.